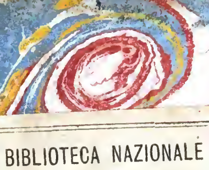

ALLI


BIBLIOTECA NAZIONALE


BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
R. d. G.
SCAFFALE 116
PLUTEO I
N.° CATENA 15



LES

ŒUVRES

DE M. L'ABBÉ

DE SAINT REAL,

NOUVELLE ÉDITION

Revue, corrigée, rangée dans un meilleur ordre, & augmentée.

TOME II.





A PARIS;

Chez les Libraires Associés.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

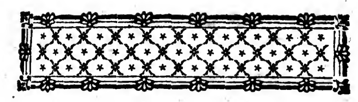
TABLE

Des Traités contenus dans ce second Volume.

TRAITÉS DE THÉOLOGIE ET DE PIÉTÉ.

LETTRES SUR DIVERS SUJETS DE PIÉTÉ.

Fin de la Table.



ÉCLAIRCISSEMENT SUR LE DISCOURS DE ZACHÉE A JESUS-CHRIST.

A MONSIEUR ***.

RIEN n'eſt plus vrai que ce qu'on vous a dit. C'eſt dans le ſecond Volume de la Défenſe du Nouveau Teſtament de Mons contre M. Mallet, page 289. que M. Arnauld m'a repris d'avoir mal traduit, dans la VIE DE JESUS-CHRIST que j'ai donnée au Public, le huitiéme Verſet du dix-neuviéme Chapitre de Saint Luc : *Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus ;*

& ſi quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum (*).

Quoiqu'il y ait plus de quatre ans que mon Livre eſt fait, comme j'y ai apporté toute l'application dont je ſuis capable, il me ſouvenoit bien que j'avois rendu ce Paſſage dans un ſens contraire à la Verſion de Mons; & cela ſeul me ſuffiſoit pour m'aſſurer que je

(*) *Voici la Critique de M. Arnauld, tirée de la page 293. de ſa* Continuation de la Nouvelle Défenſe de la Traduction du Nouveau Teſtament imprimée à Mons, &c. *Edition de Cologne, chez Simon Schouten*, en 1682. *in-12.*

Il eſt clair qu'*Ecce do, & ecce reddo*, ſe doivent rendre par le Futur, comme on a fait à Mons; & il eſt étrange qu'un Abbé, qui a fait une *Vie de Jeſus-Chriſt*, s'y ſoit trompé, & qu'il les ait rendus par le Préſent: *Je donne la moitié de mon Revenu aux Pauvres; & ſi je m'apperçois que j'ai trompé quelqu'un, je lui rens au quadruple.* Rien n'eſt plus faux que cette Verſion, quelque littérale qu'elle paroiſſe. Car il eſt certain, que Zachée ne rend point compte à Jeſus-Chriſt des bonnes actions qu'il avoit accoutumé de faire, lui qui étoit ſi décrié pour ſa mauvaiſe vie, que les Phariſiens murmuroient de ce qu'il étoit allé loger chez un Pécheur; mais qu'il lui déclare ce qu'il étoit réſolu de faire à l'avenir, pour chaner de vie. D'où vient auſſi que Jéſus-Chriſt ne dit pas, qu'il n'avoit pas été Pécheur juſqu'alors, & que les Phariſiens avoient tort de l'avoir regardé comme tel; mais il dit ſur ce que Zachée lui promit de faire, que *ſa Maiſon avoit reçu le Salut en ce jour-là.*

ne l'avois pas traduit de cette sorte par négligence, ou par mégarde. Néanmoins, la défiance extrême où je suis toujours contre moi-même l'emporta d'abord sur cette assurance, & considérant d'ailleurs le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un homme, comme M. Arnauld, eût remarqué ma faute sans aucune nécessité, si elle n'étoit pas insoutenable, je ployai, sans résister un seul instant, sous le poids d'une autorité si considérable, & je n'eus pas la moindre pensée d'oser jamais me défendre.

Mais depuis, comme on ne sçauroit quelquefois s'empêcher de chercher ce qu'on craint le plus de rencontrer, m'étant recueilli sur ce Passage, sans autre dessein que de reconnoître le chemin par où je m'étois égaré en le traduisant, je fus extrêmement surpris de persister dans mon erreur, & de trouver encore bonnes les raisons qui m'avoient obligé à le traduire comme j'avois fait.

Je pris d'abord ce sentiment pour une illusion de l'amour propre : j'eus honte de mon aveuglement ; & je m'en humiliai aussi sincérement dans mon cœur, que si j'eusse été persuadé d'avoir failli.

Dans cette triſte diſpoſition d'eſprit ; auſſi mécontent de ma traduction que de mon obſtination à la croire raiſonnable, je ne pus m'empêcher de m'en ouvrir à un homme, à qui j'ai coutume de me plaindre de moi-même. Il me conſola le mieux qu'il put ; mais dans la ſuite de la converſation, ayant approfondi inſenſiblement le ſujet de ma peine, ma ſurpriſe ſe renouvella plus forte que jamais, quand je le trouvai auſſi indigné de la critique de M. Arnauld, que j'en étois mortifié.

Il ne ſe contenta pas de me raffermir dans l'opinion que j'avois de l'injuſtice qui m'étoit faite : il me ſoutint d'abord que j'étois obligé de m'en plaindre au Public, puiſqu'elle étoit publique. Il me repréſenta que l'Evangile étant un bien commun à tous les Chrétiens, comme tous ont droit de s'en ſervir, auſſi tous ont intérêt que perſonne n'en abuſe : Qu'ainſi ceux qui s'ingérent dans l'adminiſtration de ce précieux héritage ont une obligation d'autant plus particuliere de rendre compte aux autres de leur conduite, qu'ils ont moins de droit de s'y ingérer : Qu'à la vérité, ſi mon autorité étoit auſſi conſidérable dans ces

matiéres, qu'elle l'est peu, je serois excusable, & peut-être même louable, de négliger la critique d'un seul passage dans un Ouvrage de la difficulté extrême du mien : Mais que toute la présomption étant contre moi, & favorable à M. Arnauld, il n'y auroit personne qui n'eût raison de croire que ma faute est inexcusable, si je ne me justifiois pas ; & qu'étant aussi grossiére qu'il la représente, elle est sans doute accompagnée d'un nombre infini d'autres, qu'il n'a pas daigné remarquer.

Cette derniere considération me parut d'autant plus forte, qu'il est vrai que le motif dans lequel je me déterminai à traduire ce Passage, m'a servi de régle en plusieurs autres, & qu'ainsi cette censure ne regarde pas tant un endroit particulier de mon Ouvrage, que l'esprit dans lequel j'y ai principalement travaillé, & la vue que j'ai eue précisément quand je l'ai entrepris. Voici, Monsieur, quelle est cette vue.

Entre tous les Livres que j'ai lus, qui traitent l'Histoire de l'Evangile en diverses maniéres, je n'en ai presque point trouvé qui ne lui donnent sans nécessité des sens mystérieux, ou mira-

culeux en des endroits qui en ont un fort clair & fort naturel. Quoique je révère beaucoup l'autorité de ceux des Peres qui en ont uſé de cette ſorte, & que je ſois perſuadé qu'ils ont eu d'excellentes raiſons pour le faire, je n'ai pas laiſſé de penſer toujours que ſi on traitoit cette divine Hiſtoire en s'arrêtant au ſens le plus naturel, & qui ſe préſente le premier à l'eſprit, dans les endroits où l'Egliſe n'a rien prononcé au contraire, & où les Interprêtes ſont partagés, on pourroit faire un Ouvrage qui ne ſeroit pas moins agréable, ni moins utile, que la plûpart de ceux qui ont été faits ſur cette matiére, quoiqu'il fût peut-être moins ſçavant & moins recherché.

C'eſt ce que j'eus deſſein de faire, en compoſant la Vie de Jéſus-Chriſt, ainſi que je m'en expliquai dans ma Préface. Je crus qu'une narration ſimple, & exemte de toute affectation, de cette Vie admirable, auroit une grace douce & naïve, plus propre à toucher le cœur, & à prévenir l'eſprit du commun des gens du monde, que tous les rafinemens les plus élevés, & les plus ſpirituels. Je ne crus point qu'il fallut

un autre ſens commun, pour entendre cette Hiſtoire, que pour entendre les autres; & pour deſcendre dans le particulier, j'avoue que de tous les faits qu'elle contient, aucun ne m'a jamais paru plus ordinaire, & moins équivoque, que ce qu'elle rapporte de Zachée.

Comme Jéſus-Chriſt ſe promenoit par Jéricho, cet homme, qui étoit le Chef des Publicains de la Ville, & auſſi riche de biens, que petit de taille, preſſé de la curioſité de le voir, & ne pouvant approcher de lui à cauſe de la foule qui l'environnoit, s'aviſa de monter ſur un Arbre près duquel il devoit paſſer. *Et ingreſſus perambulabat Hierico; & ecce vir nomine Zachæus, & ipſe dives & quærebat videre Jeſum quis eſſet, & non poterat præ turbâ, quia ſtaturâ puſillus erat, & præcurrens aſcendit in arborem Sycomorum ut videret eum, quia inde erat tranſiturus.*

Le Fils de Dieu l'ayant apperçu, lui dit de deſcendre, & qu'il vouloit aller loger chez lui. Zachée obéït avec joie, & tout le monde ſe prit à murmurer de ce que Jéſus préféroit un homme d'une Profeſſion ſi criminelle, ſelon la Reli-

gion du Pays, à tous les gens de bien de la Ville. *Et cùm veniſſet ad locum, ſuſpiciens Jeſus vidit illum, & dixit ad eum, Zachæe feſtinans deſcende, quia hodie in domo tuâ oportet me manere; & feſtinans deſcendit, & excepit illum gaudens: & cùm viderent omnes, murmurabant, dicentes, quod ad hominem peccatorem divertiſſet.*

Cependant Zachée, auſſi offenſé du murmure de ſes Concitoyens, que glorieux de l'honneur qu'il recevoit, regardant Jéſus-Chriſt comme un grand Prophête, dont les Exemples & les Diſcours ne prêchoient que la juſtice & la Charité, ne crut pas pouvoir lui faire un compliment plus agréable en le recevant dans ſa maiſon, ni plus propre à confondre ſes envieux, qu'en lui faiſant d'abord une peinture avantageuſe de ſa vie, comme pour lui rendre compte de la conduite de ſa conſcience, & lui apprenant en peu de mots ſes reſtitutions & ſes charités. *Stans autem Zachæus dixit ad Dominum, Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus: & ſi quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum.*

Il n'eſt rien de plus naturel à un

homme, qui reçoit pour la premiere fois chez lui des perſonnes d'un mérite extraordinaire près de qui on l'a voulu noircir, que de tâcher d'effacer la mauvaiſe impreſſion qu'elles peuvent avoir conçue de lui, en leur faiſant connoître ce qu'il y a de plus louable & de plus à leur gré dans ſa maniere de vivre. Il n'eſt pas non plus étrange qu'un Partiſan ſe prétende homme de bien, quand il rend ce qu'il croit avoir pris injuſtement, & répare par ſes aumônes ce qu'il y a de blâmable dans le luxe de ſa maiſon; mais il eſt encore moins ſurprenant que celui-ci en fit d'exceſſives. Comme ſon empreſſement à voir Jéſus-Chriſt, & à lui obéir, doit faire préſumer que c'étoit un bon homme, il eſt aſſez vraiſemblable qu'il fit un excellent uſage de ſes grands biens, pour ſe faire accroire à lui-même qu'il pouvoit exercer en ſureté de conſcience la profeſſion qui en étoit la ſource; & l'oppoſition qu'il y avoit entre ſa religion & cette profeſſion, ne demandoit pas de moindres adouciſſemens.

Il n'y a rien juſques-là que de commun dans cette Hiſtoire; mais le Diſcours que le Fils de Dieu fit enſuite

eſt d'un ordre différent. Comme toutes ſes paroles ſont eſprit & vie, on peut leur donner toujours un ſens myſtérieux ſi l'on veut, & croire qu'il eſt néceſſaire de raiſonner pour les comprendre. Ce n'eſt pas qu'il ſoit abſolument beſoin de recourir au myſtére pour expliquer celles de cet Evangile. Il paroît, ce me ſemble, aſſez clairement, que Jéſus-Chriſt voulant détruire la vaine confiance que Zachée avoit en ſes œuvres, & lui en inſpirer une meilleure, lui déclare, que ſa Maiſon a reçu le Salut ce jour-là ſeulement qu'elle avoit reçu le Sauveur. *Ait Jeſus ad eum, quia hodie ſalus domui huic facta eſt.*

Enſuite, pour faire ceſſer l'étonnement des Juifs qui étoient préſens, il ajoute que cet homme qui leur ſembloit ſi indigne de cet honneur par ſa Profeſſion, n'en étoit pas pour cela moins qu'eux de la Semence d'Abraham; & que cette indignité même, bien loin d'être un obſtacle au Salut, étoit plûtôt une eſpéce de diſpoſition à le recevoir, puiſque le Fils de l'homme étoit venu chercher ce qui étoit perdu. *Eò quòd & ipſe filius ſit Abrahæ, venit enim Filius hominis quærere & ſalvum facere quod perierat.*

Voilà dans quel ſens j'ai expliqué cet Evangile. M. Arnauld prétend, au contraire, que Zachée n'entendoit pas rendre compte au Fils de Dieu de ſa conduite ordinaire, en lui diſant : *Je donne la moitié de mon Bien aux Pauvres ; & ſi j'ai fait tort à quelqu'un de quelque choſe, je lui rens quatre fois autant :* mais qu'il vouloit ſeulement dire qu'il faiſoit dans l'inſtant même une ferme réſolution de donner ou plûtôt aux Pauvres la moitié de ſon bien, & de rendre quatre fois autant qu'il ſe trouveroit avoir pris injuſtement. Il n'eſt pas difficile de choiſir entre ces deux ſens, ſur leur ſimple expoſition ; & je m'aſſure que tous ceux qui ne ſe ſeront engagés à la lecture de cet Ecrit, que pour ſçavoir qui a raiſon de M. Arnauld ou de moi, ne paſſeront pas outre.

On ſçait que dans toutes les langues du Monde on ſe ſert du Tems préſent, comme Zachée, pour exprimer ce qu'on a coutume de faire.

Quacumque libido eſt,
Incedo ſolus, percontor quanti olus ac far,
Fallacem Circum, veſpertinumque pererro
Sæpe forum, aſſiſto divinis, inde domum me

Ad porri & ciceris refero laganique catinum,
Cæna miniſtratur, &c.

On ſçait, au contraire, qu'on ne peut employer le Tems préſent à ſignifier l'avenir même le plus prochain, que par une eſpéce de figure. Or M. Arnauld ne diſconviendra pas, qu'on doit s'arrêter au ſens littéral de toute ſorte de Diſcours, & ne recourir au figuré, que lorſque le littéral implique contradiction, ou qu'il renferme quelque abſurdité ou fauſſeté manifeſte. Ainſi, quand un homme qu'on appelle, répond, ſans bouger de la place où il eſt, *J'y vais*, il eſt naturel d'entendre par ce Tems préſent dont il ſe ſert un futur très-prochain; parce qu'autrement le ſens de ſa Réponſe, à la prendre au pied de la lettre, ſeroit faux; puiſqu'il ne va pas effectivement dans l'inſtant même qu'il dit qu'il va: & il eſt néceſſaire de juger qu'il veut ſeulement dire qu'il ira au plûtôt.

Tout de même, dans tous les paſſages de l'Ecriture, où Dieu uſant de menace, & paroiſſant parler dans un eſprit de Colére, de Vengeance, ou de quelque autre Paſſion, s'exprime par

e Tems préſent, *Je viens*, *J'envoie*, *Je ...is*; comme on ne menace pas de ce ...ui eſt préſent; mais ſeulement de l'a...enir, il eſt néceſſaire d'expliquer ce ...ems préſent par le futur qui en eſt le ...oins éloigné: & il eſt clair qu'il ne s'ex...rime de cette ſorte, que parce que le ...réſent touchant naturellement plus que ...Avenir, ce qui repréſente les maux ...ont on menace comme préſens, eſt ...eaucoup plus vif, & plus propre à en...ſpirer la crainte, que ſi on menaçoit ...ar le futur; & c'eſt en quoi conſiſte ...effet de la Figure. *Dare per figuram ſen...tiæ vires*, dit Quintilien.

Mais quel beſoin Zachée avoit-il de ...e ſervir de Figure, s'il eût eu dans l'eſ...rit le ſens que M. Arnauld lui attribue? ...t n'auroit-il pas fait auſſi bien connoître ...u Fils de Dieu la fermeté de ſon bon ...ropos en diſant qu'il alloit donner, ...omme M. Arnauld lui fait dire, qu'en ...iſant par le Tems préſent, qu'il don...oit; comme le Grec & la Vulgate le ...iſent? Pourquoi recourir au ſens figu...é, pour expliquer le diſcours de ce ...ublicain, qui, bien loin d'enfermer ...ucune contradiction, étant entendu lit...éralement, a un ſens ſi naturel & ſi

vraiſemblable ? « Seigneur, je donne » la moitié de mon bien aux Pauvres ; » & ſi j'ai fait tort à quelqu'un de quel- » que choſe, je lui rens quatre fois au- » tant. » *Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus ; & ſi quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum.* En voici la raiſon.

M. ARNAULD.

La Particule Ecce, *jointe à un Préſent, marque très-naturellement ce que les Grecs appellent un Paulo-poſt-Futur.*

J'avois toujours cru que le mot *Ecce*, ſi fréquent dans l'Ecriture, n'y étoit la plûpart du tems qu'une Particule explétive, ou tout au plus emphatique, qui ne change rien au fond du Diſcours, mais qui en augmente ſeulement, affirme, & exagere le ſens avec quelque ſorte de paſſion ; comme par exemple dans ces paſſages : *Ecce qui ſerviunt ei non ſunt ſtabiles, & in Angelis ſuis reperit pravitatem ;* Job, chap. IV. verſ. 18. *Ecce hæc omnia operatur Deus ;* chap. XXXIII. verſ. 29. *Ecce in die jejunii veſtri invenitur voluntas veſtra, & omnes debitores veſtros repetitis ; ecce ad lites & contentiones jejunatis, & percutitis pugno impiè ;* Iſaï, chap. LVIII. verſ. 3. *Ecce*

ıbulat unusquisque post pravitatem cordis mali; Jerem. chap. XVI. vers. 12. un nombre infini d'autres semblables e je pourrois alléguer, dans lesquels *Ecce* se trouve joint à un Présent, & ne ırque pourtant rien moins qu'un Paupost-Futur.

M. ARNAULD.

*Et on sent assez qu'*Ecce venio *est la me chose que* Jam veniam, *Je m'en vais nir, Je viendrai bientôt: Et de même,* ce sto ad ostium & pulso, *Je serai bienà la porte & je fraperai.*

M. Arnauld, qui m'impute ce que je dis pas, pour me faire parler mal ançois, comme on verra ailleurs, me rmettra bien de l'avertir ici que cette ıniere de parler, *Je m'en vais venir;* st pas digne d'un homme qui s'exıme aussi purement que lui, quoiqu'on n soit aussi servi à Mons.

Du reste, j'avoue que je ne sens int qu'*Ecce venio* soit la même chose e *Jam veniam*; car si c'étoit la même ose, *Ecce venio* signifieroit toujours *n veniam*, & se devroit toujours trare, *Je viendrai bientôt*, & jamais, *Je ens.* Mais est-ce que M. Arnauld n'ooit avancer sans se commettre avec

les Traducteurs de Mons, & peut-être avec lui-même, puiſqu'on y a rendu ces mêmes mots dans l'Epître aux Hébreux, chap. X. verſ. 7. *Tunc dixi, ecce venio : Alors j'ai dit, me voici, je viens.* Et ne croyez pas que ce ſoit par inadvertance ; car vous trouverez la même choſe peu de lignes plus bas : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam : Me voici, je viens pour faire, mon Dieu, votre volonté ;* & la même choſe encore dans le Pſeaume XXXIX. d'où ces paroles ſont tirées. Il falloit que ces Meſſieurs dormiſſent, comme on dit qu'Homere faiſoit quelquefois, quand ils traduiſirent ces trois endroits, puiſqu'ils ne ſentirent point ce que M. Arnauld dit qu'*on ſent aſſez qu'*Ecce venio *eſt la même choſe que* Jam veniam.

Il eſt vrai que c'eſt la même choſe quelquefois. *Ecce venio ſicut fur, beatus qui vigilat*, chap. XVI. verſ. 17. de l'Apocalypſe, ſe peut traduire, *Je viendrai comme un Voleur :* mais ce n'eſt pas à cauſe de l'*Ecce* ; car quand il n'y en auroit point, il ne faudroit pas traduire autrement : tant parce que l'Apocalypſe étant un Livre tout prophétique, il eſt naturel d'entendre du Futur tout ce que Dieu

Dieu y dit, qu'il fait au Présent ; qu'à cause que ce Passage est expliqué par le Futur dans le même Livre, chap. III. vers. 3. même dans le Grec : *Si ergo non vigilaveris, veniam ad te tanquam fur.*

Tout de même, *Ecce venio citò*, que M. Arnauld allégue aussi du même Livre en deux Endroits du chapitre dernier, se peut traduire aussi par le Futur, *Je viendrai bientôt* ; non pas à cause de l'*Ecce*, mais parce que *citò* signifiant *bientôt*, ainsi que Mons & M. Arnauld le traduisent ; puisque ce mot de *bientôt* marque une chose qui n'est pas encore, il détermine nécessairement le Verbe auquel il est joint, quelque Présent que ce Verbe soit, à signifier un Futur prochain.

Voilà donc trois Passages, où *Ecce venio* signifie *Jam veniam*, contre trois autres, où, selon les Traducteurs de Mons même, il ne le signifie pas ; mais quand il le signifieroit dans tous, cette Particule *Ecce* pouvant avoir une énergie, quand elle est jointe au Verbe *venio*, qu'elle n'a pas ailleurs, cela ne concluroit encore rien en faveur de l'*Ecce sto*, que M. Mallet trouve mauvais qu'on ait rendu à Mons par le Futur, ni contre l'*Ecce do*, que M. Arnauld

me reprend d'avoir rendu par le Préſent. Voyons donc ſi ce qui ſuit conclut davantage.

M. ARNAULD.

Et afin qu'on ne croie pas que cela ſe diſe ſans fondement, voici des Exemples.... J'avois bien ouï-dire qu'on expliquoit une Régle par des Exemples; mais jamais qu'on fondât une Régle ſur des Exemples. Les moindres Ecoliers de Logique ſçavent, qu'on ne peut pas conclure un univerſel d'un particulier. Comment donc des Exemples particuliers peuvent-ils prouver une Régle qui eſt toujours une choſe générale de ſa nature, quand même elle ne ſeroit pas énoncée en termes auſſi généraux, que celle que M. Arnauld établit pour me juger : *La Particule* Ecce, *jointe à un Préſent, marque très-naturellement ce que les Grecs appellent un Paulo-poſt-Futur ?* Qui dit, *très-naturellement*, dit, ſans doute, généralement, n'y ayant rien de plus général en tout genre, que ce qui eſt très-naturel. Si j'accuſois M. Arnauld d'avoir mal traduit quelques Paſſages, il me répondroit bien en me diſant qu'il auroit ſuivi une bonne régle en les traduiſant; mais ſi je lui niois

que cette Régle fût bonne, me répondroit-il bien en m'alléguant la Traduction de ces mêmes Passages, pour preuve de sa Régle ? C'est pourtant ce qu'il fait ici. Il établit contre moi pour Régle, *l'Ecce, joint au Présent, marque un Futur.* Je le lui nie. Il le prouve par des Passages où il l'explique ainsi. Cela prouve qu'il croit sa Régle bonne, puisqu'il l'a suivie dans l'explicationde ces Passages, mais cela ne prouve pas qu'elle le soit, ni que ces Passages soient bien traduits. *Non ridiculus sit*, dit quelque part Cicéron, *si quis in lite domesticis testimoniis pugnet, & suo ipsius abutatur exemplo ?*

Mais quand ces Passages seroient bien traduits, cela ne prouveroit encore rien en faveur de sa Régle ; puisqu'il se peut faire qu'il y ait d'autres raisons que sa Régle pour les traduire de cette sorte, comme je le ferai voir.

Nil agit exemplum litem quod lite resolvit.

Que si elle pouvoit se prouver de quelque maniere par des Exemples, ce seroit en montrant que toutes & quantes fois qu'il y a un Paulo-post-Futur dans le Grec, la Vulgate l'a traduit par *Ecce* avec un Présent ; ou que toutes

& quantes fois qu'il y a un ἰδοὺ, qui veut dire *Ecce*, avec un Préſent dans le Grec, la Vulgate a traduit par le Futur tout ſeul ſans *Ecce*. Mais bien loin que cela ſoit toujours ainſi, cela ne ſe trouvera pas une ſeule fois : car il n'y a pas un *Ecce* dans la Vulgate, qu'il n'y ait auſſi un ἰδοὺ dans le Grec ; & il n'y a pas un ἰδοὺ dans le Grec, qu'il n'y ait un *Ecce* dans la Vulgate.

Que ſi S. Luc, dans tant d'endroits différens où il s'eſt exprimé par l'ἰδοὺ joint au Préſent, a toujours eu deſſein, comme M. Arnauld le prétend, de faire entendre un Paulo-poſt-Futur ; comment cet Evangéliſte, qui parloit paſſablement Grèc, ne s'eſt-il jamais ſervi du Paulo-poſt-Futur même ; & n'eſt-il pas à préſumer qu'il s'en feroit ſervi quelquefois, s'il avoit toujours voulu le faire entendre ?

M. ARNAULD.

Voici des Exemples du Texte Grec, où ἰδοὺ avec le Verbe au Prétérit marque un Futur.

Comme il n'y a qu'un ſeul Prétérit dans tous les Exemples que M. Arnauld va citer, il faut qu'il y ait une faute d'impreſſion, & qu'on ait mis *Prétérit* au lieu de *Préſent* : la ſuite du ſens ne per-

met pas d'en douter. Cependant l'*Errata* ne marque point cette faute, quoiqu'elle en vaille bien la peine, comme on verra par la suite, puisqu'elle confond entiérement le sens du Discours. Il faut donc lire de cette sorte.

M. ARNAULD.

*Voici des Exemples du Texte Grec où ἰδοὺ avec le Verbe au Présent marque un Futur. La Vulgate en a mis quelques-uns par le Futur en suivant le sens; & elle en a laissé d'autres au Présent, parce qu'il étoit ainsi dans le Grec, & que l'*Ecce *du Latin fait le même effet.*

Ce Discours me paroît si embrouillé, que je désespere de pouvoir l'éclaircir, à moins que d'en faire l'analyse. Voyons donc à quoi il se réduit.

Proposition.	*Voici des Exemples du Texte Grec, où ἰδοὺ avec le Verbe au Présent marque un Futur.*
Preuve.	*La Vulgate en a mis quelques-uns par le Futur en suivant le sens;*
Objection.	*Et elle en a laissé d'autres au Présent,*
Réponse.	*Parce qu'il étoit ainsi dans le Grec,*

II. Réponſe. { *Et que l'*Ecce *du Latin fait le même effet.*

Le but de tout ce Diſcours eſt donc, comme vous voyez, de rendre raiſon pourquoi la Vulgate a traduit par le Préſent quelques Paſſages où il y a ἰδοὺ avec le Préſent dans le Grec, au lieu de les traduire tous par le Futur, comme M. Arnauld prétend qu'il les faut traduire.

Il n'en peût rendre raiſon, qu'en faiſant voir qu'il y a quelque différence entre ceux qu'elle a traduits par le Préſent, & ceux qu'elle a traduits par le Futur.

Voici ſa premiére raiſon. *La Vulgate en a laiſſé d'autres au Préſent, parce qu'il étoit ainſi dans le Grec.*

Je demande ſi cette raiſon eſt particuliére à ces Paſſages qu'elle a laiſſés au Préſent, s'il n'y a que ceux-là qui fuſſent au Préſent dans le Grec, & ſi ceux qu'elle a traduits par le Futur n'étoient pas de même au Préſent dans le Grec ?

C'eſt ce que M. Arnauld n'oſeroit dire, puiſque le ſeul terme de *laiſſé au Préſent* dont il ſe ſert, ſuffit pour montrer qu'elle n'y a pas laiſſé les autres ; & qu'ainſi tous y étoient également dans le Grec, ainſi que ſa Propoſition le dit ;

Voici des Exemples du Texte Grec où ἰδοὺ avec un Présent marque un Futur.

Donc, puisque cette raison, qu'ils étoient au Présent dans le Grec, leur est commune à tous; elle ne peut pas justifier la différente maniére dont la Vulgate les traduit.

Donc M. Arnauld allégue pour différence ce que lui-même suppose, & reconnoît pour commun.

Mais peut-être que la seconde raison qu'il rend de cette différence est meilleure. On ne sçauroit en juger plus surement, qu'en la mettant en forme. La voici.

THE'SE DE M. ARNAULD.

*L'*Ecce *joint au Présent marque un Futur.*

Preuve.

*ἰδοὺ est la même chose qu'*Ecce.
ἰδοὺ avec le Verbe au Présent marque un Futur.
*Donc l'*Ecce *joint au Présent marque un Futur.*

Je nie la Mineure. M. Arnauld la prouve.

La Vulgate traduit toujours l'*ἰδοὺ* joint au Présent par un Futur, ou par quelque chose d'équivalent à un Futur.
Donc ἰδοὺ avec le Verbe au Présent marque un Futur.

Je nie l'Antécédent. M. Arnauld le prouve.

La Vulgate traduit toujours, ou par un Futur, ou par l'*Ecce* avec un Préſent.
Or eſt-il que l'*Ecce* avec le Préſent *fait le même effet* que le Futur.
Donc elle traduit toujours, ou par le Futur, ou par quelque choſe d'équivalent au Futur.

Je nie cette derniere Mineure, comme je l'avois niée d'abord, puiſque c'eſt la propre Théſe de M. Arnauld, qu'il allégue à la fin pour derniere Preuve d'elle-même.

NOUS voici enfin arrivés à ces merveilleux Exemples qui ſervent de fondement à leur Régle. Il vous ſouviendra, s'il vous plaît, en les examinant, que M. Arnauld les allégue pour faire voir que l'*Ecce* joint à un Préſent ſe doit traduire par le Futur ; & qu'ainſi, ce n'eſt pas aſſez pour ſon but, que ces Paſſages ſe puiſſent traduire de cette ſorte, s'il ne paroît en même tems que c'eſt à cauſe de l'*Ecce*, & ſi je fais voir que quand il n'y auroit point d'*Ecce*, il ne faudroit pas pour cela laiſſer de les traduire par le Futur.

PREMIER

PREMIER EXEMPLE.

Ecce ego mitto ad vos Prophetas. Matth. cap. XXIII. verſ. 34.

Je m'en vais vous envoyer des Prophêtes.

Il eſt clair, par le tems auquel Jéſus-Chriſt prononça ce Diſcours, qu'il n'envoyoit pas actuellement des Prophêtes alors. Ainſi, quoiqu'il s'exprime par le Tems préſent, il eſt néceſſaire d'expliquer ce qu'il dit du tems futur auquel il en envoya effectivement; car par ces Prophêtes, il entendoit les Apôtres.

Secondement, ce Paſſage de S. Matthieu ſe doit expliquer, ſelon Janſénius même, par celui de S. Luc, chap. XI. verſ. 49. *Sapientia Dei dixit, mittam ad illos Prophetas.* Donc ni les Traducteurs de Mons, ni moi, n'avons eu aucun beſoin de la Régle de M. Arnauld pour le traduire par le Futur, comme nous avons fait, puiſque S. Luc ſuffiſoit pour nous y autoriſer.

DEUXIE'ME EXEMPLE.

Ecce relinquetur domus veſtra deſerta. verſ. 38.

M. Arnauld traduit, *Votre Maiſon vous ſera laiſſée déſerte.* Mais je ne ſais ce que *vous* peut vouloir dire; & je doute s'il ne change point le ſens du Paſſage. On

a traduit beaucoup mieux à Mons, *Le tems s'approche que vos Maiſons demeureront déſertes.*

Il ſeroit aſſez difficile de décider ſi cette Traduction de Mons eſt par le Préſent, ou par le Futur. Pour moi, elle me ſemble plutôt par le Préſent, que par le Futur. Quoi qu'il en ſoit, & encore que ce Paſſage ſoit au Préſent dans le Grec, néanmoins, comme c'eſt la fin d'un reproche que Jéſus-Chriſt fait à Jéruſalem de ſon endurciſſement, il eſt clair que c'eſt une menace du châtiment prochain que cette malheureuſe Ville en devoit recevoir. D'ailleurs, ne pouvant pas être entendu du Tems préſent, puiſqu'il eſt bien certain que les Maiſons de Jéruſalem n'étoient pas déſertes dans le tems que Jéſus-Chriſt fit ce Diſcours, la Vulgate n'a eu que faire de la Régle de M. Arnauld, pour traduire le Préſent Grec par le Futur Latin, comme elle a fait pour plus grande netteté.

TROISIE'ME EXEMPLE.

Ecce præcedet vos in Galilæam. Matth. cap. XXVII. verſ. 7.

Il ſera devant vous en Galilée.

La ſeule concluſion de ce Diſcours

de l'Ange aux Maries, *Ecce prædixi vobis*, faisant voir que c'est une Prédiction qu'il leur faisoit, suffit sans autre raison pour le traduire par le Futur, comme la Vulgate a encore fait, quoiqu'il soit au Présent dans le Grec.

QUATRIE'ME EXEMPLE.

Ecce vobiscum sum usque ad consummationem sæculi. verſ. ult.

M. Arnauld traduit par le Futur, *Je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des Siècles*; mais on a traduit à Mons par le Présent, *Je suis moi-même toujours avec vous jusqu'à la fin du Monde.*

Je pourrois, si je voulois, me contenter de cette Réponse, & renvoyer M. Arnauld à ses amis de Mons; mais comme la bonne-foi est l'Ame de la Critique, je ne sçaurois dissimuler que je crois sa Traduction meilleure que la leur : non pas à cause de l'*Ecce*, mais parce que c'est la même chose en François de dire *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des Siècles*, comme il faudroit traduire à la rigueur de la lettre, que de dire, comme M. Arnauld traduit, *Je serai avec vous jusqu'à la consommation des Siècles*; si ce n'est, que cette derniere maniere est plus Fran-

çoiſe ; & par conſéquent meilleure que l'autre. Toutes deux ſont également entendre que celui qui parle, eſt & ſera toujours avec ceux à qui il parle ; ce qui eſt tout enſemble une Promeſſe & une Prédiction, & par tant ſe peut encore, ſans autre raiſon, traduire naturellement par le Futur.

CINQUIE'ME EXEMPLE.

Ecce Filius hominis tradetur in manus peccatorum. Marc. cap. XIV. verſ. 41.

Le Fils de l'Homme s'en va être livré entre les mains des Pécheurs.

Il y a tout de ſuite.

Surgite, eamus ; ecce qui me tradet, prope eſt.

Levez-vous, allons ; celui qui me livrera, s'approche.

Cela ſeul ſuffit pour rendre raiſon de la liberté, que la Vulgate s'eſt encore donnée en cet endroit, de traduire le Préſent Grec par un Futur Latin : car il eſt clair par cette ſuite, que ce Diſcours du Fils de Dieu eſt encore une déclaration prophétique de ce qui devoit lui arriver auſſitôt après, & qu'il n'étoit pas livré actuellement entre les mains des Pécheurs, dans l'inſtant même qu'il le diſoit ; puiſqu'il ajoute tout

de suite, que celui qui le devoit livrer s'approchoit seulement alors pour le venir faire.

SIXIE'ME EXEMPLE.

Ecce dies venient in quibus dicent, Beatæ steriles. Luc. cap. XXIII. verf. 29.

Ce Passage est encore au Présent dans le Grec comme le précédent; parce que c'est une Prédiction menaçante, qui est beaucoup plus vive en ce tems-là qu'au Futur où la Vulgate l'a mis; & voici comment M. Arnauld le traduit, *Un tems viendra auquel on dira, Bienheureuses les stériles.*

S'il m'étoit permis de parler comme lui, je pourrois bien dire à mon tour, que *rien n'est plus faux que cette Version, quelque littérale qu'elle paroisse*; car cette maniere de parler, *Un tems viendra*, donne une idée fort éloignée de ce dont le Grec a voulu donner une idée très-prochaine en se servant du Tems présent. La Vulgate même; en s'exprimant par le Futur *venient*, comme elle fait, marqueroit encore la chose trop éloignée, quoique beaucoup moins qu'*un tems viendra* ne la marque, si ce trop d'éloignement n'étoit en quelque sorte corrigé par le sens naturel de la parti-

cule *Ecce* qui précéde *venient ;* laquelle déſignant d'ordinaire une choſe préſente & qu'on peut, pour ainſi dire, montrer de la main, donne naturellement l'idée du futur auquel elle eſt jointe, comme d'un futur très-prochain. Et voilà la véritable Emphaſe de cette particule, quand elle n'eſt pas ſimplement explétive : Emphaſe, comme vous voyez, bien différente de celle que M. Arnauld lui attribue, pour ne pas dire contraire ; puiſque bien loin de changer le tems préſent en Futur, comme il le prétend, ſa ſignification naturelle la détermine à rapprocher en quelque ſorte l'idée des choſes éloignées, en les repréſentant comme préſentes, *ecce*, *voici*, *voilà* ; ou du moins, comme auſſi prochaines qu'elles le peuvent être ſans être préſentes. Et c'eſt ce que les Traducteurs de Mons ont beaucoup mieux compris que M. Arnauld, quand ils ont traduit, *Le tems s'approche auquel on dira*, & non pas *un tems viendra.*

SEPTIE'ME EXEMPLE.

Ecce venit Dominus ; Jud. verſ. 14.

C'eſt ici le ſeul des exemples de M. Arnauld, qui eſt au Prétérit dans le Grec ; mais il ne l'en falloit pas moins traduire

par le Futur, puisque S. Jude dit lui-même que c'est une Prophétie d'Enoch qu'il rapporte, & qu'on sçait bien que c'étoit une chose ordinaire parmi les Hébreux de mettre le Prétérit pour le Futur. *Prophetavit autem & de his Enoch dicens, Ecce, &c. C'est d'eux qu'Enoch a prophétisé en ces termes, Voilà le Seigneur qui va venir*, comme on a traduit à Mons.

HUITIE'ME EXEMPLE.

Ecce ego mittam eam in lectum. Apoc. cap. II. vers. 22.

Il n'y a point *ego* dans le Texte. Voici tout le passage. *Dedi illi tempus ut pœnitentiam ageret, & non vult pœnitere. Ecce mittam eam in lectum, & qui mœchantur cum eâ, in tribulatione erunt, nisi pœnitentiam ab operibus suis egerint.* C'est-à-dire, comme on a traduit à Mons même, *Je lui ai donné du tems pour faire pénitence, & elle ne l'a point voulu faire, mais je m'en vais la réduire au lit, & accabler d'afflictions ceux qui commettent adultére avec elle, s'ils ne font pénitence de leurs mauvaises œuvres.*

Quand tout ce Livre ne feroit pas une prophétie continuelle, ces paroles *s'ils ne font pénitence*, marquent si clai-

rement que tout ce Diſcours eſt une menace, qu'il étoit impoſſible ſans autre raiſon, de le traduire autrement que par le Futur, comme la Vulgate a fait, quoiqu'il ſoit un Préſent dans le Grec.

NEUVIE'ME EXEMPLE.

Ecce veniunt adhuc duo væ. Apoc. cap. IX. verſ. 12.

L'Apôtre Auteur de ce Livre, qui voyoit comme préſentes les choſes à venir qui lui étoient révélées, s'eſt pu ſervir indifféremment du Préſent, ou du Futur, pour les exprimer. Ainſi rien n'eſt plus libre que de traduire ſes paroles en François par celui qu'on veut de ces deux Tems ſans autre raiſon; & c'eſt pourquoi on a traduit celles-ci à Mons par le Préſent, *Ce premier malheur étant arrivé, en voici deux autres qui ſuivent*, quoique M. Arnauld les rende par le Futur, & un Futur très-éloigné, *Il doit venir encore deux autres malheurs.*

DIXIE'ME EXEMPLE.

Ecce veniam ſicut fur. Il a déja été examiné plus haut (*).

ONZIE'ME EXEMPLE.

Ecce nova facio omnia. Apoc. cap.

(*) Page 16.

XXI. verſ. *Je m'en vais faire toutes choſes nouvelles.*

Il ne faut que voir ce qui précéde, pour être perſuadé de la néceſſité qu'il y auroit toujours de traduire ce paſſage par le Futur, quand même il n'y auroit point d'*Ecce*. *Audivi vocem de throno dicentem, Abſterget Deus omnem lacrymam, mors ultrà non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultrà; & dixit qui ſedebat in throno, Ecce nova facio omnia.* « J'entendis une Voix qui venoit du » Trône, & qui diſoit, Dieu eſſuiera » toutes les larmes; les pleurs, les » cris, & les travaux ceſſeront: & » celui qui eſt aſſis ſur le Trône dit: » Je fais toutes choſes nouvelles. » Il n'y a rien de ſi clair que le rapport de ces dernieres paroles avec ce qui les précéde, & dont elles ſont la concluſion. On voit bien que par ces choſes que Dieu dit qu'il fait, il n'en entend pas d'autres, que celles qu'il dit auparavant qu'il fera; & ainſi, autant les unes que les autres ſe doivent ſans autre raiſon traduire également par le Futur.

DOUZIE'ME EXEMPLE.

Ecce venio citò. Il a été examiné ailleurs avec le dixiéme (*).

(*) Ci-deſſus, page 17.

Vous voyez donc que de douze Exemples que M. Arnauld cite pour prouver ſa Régle, il y en a quatre qu'on a traduits à Mons par le Préſent contre cette Régle, ſçavoir les II, IV, VI, & IX; & que les autres huit ne laiſſoient pas de ſe devoir traduire par le Futur, quand il n'y auroit ni ἰδοὺ ni *Ecce*, parce que ce ſont des menaces, ou des Prédictions, ce qui n'a rien de commun avec le paſſage de Zachée.

Mais quand tous douze ſe devroient traduire par le Futur, comme M. Arnauld le prétend, & qu'on n'en pourroit pas rendre d'autre raiſon que l'*Ecce*, ne ſe pourroit-il pas faire, que cette particule auroit une force dans ces paſſages, qu'elle n'auroit pas partout ailleurs? Et que concluroit cela contre moi, s'il ne faiſoit voir que tous les autres où elle ſe trouve jointe à un Préſent ſe doivent rendre de même par le Futur?

Or c'eſt ce qu'il n'oſeroit avancer, puiſque tout le monde peut vérifier, que pour quatorze ou quinze Endroits du Nouveau Teſtament où l'on a traduit à Mons l'*Ecce* joint au Préſent par le Futur, il y en plus de ſoixante de

compte fait, où on l'a traduit par le Présent comme moi. Voilà la régle générale de M. Arnauld, sur laquelle il me fait mon procès avec tant de rigueur.

Je crois que vous me dispenserez volontiers de rapporter tous ces Passages : rien n'est plus facile que de justifier si je dis vrai. Mais pourtant, comme la chose n'est pas aisée à croire, pour vous épagner cette peine, je vous en marquerai quelques-uns des plus remarquables. Et parce que M. Arnauld témoigne une inclination particuliere pour le Verbe *Venio*, puisqu'il le donne pour l'Exemple le plus sensible de la vérité de sa régle, outre les trois endroits où vous avez déja vu qu'on l'a traduit à Mons par le Présent contre cette régle, vous serez peut-être bien-aise d'en voir encore d'autres.

Dans S. Matthieu, chap. XXV. vers. 6. *Ecce Sponsus venit : Voici l'Epoux qui vient* : chap. IV. vers. 5. & dans S. Jean, chap. XII. vers. 15. *Ecce Rex tuus venit ; Voici votre Roi qui vient*. Aux Actes, chap. XIII. vers. 25. *Ecce venit post me : Il en vient un autre après moi.* Celui-ci est d'autant

plus remarquable, qu'il auroit été auſſi bien traduit par le Futur.

Je vous ennuierois, ſi je vous rapportois ſeulement tous les autres qu'ils ont rendus par le préſent, & où ils auroient été aſſurément mieux fondés à traduire par le Futur, qu'au Diſcours de Zachée; comme par exemple dans ces deux-ci. *Ecce ego mitto vos*, & *Ecce ego mitto Angelum meum*, leſquels cependant on a traduits à Mons invariablement par le préſent dans trois Evangéliſtes différens où ils ſont.

Mais que diriez-vous, ſi ces Meſſieurs avoient traduit un même paſſage, qui eſt deux fois au préſent dans la Vulgate, une fois par le préſent, & une autre fois par le futur? C'eſt une Prophétie tirée du XXVIII. chap. d'Iſaïe: *Ecce pono in Sion lapidem.* On a traduit ces mots à Mons par le Futur, ſuivant la régle, dans le IX. chap. de l'Epître aux Romains, verſ. 33. *Je m'en vais mettre en Sion une Pierre.* Cependant, & quoique la Vulgate les ait traduits par le Futur auſſi dans Iſaïe, ces mêmes Traducteurs n'ont pas laiſſé de les rendre par le préſent contre la régle, dans la premiere Epître de Saint

Pierre, chap. II. verſ. 6. *Je mets en Sion la Pierre.* Je ne leur objecte pas cela comme une grande faute, mais ſeulement comme une preuve du mépris qu'eux-mêmes font de cette prétendue régle.

En voici encore une plus forte preuve, & dont je m'aſſure que vous ne vous défieriez pas. Non ſeulement ils ont traduit, comme moi, le préſent par le préſent quatre fois plus ſouvent qu'ils ne l'ont traduit par le Futur ; mais ils l'ont même traduit quelquefois par le Paſſé, ſans aucune néceſſité. Il faut le voir pour le croire, & vous en allez juger.

Dans la II. Epître aux Corienthiens, chap. VII. verſ. 11. *Ecce enim hoc ipſum ſecundùm Deum contriſtari vos, quantam in vobis* OPERATUR *ſollicitudinem.* » Conſidérez combien cette triſteſſe, » ſelon Dieu, que vous avez reſſentie, » A PRODUIT en vous de ſoin & de vi- » gilance, » Dans S. Luc, chap. XIII. verſ. 30. *Ecce* SUNT *noviſſimi qui erunt primi, &* SUNT *primi qui erunt noviſſimi.* « Ceux qui E'TOIENT les der- » niers, ſeront les premiers ; & ceux » qui E'TOIENT les premiers, ſe- » ront les derniers.

M. ARNAULD.

Mais j'ai réſervé pour le dernier le plus fort de ces Exemples, qui eſt celui de Zachée : Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus ; & ſi quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum : *Car il eſt clair qu'*Ecce do, *&* Ecce reddo, *ſe doivent rendre par le Futur, comme on a fait à Mons ; & il eſt étrange qu'un Abbé qui a fait une Vie de Jéſus-Chriſt, s'y ſoit trompé, & qu'il les ait traduits par le préſent :* Je donne la moitié de mon revenu aux pauvres ; & ſi je m'apperçois que j'ai trompé quelqu'un, je le lui rens au quadruple. *Rien n'eſt plus faux que cette Verſion, &c.*

Rien n'eſt plus faux, en effet, *que cette Verſion*; mais elle n'eſt pas de moi ; & s'il y avoit une autre Vie de Jéſus-Chriſt que celle que j'ai compoſée, où le Diſcours de Zachée fut traduit contre le ſentiment de M. Arnauld, je ne croirois pas que ce fût à moi qu'il en voulût. Je ne ſais ce que je lui ai fait, pour me faire parler ſi mal François. C'eſt bien aſſez, que ma Verſion ſoit infidéle, ſans être encore barbare : & il eſt bien plus *étrange*, qu'il ne daigne pas, dans une matiere de cette impor-

tance, relire un paſſage qu'il cenſure, pour le rapporter fidélement; car voici comment je l'ai traduit, *Et, quand je m'apperçois que j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rens quatre fois autant que je lui ai pris.* Il faut avoir bien envie de fraper, pour regarder ſi peu où l'on frape.

De la maniere qu'il propoſe ce dernier Exemple, il n'eſt perſonne qui ne crût, que de tous ceux où l'*Ecce* ſe trouve joint à un préſent, il n'y en a point qu'il faille ſi inconteſtablement traduire par le Futur, & qu'on ne s'étoit jamais aviſé avant moi de le traduire par le préſent. Cependant, tout le monde peut vérifier, que parmi le nombre infini de Traductions, qui ont été faites de l'Evangile en diverſes Langues avant celle de Mons, il y en a vingt fois plus qui ont traduit comme moi par le préſent, qu'il n'y en a qui ont traduit par le Futur, comme on a fait à Mons.

Il eſt vrai que, quoique je ne me ſerve que du tems préſent, le tour que je donne à ce paſſage, fait entendre clairement que Zachée parloit de ſes bonnes œuvres accoutumées; *Et quand je m'apperçois que j'ai fait tort à quel-*

qu'un, je lui rens quatre fois autant que je lui ai pris : Au lieu que les autres, qui ont traduit comme moi par le préſent, n'y ont pas donné le même tour. Mais quoiqu'ils ne faſſent pas entendre ce même ſens ſi clairement que moi, ils ne laiſſent pas de le faire entendre ſuffiſamment en s'exprimant par le préſent, puiſque l'uſage univerſel de toutes les Langues veut qu'on ſe ſerve de ce tems-là, pour ſignifier ce qu'on a coutume de faire, & non pas ce qu'on fera à l'avenir.

Car il n'y a point de milieu entre ces deux opinions ; & c'eſt en quoi ce paſſage eſt fort ſingulier, bien loin qu'il doive ſervir de modéle pour tous les autres où l'*Ecce* ſe trouve avec un préſent, comme M. Arnauld le prétend. Dans ces autres on peut fort bien entendre ce préſent au pied de la lettre ; comme quand Dieu dit, *Ecce ſto ad oſtium & pulſo*, rien n'empêche qu'on n'entende que Dieu veut dire qu'il eſt actuellement à la porte, & qu'il y frape dans l'inſtant même qu'il le dit : mais on ne ſçauroit entendre de la même maniere le tems préſent dont Zachée ſe ſert, puiſqu'il eſt bien certain qu'il ne donnoit

donnoit pas actuellement aux pauvres la moitié de son bien, & qu'il ne rendoit pas réellement & de fait le quadruple de ce qu'il avoit pris, dans l'instant même qu'il le disoit à Jésus-Christ. Ainsi il est bien force, malgré qu'on en ait, d'entendre du Passé, ou du Futur, ce qu'il dit au présent, qu'il fait; de l'entendre de l'habitude, ou du dessein de le faire.

Or dans cette nécessité, tout le monde peut juger lequel des deux est le plus naturel. J'avoue qu'on dit quelquefois, *Je donne telle chose*, quoiqu'on ne la livre pas réellement à ceux à qui on dit qu'on la donne, dans l'instant même qu'on le dit, & qu'elle ne doive leur être livrée qu'après. Ainsi je conviens que si Zachée disoit seulement, *Je donne la moitié de mon bien aux Pauvres*, son Discours pourroit en quelque sorte s'entendre aussi bien, dans l'usage ordinaire, du dessein que de la coutume de donner. Mais je demande à toute personne de bonne-foi, s'il en est de même du Verbe, *Je rens*; s'il se prend jamais pour le dessein de rendre, & pour quelqu'autre chose que pour l'action même par laquelle on rend réelle-

ment & de fait quelque choſe qu'on a priſe ? Y a t-il jamais eu d'homme au monde, qui, voulant faire entendre qu'il faiſoit réſolution de rendre au plutôt ce qu'il pourroit avoir pris, ſe ſoit exprimé de cette ſorte, *Si j'ai pris quelque choſe, je le rens.* Voilà cependant comment on fait parler Zachée contre toute ſorte de vraiſemblance, pour faire paroître ſon Diſcours plus merveilleux ; car il eſt tems de vous découvrir le motif de l'opinion contraire à la mienne, & ce qui a obligé ceux qui l'ont ſuivie à s'éloigner du ſens naturel dans l'application de ce paſſage. Voici ce que c'eſt.

Ils ont regardé avec raiſon la converſion de Zachée comme une illuſtre preuve de la force toute-puiſſante de la Grace. Sur ce fondement, ils ont cru que plus Zachée étoit méchant quand Jéſus-Chriſt l'appella, plus cette Grace étoit bien admirable. Or il eſt clair, qu'il étoit bien plus méchant, s'il n'avoit pas coutume dès-lors de faire les bonnes œuvres dont il parloit, que s'il avoit déja coutume de les faire ; & c'eſt pourquoi ils ont mieux aimé croire qu'il n'avoit pas cette coutume, que de croire qu'il l'avoit.

Mais il me ſemble que, ſans être fort ſavant dans cette matiére, la plus redoutable de toutes celles de la Religion, on peut aſſurer hardiment qu'il n'eſt pas néceſſaire, pour fonder la merveille de la Grace que ce Publicain reçut, de ſuppoſer qu'il ne faiſoit pas auparavant les bonnes œuvres dont il parle, & que ce fut ſa vocation qui lui en inſpira la premiére penſée. Il me ſemble, dis-je, que quand il les auroit faites auparavant, ſa vocation n'en étoit pas moins miraculeuſe, puiſqu'on n'oſeroit dire que ces œuvres fuſſent ſuffiſantes pour le rendre véritablement juſte, & qu'elles n'empêchoient pas qu'il ne fût en même tems Publicain, & Pécheur. Il y a aſſez de preuves inconteſtables de la puiſſance de la Grace dans l'Evangile, ſans les exagérer. Après tant de maniéres, dont cette divine Hiſtoire a été attaquée dans notre Siécle, & l'eſt de nouveau tous les jours, peut-on la traiter trop ſimplement ?

C'eſt ce que j'ai tâché de faire dans l'Ouvrage dont il s'agit ici. Bien loin de le déſavouer, j'en fais gloire. J'ai obſervé religieuſement d'un bout à l'autre, dans tous les endroits où l'Egliſe laiſſe

aux Interprêtes la liberté de choiſir entre deux ſens différens ; je me ſuis, dis-je, déterminé toujours pour le plus naturel, & le plus littéral, après que je l'ai bien reconnu pour tel, en l'examinant par les Régles propres à le faire diſcerner en toute Hiſtoire, qui ſont les Mœurs, le Gouvernement, la Religion, & le Génie de la Langue vulgaire du Pays où cette Hiſtoire s'eſt paſſée. J'ai cru que c'étoit le ſeul moyen de faire un Portrait reſſemblant de celle de l'Evangile, de faire ſentir aux hommes les plus charnels, en la liſant, cet air inimitable de naïveté, caractére de vérité, qui lui eſt tout particulier, & dont nul eſprit humain ne ſçauroit s'empêcher d'être frappé. Je m'en ſuis expliqué ainſi dans ma Préface, je l'ai répété au commencement de cet Ecrit, & je le répete encore ici. Si mon Livre vaut quelque choſe, c'eſt par-là qu'il le vaut ; & quand j'aurois porté mon principe trop loin, quand les quatorze Docteurs qui m'ont fait l'honneur de m'approuver, & dont je ne connois que trois, ſe ſeroient aveuglés en ma faveur, ce que M. Arnauld, tout M. Arnauld qu'il eſt, auroit aſſez de peine à faire voir, je ſuis

sûr que mon intention est si louable, que tous les gens de sens, qui aiment la Religion, m'excuseroient d'aussi bon cœur, qu'il me condamne.

Ne croyez pas pourtant, Monsieur, que je me sois déterminé seulement par mon sens particulier à traduire comme j'ai fait. J'avoue que j'ai d'abord examiné par lui seul les matiéres que j'avois à traiter ; mais après en avoir formé mon jugement sur les régles que j'ai dites, j'ai considéré avec un entier désintéressement le sentiment & les raisons des plus habiles Interprêtes que jai trouvés contraires à mes opinions. Vous en jugerez par vous-même ; car je n'en citerai pas d'autres pour le présent. C'est une chose trop commune de prouver son sentiment par les Auteurs qu'on a suivis : je les tiens dès-là pour suspects : mais de le prouver par ceux qui sont d'avis contraire, comme cela est plus rare, j'ai cru qu'il vous ennuyeroit moins.

Le fameux Jansénius, Evêque d'Ipre, interprétant les paroles de Zachée, dit que l'intention de ce Publicain étoit de faire voir que les Juifs n'avoient pas raison de murmurer de ce que Jésus-Christ logeoit chez lui. *Stans autem Za-*

chæus, tanquàm refutaturus murmur turbæ ægrè ferentis ingreſſum Jeſu, dixit ad Dominum, Ecce, &c. Si c'étoit-là ſon but, comment peut-on expliquer ſes paroles par le Futur, comme cet Evêque les explique, *Dare paratus ſum, & quaſi aſſignans do?* Si Zachée prétendoit, comme Janſénius en convient avec moi, montrer au Fils de Dieu par ce Diſcours, qu'il n'étoit pas ſi méchant que les Juifs vouloient faire croire, je demande s'il n'eſt pas naturel de juger qu'il parloit des œuvres de juſtice & de charité qu'il avoit coutume de faire, plutôt que d'un bon & ferme propos de pratiquer ces bonnes œuvres à l'avenir? Je demande lequel de ces deux Diſcours eſt plus raiſonnable, ou de lui faire dire comme moi, *Pour montrer qu'on a tort de murmurer de l'honneur que vous me faites, ſachez, Seigneur que tout Pécheur qu'on me nomme, je donne la moitié de mon bien aux pauvres; & que quand je m'apperçois d'avoir fait tort à quelqu'un, je lui rens quatre fois autant que je lui ai pris:* ou de lui faire dire, comme fait Janſénius, *Pour montrer qu'on a tort de murmurer de l'honneur que vous me faites; je vous déclare, Seigneur, que je ſuis prêt à donner la moitié*

de mon bien aux pauvres, *&c.* comme si le dessein qu'un méchant homme conçoit de vivre bien à l'avenir étoit un reproche valable contre ceux qui l'ont appellé méchant, non seulement avant que son dessein leur fût connu, mais même avant qu'il l'eût formé.

Du reste, on ne peut parler de l'opinion contraire avec plus de modération que cet Evêque en parle ; *car*, continue-t-il, *la maniére dont quelques-uns expliquent cette parole*, Je donne *comme si elle vouloit dire*, J'ai coutume de donner, *semble repugner*, *&c.* J'examinerai cette répugnance en son lieu. *Num quod quidam exponunt*, do, *id est* dare soleo, *videtur repugnare*, *&c.*

Le Jésuite Maldonat, traitant ce même passage, l'expose d'abord dans les deux sens contraires, sans se déclarer.[1] *Le terme de voici par où Zachée commence son discours*, dit ce sçavant Commentateur, *étoit une maniére de demander à Jesus-Christ une attention particuliére pour ce que ce Publicain lui vouloit dire ; & il semble qu'il y eut aussi un peu d'ostentation de ses bonnes œuvres, si l'on entend son Discours du tems passé*, c'est-à-dire, des œuvres de justice & de charité qu'il avoit coutume de

faire. *Quod dicit*, Ecce *attentionem Christi exigit, & ostentationem quamdam benefactorum videtur præ se ferre, si de re præteritâ ...... Que si on entend ce Discours de l'avenir*, c'est-à-dire des bonnes œuvres qu'il formoit le dessein de faire au plutôt, *alors cette particule* Voici *marque combien ce dessein étoit ferme & prêt à mettre en exécution: vel certam promptamque voluntatem faciendi, si de futurâ interpretentur.* Voilà, comme vous voyez, la particule *Ecce* également accommodée, selon sa véritable énergie, à l'explication de ce passage; par le Passé, & par le Futur.

Après donc l'avoir expliqué ainsi par ces deux tems contraires, cet Interprête revient comme naturellement à appuyer l'Explication par le passé, en disant « qu'au reste, ce qui paroît une ostentation de Zachée est plutôt une exposition qu'il faisoit à Jesus-Christ de sa Vie passée, pour apprendre de lui, s'il y avoit quelque chose à changer. » *Cæterùm, quæ videtur esse ostentatio; non est, sed explicatio vitæ præteritæ coram Magistro, ut indicaret ecquid sibi de eâ vitæ ratione mutandum esset.*

Puis, reprenant la comparaison des deux

deux opinions, « Ce que Zachée dit, » continue-t-il, je donne & je rens, » quelques-uns l'interprêtent, comme » s'il avoit eu coutume de donner la moi- » tié de son bien aux pauvres, avant que » Jesus-Christ fût venu chez lui, & de » rendre le quadruple de ce qu'il avoit » pris injustement. S.Cyprien, entre au- » tres, est indubitablement de cette » opinion. » Voilà qui est bien plus étrange. *Quod dicit*, do & reddo, *aliqui ità interpretantur, quasi antequam adipsum Christus venisset, solitus fuisset dimidiam bonorum suorum partem dare pauperibus; & si quem defraudasset, reddere quadruplum; in quâ certe sententiâ Cyprianus est.* « D'au- » tres, au contraire, prétendent que » le présent est mis en cet endroit pour » le futur, & que le sens de ces paro- les, *Voici je donne*, est, « *Je suis prêt » à donner dorénavant la moitié de mon bien » aux pauvres, voici que je le consacre à cet » usage; & si j'ai trompé quelqu'un de quel- » que chose, je suis prêt à lui rendre le qua- » druple de ce que je lui ai pris*, comme s'il » n'eût pas accoutumé de le faire aupa- » ravant & qu'il résolut seulement de le » faire ainsi à l'avenir. » *Alii contra præsentia pro futuris posita, sensumque esse*,

Ecce dimidium bonorum meorum do pauperibus, *id eſt*, paratus ſum in poſterùm dare, ecce offero, & ſi quid aliquem de fraudavi paratus ſum quadruplum reddere; *quaſi id antè facere non ſoleret, in poſterùm autem facere conſtituerit.*

Cette opinion, conclut enfin Maldonat, *a plusieurs Auteurs graves pour elle, & elle eſt plus probable, tant par cette raiſon, que par* celle que Janſénius allegue, & que j'ai déja dit que jexaminerai dans ſon lieu. *Multos hæc ſententia, & graves habet Autores . . . hoc probabilius eſt, quia, &c.*

Il eſt aiſé de juger par toute la ſuite du Diſcours de cet illuſtre Jéſuite, que ſon ſens particulier l'auroit fait pencher à l'Explication que j'ai ſuivie, qu'il rend de la maniére qu'il l'expoſe, tout autrement plauſible que celle qui m'eſt contraire, ſi les Auteurs graves qui ſont contre moi ne l'avoient pas retenue; & cela paroîtra encore plus bas.

Ces deux célébres Interprêtes ne diſent point, comme M. Arnauld, que leur opinion eſt *claire*, *certaine*, *conſtante*, & que la contraire eſt *fauſſe*, *& étrange. Quelques-uns*, diſent-ils, *ſont de*

cette opinion ; il y en a qui sont de cette autre, il semble que celle-ci est plus probable. Ce n'est pas là son Style, *Rien n'est plus faux ; il est étrange qu'on s'y soit trompé.* Je crois aisément m'être trompé ; car je ne suis pas de ceux qui disputent l'infaillibilité au Pape, pour se l'attribuer à eux-mêmes. Je ne condamne point l'opinion contraire ; car de quel droit, & à quel titre, m'érigerois-je en juge; Mais que M. Arnauld me permette seulement de penser pour ma consolation, que celle que j'ai suivie n'est pas si *étrange* qu'il la trouve, ne fut-ce qu'en considération de S. Cyprien, ce grand martyr, grand Evêque, & grand Docteur, dont il révere les sentimens avec tant de raison sur d'autres matieres. Plus l'autorité de M. Arnauld est considérable dans celle-ci, moins il s'en devroit prévaloir : *Je n'en parlerois pas si résolument*, dit un Auteur François, *s'il m'appartenoit d'en être cru.* Il est permis aux grands Personnages, comme aux autres, de se défendre quand on les accuse : mais il ne leur sied guéres bien d'accuser ; & quand ils s'oublient tant que de le faire, ils y réussissent rarement. La raison en est naturelle ; on veut être libre dans ses ju-

gemens ; & il ſemble que celui des gens d'un mérite extraordinaire veuille entraîner le nôtre par violence. L'Orateur Romain rapporte ſur ce ſujet, que le dernier Scipion Africain, le plus accompli de tous les hommes qui aient peut-être été dans le Paganiſme, ayant accuſé quelqu'un en jugement, rien ne ſervit tant au criminel près des Juges, que la trop grande autorité de ſon Accuſateur. *Noluerunt* dit Cicéron, *ſapientiſſimi homines qui tum rem illam judicabant, ita quemquam cadere in judicio ut nimiis adverſarii viribus abjectus videretur, & judicium accuſatoris in reum pro aliquo præjudicio valere.*

Je me flate qu'il m'arrivera quelque choſe de ſemblable ; que les expreſſions déciſives de M. Arnauld, loin de prévenir contre moi les gens ſages, les préviendroient plutôt contre lui, & que la pitié qu'ils auront de l'extrême inégalité de mes forces, les rendra plus favorables à mes raiſons.

M. ARNAULD.

Rien n'eſt plus faux que cette Verſion, quelque litérale qu'elle paroiſſe : car il eſt certain que Zachée ne rend point compte à Jeſus-Chriſt des bonnes actions qu'il avoit ac-

coutumé de faire, lui, qui étoit si décrié pour sa mauvaise vie, que les Pharisiens murmuroient de ce qu'il étoit allé loger chez un Pécheur; mais qu'il lui déclare ce qu'il étoit résolu de faire à l'avenir pour changer de vie.

Cicéron dit encore quelque part qu'il ne faut jamais se prévaloir de l'ignorance des autres : *Neminem id agere ut ex alterius prædetur inscientiâ.* Mais je ne sais si M. Arnauld ne prétend point abuser de celle de ses Lecteurs, en leur voulant faire croire, pour fonder son opinion, que le terme de *Pécheur* signifie en cet endroit un homme *décrié pour sa mauvaise vie.* Ceux qui sçavent dans quelle horreur les gens d'affaires de ce tems-là étoient en Judée, ne le croiront pas; car ils comprennent aisément combien les Juifs qui embrassoient cette profession, tels que S. Matthieu & Zachée, étoient détestés; & que cette seule considération, jointe à la maniére de vivre de cette sorte de gens, plus délicieuse pour l'ordinaire que celle du commun du monde, étoit suffisante, parmi une Nation également superstitieuse & médisante, pour les faire regarder comme de fort grands Pécheurs, quelque gens de bien qu'il pussent être d'ailleurs. *Peccatorem*

publicum ſcilicet, dit Maldonat, *quales habebantur Publicani :* Et Janſénius *Publicani omnes, quamvis Judæi eſſent, pro publicis Peccatoribus habebantur, & cùm in domum Matthæi adhuc Publicani, Judæi tamen, divertiſſet, ſimiliter Phariſæi murmurabant*. Car il ne s'agit ici que du ſentiment du menu Peuple : *Cùm viderent omnes, tous ceux qui le virent ;* c'eſt-à-dire toute la canaille d'une Ville, qui s'attroupe d'abord par les rues autour d'un homme extraordinaire. Or on ſçait de quel œil cette ſorte de gens a regardé de tous tems ceux qu'elle appelle *Maltotiers*. Il n'eſt pas impoſſible qu'il y eût des Phariſiens mêlés parmi ; car ils ne quittoient guéres Jeſus-Chriſt:mais puiſque l'Evangile n'en dit rien, j'ignore d'où M. Arnauld a pu ſçavoir que ce furent eux qui murmurérent de ce que Jeſus-Chriſt logeoit chez un Pécheur. Il faut qu'il ait cru que ce mot de *Pécheur* prouveroit davantage contre les mœurs de Zachée, dans la bouche de gens d'eſprit & de ſçavoir, comme les Phariſiens, que dans celle du menu Peuple.

Que cet homme fût Juif, & non pas Etranger, comme la plupart des Publi-

cains de Judée, c'eſt le ſentiment des plus habiles Interprétes, entre autres de Janſénius ; & ſon nom, qui eſt conſtamment un mot Hébreu-Syriaque, qui ſignifie *pur* ou *juſte*, en eſt une preuve ſi naturelle, qu'il eſt étonnant qu'on en ait pu douter.

M. ARNAULD.

D'où vient auſſi, que Jéſus-Chriſt ne dit pas, qu'il n'avoit pas été Pécheur juſqu'alors, & que les Phariſiens avoient tort de l'avoir regardé comme tel ; mais il dit, ſur ce que Zachée lui promit de faire, Que ſa maiſon avoit reçu le Salut ce jour-là.

Voici la ſeule preuve de raiſonnement, que Janſénius & Maldonat alléguent pour l'opinion contraire à la mienne, & que j'ai promis d'examiner. Il s'agit, comme vous voyez, de ſçavoir ſur quoi eſt fondé ce diſcours du Fils de Dieu, *Cette maiſon a reçu aujourd'hui le Salut.* Pour moi j'ai cru avec ma ſimplicité ordinaire, qu'il n'étoit fondé ſur autre choſe, que ſur ce que le Fils de Dieu avoit ce jour-là choiſi cette maiſon entre mille autres pour y loger : *In quam ſalus primùm intravit*, dit Janſénius, *cùm Chriſtus intravit* ; & comme je l'ai dit plus haut, qu'elle avoit reçu

le Salut ce jour-là même qu'elle avoit reçu le Sauveur. *Ut indicaret*, dit Maldonat, *domum Zachæi illâ primùm die ſaluti aditum pateſeciſſe cum ingredienti ſibi pateſecit ; ſecum enim , id eſt , cum Salvatore ſalutem ingreſſam.*

Qui croiroit, après cela, que ces deux Interprétes ne fuſſent pas de mon opinion ſur ces paroles de Jeſus-Chriſt, & que ce ſens ſi naturel leur étant venu dans l'eſprit , ils ne s'y ſeroient pas arrêtés ? *La maniere*, dit Janſénius ſur le Diſcours de Zachée, *dont quelques-uns expliquent cette parole*, Je donne, *comme ſi elle ſignifioit*, J'ai accoutumé de donner, *ſemble répugner au Verſet ſuivant où Jéſus-Chriſt dit*, Cette maiſon a reçu aujourd'hui le Salut : *& c'eſt pourquoi la plupart des Auteurs croient que Zachée fut ſeulement changé alors* ; c'eſt-à-dire, qu'il fit ſeulement ce jour-là le deſſein de donner la moitié de ſon bien aux pauvres , & de rendre ce qu'il pourroit avoir pris. *Quod quidam exponunt*, do , *id eſt*, dare ſoleo , *videtur repugnare verſui nono : unde plerique Auctores tunc illam mutationem factam eſſe cenſent.*

Cet Evêque ne rend pas d'autre rai-

son pourquoi cela lui semble ainsi, comme si la chose étoit évidente ; & je ne crois pas que ni lui ni M. Arnauld voulussent se servir de celle que Maldonat en donne, quoique ce soit la seule qu'on en peut donner. La voici. *Cela est plus probable*, dit ce sçavant Jésuite, parlant de l'opinion contraire à la mienne, *parce que Jésus-Christ disant*, Cette maison a reçu le Salut aujourd'hui, *semble insinuer que Zachée n'étoit pas justifié auparavant.* (C'est de quoi je conviens fort aisément, mais non pas de ce qui suit,) *comme il l'auroit été, s'il eût accoutumé de faire les bonnes œuvres dont il parloit pour lesquelles il le fut seulement alors*, en promettant de les faire. *Hoc probabilius*, *quia Christus videtur significare cùm dicit*, Hodie salus domui huic facta est, *quasi non Zachæus fuisset justificatus ; fuisset autem, si ea opera propter quæ tunc justificatus est, antè fecisset :* comme si ces bonnes œuvres qu'il avoit accoutumé de faire eussent été suffisantes pour le rendre juste, malgré sa profession défendue par sa Religion, & malgré le reste de ses mœurs : & qu'il parût clairement d'ailleurs par l'Evangile, que c'est précisément pour

ces œuvres, ſoit faites avant ſa vocation, ſoit après qu'il fut juſtifié.

Croiriez-vous, qu'après avoir expliqué de cette ſorte les paroles de Zachée contre mon ſentiment par celles de Jéſus-Chriſt, ce même Interpréte expliquât peu de lignes plus bas ces mêmes paroles de Jéſus-Chriſt par le ſens que je donne à celles de Zachée. « C'eſt comme ſi Jéſus-Chriſt diſoit, conclut-il, Zachée eſt ſauvé » aujourd'hui, parce qu'il a imité A- » braham en croyant & diſtribuant ſon » bien aux pauvres, quoiqu'il ait été » Pécheur juſqu'à préſent. » *Quaſi dicat hodie Zachæo ſalus facta eſt, quia & ipſe credendo, bonaque ſua pauperibus diſtribuendo, Abraham imitatus eſt, quamvis hactenus peccator fuerit.* Si ce n'eſt que M. Arnauld veuille encore entendre le mot de *diſtribuer*, d'une ferme réſolution de diſtribuer, comme le mot de *rendre*, d'une ferme réſolution de rendre; car tout peut être.

Puiſqu'il ne fait point de ſcrupule de citer Grotius en toute occaſion pour autoriſer ſes ſentimens, il me doit bien être permis de le citer auſſi quand il m'eſt contraire, pour le réfuter. Voici

ses termes : « C'est comme si Zachée
» disoit à Jésus-Christ, *Vos précep-*
» *tes me touchent si fort, que dès à pré-*
» *sent je me dévoue aux œuvres de justice*
» *& de charité ;* ainsi qu'il le déclare,
» en disant celles qu'il se propose de
» faire. Il semble que le mot *aujourd'hui*,
» dont Jésus-Christ se sert en lui ré-
» pondant, exige qu'on interpréte ainsi
» les paroles de ce Publicain. » *Quasi*
dicat, Ita me movent tua præcepta, ut
tum nunc me dedam operibus tum justi-
tiæ, tum etiam beneficentiæ ; *quorum*
utrumque factis in animo sibi propositis de-
clarat. Hanc expositionem exigere videtur
id quod sequitur σήμερον.. Quel jugement
faut-il faire de cette opinion, si elle ne
se peut soutenir, ainsi qu'un aussi habile
homme que Grotius l'avoue, qu'en sup-
posant que Zachée étoit touché des pré-
ceptes de Jésus-Christ avant qu'il l'eût
jamais vu, ni connu ; ou du moins,
avant que Jésus-Christ lui eût dit autre
chose, que de descendre de son arbre ?

Vous voyez donc par le propre aveu
de ces célébres Commentateurs, qu'ils
n'ont abandonné le sens naturel des pa-
roles de Zachée, que faute de sçavoir
comment le concilier avec la Réponse

de Jéſus-Chriſt, & de pouvoir comprendre qu'un homme qui avoit accoutumé de faire de ſi bonnes œuvres, ne fût juſtifié que de ce jour-là ſeulement, comme Jéſus-Chriſt le dit. Mais quand cette opinion enfermeroit quelque contradiction apparente, & qu'il ſeroit difficile d'accorder les paroles de Zachée dans leur ſens naturel avec la Réponſe de Jéſus-Chriſt, cette Réponſe étant manifeſtement myſtérieuſe, & par conſéquent ſujette à interprétation, ne ſeroit-il pas plus raiſonnable de l'accommoder au ſens net, clair, & naturel des paroles de Zachée, que de forcer ce même ſens, ſi vif & ſi évident, pour le faire quadrer avec la réponſe myſtérieuſe, & par conſéquent obſcure de Jéſus-Chriſt ? N'eſt-ce pas une Loi générale pour tout Diſcours, tant écrit, que prononcé, qu'il faut expliquer ce qui eſt obſcur par ce qui eſt clair, & non pas ce qui clair par ce qui eſt obſcur ?

Mais il n'eſt point néceſſaire de faire aucune violence, ni aux paroles de Zachée, ni à la parole de Jéſus-Chriſt, pour les accorder enſemble. Il eſt aiſé de comprendre, comme je l'ai déja dit,

que le Fils de Dieu, voulant détruire la vaine confiance de Zachée en ses bonnes œuvres, & lui en inspirer une meilleure, voulut lui donner à entendre, qu'il n'étoit pourtant sauvé ; c'est-à-dire véritablement justifié, que de ce jour-là seulement, par les effets salutaires que la présence du Sauveur opéroit dans lui, en lui donnant la grace de rectifier ce qu'il y avoit de défectueux dans ses bonnes œuvres accoutumées, de corriger ce qu'il y avoit de mauvais dans le reste de ses mœurs, & d'abandonner enfin sa profession pour devenir un digne Disciple de Jésus-Christ.

Avant que de suivre M. Arnauld plus loin, je ne puis me dispenser de remarquer ici la maniere qu'il approuve si fort, dont on a traduit cet endroit de l'Evangile à Mons : *Seigneur, je m'en vais donner la moitié de mon bien aux pauvres ; & si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui en rendrai quatre fois autant.* Sur quoi Jésus dit, *Cette maison a reçu aujourd'hui le Salut.* Ce terme de *sur quoi* donne clairement à entendre, que ce que Jésus-Christ dit ensuite est uniquement fondé sur ce que

Zachée a dit qu'il va faire, & qu'il fera. Or il y a dans le Grec εἶπε δὲ πρὸς αὐτὸν ὁ Ἰησοῦς, ſuivant quoi la Vulgate a traduit fidélement, *Ait Jeſus ad eum*, *Jéſus lui dit.* Cependant, on a traduit à Mons, *Sur quoi Jéſus lui dit*, comme s'il devoit y avoir *ad quid* dans la Vulgate, & non pas *ad eum*, mais il ne faut pas être grand Grec pour ſçavoir ce que πρὸς αὐτὸν veut dire.

A la vérité, ſi le Nouveau Teſtament de Mons n'étoit pas une ſimple Traduction littérale, cet Endroit me ſurprendroit moins; car je l'ai rendu moi-même de cette ſorte, *dit Jéſus ſur ce Diſcours.* Mais premierement, il s'en faut bien que ces deux expreſſions, *ſur quoi* & *ſur ce Diſcours*, quelque reſſemblantes qu'elles ſoient, ſoient entiérement équivalentes, & veuillent dire préciſément la même choſe. *Sur quoi* convient parfaitement à un Diſcours qui contient quelque engagement ou promeſſe, comme celui de Zachée au ſens des Traducteurs de Mons. Au contraire, *ſur ce Diſcours* eſt une maniere de parler beaucoup plus vague, qui marque ſeulement quelque ſorte de relation indéterminée entre ce qui s'eſt

dit, & ce qui se va dire, & que l'un donne occasion à l'autre, comme j'en conviens dans l'Endroit dont il s'agit ici. Il n'est personne qui entende le François, qui ne sente cette différence entre ces deux liaisons, & que l'une est beaucoup moins étroite, & lie beaucoup moins que l'autre, ce qui les précéde avec ce qui les suit.

Mais quand cela ne seroit pas, j'ai eu des raisons de m'éloigner de la lettre dans ce Passage, qui ne conviennent pas aux Traducteurs de Mons. Les voici. Quoique l'Evangéliste fasse adresser la parole par Jésus-Christ à Zachée, *ad eum*, cependant : il n'y a que la premiere phrase du Discours de Jésus-Christ, qui puisse s'adresser à ce Publicain, *Cette Maison a reçû aujourd'hui le Salut :* après quoi Jésus-Christ parle tout de suite de Zachée en troisiéme personne, & adresse par conséquent la parole à d'autres, sans que l'Evangéliste avertisse en aucune maniere de ce changement, *Parce que celui-ci est aussi Enfant d'Abraham, &c.* Or ces petites irrégularités dans la maniere de narrer, qui sont ordinaires à l'Ecriture, & aux autres Livres Orien-

taux, & qui y avoient peut-être même quelque grace que nous ne ſentons pas, n'en ont aucune dans notre Langue, la plus délicate & la moins licencieuſe de toutes, & y ſont inſupportables. Pour faire donc ma Narration réguliére, il falloit néceſſairement de deux choſes l'une : ou taire que Jéſus-Chriſt adreſſoit la parole à Zachée, comme S. Luc le dit ; ou, ſi je le diſois, interrompre le Diſcours du Fils de Dieu après cette premiere phraſe, qui ſe peut adreſſer à Zachée, pour avertir que la ſuite ne s'adreſſe plus à lui. Or il me parut que cette interruption ôteroit toute la force & la grace des paroles du Fils de Dieu : *Cette Maiſon, dit Jéſus ſur ce Diſcours, a été ſauvée dans ce jour, car enfin, celui qui en eſt le Maître, pour être Publicain, & Pécheur, n'en eſt pas moins Enfant d'Abraham, & le Fils de l'Homme n'eſt venu chercher que ce qui étoit perdu.*

Au contraire, je ne trouvai aucun inconvénient à ſupprimer que Jéſus-Chriſt adreſſa la parole à Zachée, parce que cette premiere phraſe, qui ſeule pouvoit lui être adreſſée, ſe pouvoit dire auſſi bien de lui aux autres, que de lui à

à lui-même : *Cette Maison a été sauvée dans ce jour*. Je crus suppléer à ce que je supprimois, & marquer suffisamment la relation qu'il y a entre le Discours de Zachée, & la Réponse de Jésus-Christ par cette maniere de parler générale, & peu précise, *sur ce Discours*. J'avouerai même de bonne foi, que ce fut le *sur quoi* des Traducteurs de Mons, qui me détermina à prendre ce tour-là plûtôt qu'un autre : non que j'approuvasse leur Traduction en cet endroit ; mais croyant que puisque de si habiles gens avoient jugé qu'ils pouvoient se donner cette licence dans une Version littérale, je pouvois, à plus forte raison, me servir d'une expression moins éloignée que la leur du sens littéral dans une Traduction libre & expliquée comme mon Ouvrage, qui ne porte point le nom de Traduction.

Voilà, Monsieur, un petit Exemple de la Méthode que j'ai observée en le composant ; par où M. Arnauld pourra reconnoitre que j'y ai regardé de plus près qu'il ne pense. Vous jugerez aisément, par ce seul endroit, des égards infinis & de la discrétion avec laquelle j'ai eu besoin de m'y conduire, ne

m'attachant pas ſervilement à la lettre, comme les ſimples Traducteurs ; & prenant cependant garde en même-tems, comment, pourquoi, & juſqu'où je m'en éloignois.

Or, Monſieur, vous voyez bien que ces petites libertés que je me ſuis données, & qui conviennent à la nature de mon Ouvrage, ne ſont pas permiſes à des Traducteurs littéraux, comme ceux de Mons ; & cela eſt ſi vrai, qu'ils ſont les ſeuls qui ont traduit de cette ſorte, ainſi que tout le monde peut vérifier.

M. ARNAULD.

*Etant donc certain qu'*Ecce do *&* Ecce reddo *ſe doivent rendre par le Futur dans cet endroit de S. Luc, pourquoi* Ecce ſto *&* Ecce pulſo *ne ſe pourra-t-il pas rendre auſſi par le Futur dans l'Apocalypſe ?*

J'aurois bien plus de droit de dire, *Etant donc* ſi peu *certain*, comme je penſe l'avoir montré, *qu'*Ecce do *&* Ecce reddo *ſe doivent rendre par le Futur, pourquoi* Ecce ſto *&* Ecce pulſo *ſe pourra-t-il rendre par le Futur ?* Mais ce n'eſt pas là mon affaire : & il me ſuffit de remarquer que c'eſt une étrange affec-

tation à M. Arnauld d'aller, sans aucune nécessité, chercher le Discours de Zachée parmi tant d'autres de cette nature, comme celui de tous qu'il faut le plus indubitablement traduire par le Futur; quoique ce soit, comme vous voyez, celui de tous où il y a plus à douter, pour ne rien dire davantage.

M. ARNAULD.

L'Ecce, *qu'il ne plaît pas à M. Mallet de considérer, ne doit-il pas avoir la même force dans l'un que dans l'autre?*

Je ne pense pas que M. Arnauld se plaigne que je n'ai pas assez considéré l'*Ecce.* L'induction qu'il tire ici fait encore voir que je ne lui ai pas imposé, quand j'ai dit que sa Régle étoit générale, de la maniere qu'il la propose; car si elle ne l'étoit pas, il ne raisonneroit pas juste, puisque rien n'empêcheroit que l'*Ecce* eût une force dans un endroit, qu'il n'auroit pas dans un autre. Dire sans autre raison, comme M. Arnauld dit, qu'*il doit avoir la même force dans l'un que dans l'autre*, n'est-ce pas dire qu'il doit avoir la même force dans tous, n'est-ce pas en faire une régle générale? Cependant, vous avez vu comment celle-ci l'est.

M. ARNAULD.

Si le Pere Amelotte avoit pris garde aux Exemples que j'ai rapportés, & principalement aux paroles de Zachée.....

M. Arnauld ne me reprochera pas non plus, comme à ce Pere, de n'avoir pas *pris garde* à ſes éxemples ; & ce Pere, peut bien y avoir *pris garde*, ainſi que moi, quoiqu'il n'ait pas cru, non plus que moi, qu'ils concluſſent rien en faveur de la régle de M. Arnauld, ni qu'ils duſſent ſervir de Loi pour traduire tous les autres paſſages ſemblables : comme, par exemple, celui de l'Apocalypſe, que M. Mallet trouve mauvais qu'on ait traduit à Mons par le Futur, *Ecce ſto ad oſtium & pulſo* ; & que M. Arnauld trouve mauvais que le Pere Amelotte ait traduit par le préſent : & c'eſt ſur quoi M. Arnauld l'attaque dans cet endroit.

La maniere n'en ſçauroit être plus rare. M. Arnauld lui reproche de n'avoir pas *pris garde* aux paroles de Zachée, en même tems qu'il reconnoît que ce Pere les a traduites à ſon gré, c'eſt-à-dire par le Futur. Voici ce qu'il veut dire par-là. Il veut dire, que ſi ce Pere avoit bien *pris garde* aux pa-

roles de Zachée, il auroit jugé qu'il falloit traduire de même par le Futur celles de l'Apocalypse, que ce Pere a traduites au contraire par le présent.

Mais c'est toujours une chose fort extraordinaire de reprocher à un homme, qui a traduit un passage selon notre sentiment, qu'il n'y a pas *pris garde*. Et pour montrer que ce que je dis ici n'est pas un simple jeu d'esprit, & que rien n'est plus solide, je voudrois bien sçavoir qui a plus de droit, ou M. Arnauld de reprocher au Pere Amelotte, qu'il n'a pas *pris garde* aux paroles de Zachée, puisqu'il n'en a pas tiré la conséquence que M. Arnauld en a tiré pour celles de l'Apocalyse; ou le Pere Amelotte de soutenir à M. Arnauld qu'il a *pris garde* aux paroles de Zachée, puisqu'il les a traduites comme M. Arnauld soutient qu'il les faut traduire?

D'où vient donc, me direz-vous, une maniere de raisonner si particuliere? Elle vient de l'habitude que M. Arnauld s'est faite de supposer & d'alléguer pour preuve ce qui est en question, comme vous avez pu remarquer dans tout cet écrit; & cette habitude

vient de la prévention où il eſt depuis longtems, que tous ſes ſentimens ſont des vérités inconteſtables. Car il arrive de-là, que dans la ſuite du raiſonnement., il revient toujours naturellement, & ſans y penſer, à les alléguer comme des premiers principes, dans le tems même qu'il raiſonne pour les prouver. Ainſi dans cet endroit, étant fortement perſuadé, ſans qu'on puiſſe deviner pourquoi, que le paſſage de l'Apocalypſe ſe doit traduire comme celui de Zachée, au lieu de diſſimuler, comme tout autre auroit fait à ſa place, qu'un habile Traducteur a cru le contraire, puiſqu'il a rendu l'un par le futur, & l'autre par le préſent; M. Arnauld, à qui la parfaite reſſemblance de ces deux Paſſages tient lieu de premier principe, & eſt auſſi évidente que la néceſſité de traduire celui de Zachée, par le futur, ne peut penſer autre choſe, ſinon que ce Traducteur n'a pas bien *pris garde* à celui de Zachée, puiſqu'il n'y a vu que la néceſſité de le traduire par le futur, & qu'il n'y a pas vu en même tems la conſéquence que M. Arnauld y voit ſi évidemment, qu'il faut traduire de même

celui de l'Apocalypse : & cette maniere de raisonner est démonstrative à son égard.

M. ARNAULD.

Il est donc certain que la principale objection que l'on a faite, qui est que l'on met au Futur deux Verbes qui sont au Présent, n'a rien de solide, tant d'Exemples faisant voir, que cela est ordinaire dans le Nouveau Testament quand il y a ἰδού, Ecce, *avant ces Présens.*

Je comprens aussi peu que tantôt, comment on peut appeller ordinaire en certain cas une chose qui ne se fait que de cinq fois l'une en ce même cas ; comme j'ai remarqué plus haut, que les Traducteurs de Mons ont traduit l'*Ecce* joint à un présent, quatre fois par le présent, pour une qu'ils l'ont traduit par le futur. Il faudroit, ce me semble, pour qualifier cette pratique une chose ordinaire, qu'ils eussent du moins fait le contraire, c'est-à-dire, traduit quatre fois par le futur contre une fois par le présent.

Rien n'est donc plus solide, que l'objection que M. Arnauld trouve qui l'est si peu ; & pour achever de le faire voir, n'est-il pas vrai que c'est une

régle générale, que le préſent ? Quand donc on le fait ſignifier le futur, c'eſt une exception qu'on met à cette régle. Or ſur quelle raiſon fonde-t-on cette exception ? Sur ce, dit M. Arnauld, qu'il y a un *Ecce*, avec le préſent dans le cas qu'on excepte. Si cette raiſon d'exception eſt bonne, ne doit-elle pas l'être dans tous les paſſages où cet *Ecce* ſe trouve avec un préſent ? Cependant les Traducteurs de Mons n'ont pas excepté la plupart des paſſages de cette nature. Donc ils n'ont pas trouvé la raiſon de l'exception bonne dans ces paſſages-là : Donc elle ne vaut rien du tout.

Juſqu'à ce donc que M. Arnauld me donne une raiſon d'exception, qui convienne à tous les paſſages qu'ils exceptent, & qui ne conviennent à aucun de ceux qu'ils n'exceptent pas, je ſuis en droit de me tenir à la régle générale, de traduire le préſent par le préſent. Or il ne ſçauroit donner d'autre raiſon d'exception qui ſoit bonne, que celles que j'ai établies moi-même dans tout cet écrit, le bon ſens, la raiſon naturelle, l'uſage univerſel de toutes les langues, la vérité, & la néceſſité de la ſuite du Diſcours.

Ayant

Ayant répondu à tout ce que M. Arnauld allégue pour son opinion contre la mienne, je pourrois en demeurer-là si je voulois ; mais comme je suis bien-aise d'aller au-devant de tout ce qu'on peut m'objecter, je me crois obligé, avant que de finir, de vous rendre compte du sentiment des Peres sur le sujet de cet écrit.

Les uns supposent que ce que Zachée dit au Fils de Dieu, ne fut qu'ensuite d'un long entretien qu'ils avoient eu ensemble, quoique l'Evangéliste n'en dise pas un mot. Les autres, au contraire, ont cru que ce fut en recevant le Fils de Dieu chez lui. Il y en a qui fondent tout le jugement qu'ils font de cette Histoire sur ce qu'il étoit Juif : d'autres, sur ce qu'il étoit Payen. Et la vérité est que la plusspart de ceux qui l'ont traitée, n'ont pas eu une opinion fort arrêtée sur le point dont il s'agit ici. Quelques-uns sont ambigus d'un bout à l'autre de ce qu'ils en disent, & se servent toujours du tems présent, comme le texte ; ce qui est plûtôt pour moi, que contre. D'autres semblent se contredire eux-mêmes ; & comme cela est plus *étrange*,

je crois devoir vous rapporter les propres termes des principaux qu'on allégue contre mon opinion.

Tertullien, au Livre quatriéme contre Marcion. *Zachæus, etſi Allophilus fortaſſe, tamen aliquâ notitiâ Scripturarum ex commercio Judaïco afflatus, plus eſt autem, & Iſaïam ignorans, præcepta ejus* IMPLEVERAT. Si le tems de ce verbe n'eſt pas pour moi, je ne ſçais de quel autre plus formel ce Pere auroit pu ſe ſervir. « Il avoit accompli les précep- » tes d'Iſaïe, donne ton pain à celui » qui a faim. » *Confringito, inquit, panem tuum eſurienti, & non habentes tectum in domum tuam inducito. Hoc cùm maximè agebat exceptum domo ſuâ paſcens Dominum.* Il n'y a encore rien-là contre moi: *& nudum ſi videris, contegito*; mais voici qui eſt auſſi clairement contre moi, que contre ce qu'il vient de dire lui-même: *Hoc cùm maximè promittebat in omnia miſericordiæ opera dimidium ſubſtantiæ offerens.*

S. Chryſoſtome, dans ſon Homélie ſur Zachée, apoſtrophant ce Publicain ſur ce qu'il dit à Jéſus-Chriſt *ſe préſentant*, dit ce Pere, *devant le veſtibule de ſa maiſon: Quoi! vous obéiſſez déja?*

Voilà un tems préſent qui ne conclut encore rien en ma faveur, mais en voici un paſſé, ou il n'en fut jamais : « Vous avez déja obſervé ce que vous » n'avez pas encore appris ? » *Nondum didiciſti, & cuſtodiſti ?* Οὐδέπω ἔμαθες, ϗ ἐφύλαξας ? Véritablement, il y a des choſes dans cette Homélie qui me ſont auſſi contraires, que cette apoſtrophe m'eſt favorable ; mais ſi j'étois de mauvaiſe-foi, rien ne me feroit plus aiſé que de diſſimuler, & de citer ces deux Peres pour moi, en ne rapportant que ce qu'ils diſent en ma faveur. Perſonne ne pourroit m'accuſer de citer faux ; & puiſque ce qu'ils diſent contre mon opinion ne ſçauroit être plus formel que ce qu'ils diſent pour, j'ai autant de droit de m'arrêter à ce qui m'accommode, que Maldonat en a de ſe fonder ſur ce qui m'eſt contraire.

Mais ce que je ne ſçaurois comprendre, c'eſt qu'il cite auſſi le vénérable Bede pour l'opinion contraire. Jugez-en vous-même. *Aliis calumniantibus hominem peccatorem ipſe Zachæus non ſolùm ſe ex peccatore converſum, ſed etiam inter perfectos probat eſſe converſatum. Dicente enim Domino*, Si vis perfectus eſſe,

vade, vende omnia quæ habes, & da pauperibus; *quiſquis ante converſionem innocenter vixit, omnia converſus poteſt dare pauperibus.*

Je ne voudrois pas en dire autant; que Zachée avoit vécu innocemment avant ſa converſion. S. Cyprien, que le même Maldonat avec tous les autres Interprêtes reconnoît être ſi formel pour moi, ne l'eſt pas davantage. C'eſt au Livre *de Opere & Eleemoſynis*. *Eos Abrahæ filios dicit quos in juvandis alendiſque pauperibus* OPERARIOS *cernit, &c.*

S'il m'étoit permis, comme à M. Arnauld de citer confuſément, parmi des Saints, des Interprêtes dont l'autorité eſt ſuſpecte, je ne pourrois m'empêcher de vous rapporter la Paraphraſe d'Eraſme ſur le diſcours de Zachée, plutôt pour expliquer ma penſée, que pour l'appuyer. *Zachæus*, dit ce docte Hollandois, *oſtendens quouſque jam profeciſſet, ait ad Jeſum*, Ecce, &c. *ut homo peccator & publicanus, ſimpliciter aperit ſibi fuiſſe ſtudium juſtitiæ etiam antequam videret Jeſum, ex quo diſcere cupit, recte fecerit necne, & quid præterea foret addendum ad adipiſcendam vitam æternam.*

Mais la verſion arabe de l'Imprimerie de Médicis à Rome en 1619. eſt encore allée plus avant ; car au lieu qu'Eraſme, quoiqu'il fût du ſentiment que vous voyez, n'a pas laiſſé de traduire par le préſent dans ſa verſion pour plus grande fidélité, cette verſion arabe traduit formellement par le paſſé : *Et illi à quo injuſtè accepi aliquid*, DEDI *pro uno quadruplum.*

Après tout cela, Monſieur, ne m'eſt-il pas permis de croire que ſi mon opinion eſt une erreur, du moins ce n'eſt pas une *erreur étrange*, comme M. Arnauld l'appelle ? C'eſt tout ce que j'ai voulu montrer par cet écrit ; & ſi mes amis n'avoient pas jugé que j'étois engagé d'honneur à lui répondre, je me connois trop pour l'avoir oſé entreprendre. S'il m'avoit auſſi bien fait la charité de remarquer les véritables fautes de mon Ouvrage, qui ne peuvent qu'être en grand nombre, il ſeroit édifié de ma docilité ; car comme c'eſt le ſeul de mes Livres que j'aime, je l'aime avec toute la tendreſſe d'un bon pere, & il n'eſt rien dont je ne profitaſſe pour le rendre plus parfait. Il n'y a rien à gagner pour des Critiques avec un homme

de cette humeur, qui ſe tiendroit auſſi glorieux de reconnoître de bonne-foi quand il auroit failli, que de n'avoir point failli du tout.

On raconte de Scanderberg, qu'un Cavalier de ſes troupes qu'il pourſuivoit l'épée à la main pour le tuer, ayant pris à la fin le parti de ſe défendre, quand il vit qu'il ne pouvoit plus échapper à ce Prince, ni le fléchir ; Scanderberg conçut à l'inſtant même tant d'eſtime pour la hardieſſe de ce miſérable, qu'il lui pardonna ſur le champ. Je veux croire que M. Arnauld imitera cet exemple magnanime, & qu'il ne trouvera pas mauvais qu'un ſimple Clerc, ſans titre ni degrés, d'un âge auſſi peu avancé que moi, à qui la langue Françoiſe eſt en quelque ſorte étrangere, ait eu l'audace de lui répondre.

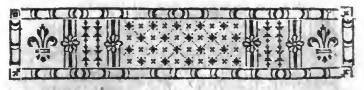
Vous me demanderez peut-être, pourquoi il m'a attaqué, & ce qui peut l'avoir obligé, en alléguant le paſſage de Zachée, d'examiner ſans aucune néceſſité la maniere dont je l'ai rendu, puiſque mon livre n'eſt pas une traduction, ni d'une autorité aſſez conſidérable dans le monde, pour mériter qu'il s'objectât la maniere dont ce paſ-

sage y est expliqué ? Il me seroit facile de vous rendre raison de cette affectation ; mais comme je ne le sçaurois faire, sans sortir des bornes d'une simple défense que je me suis prescrites, je crois qu'il est plus honnête à moi de m'en abstenir. *Afflicto non est danda afflictio.*

Je ne sçais s'il sera content de la maniere dont je le traite ; car les grands hommes ont de grandes prétentions ; mais je sçais bien que ses ennemis ne le seront pas. Ce n'est pas la mode aujourd'hui de disputer sans injurier : l'honnêteté à toute épreuve, qui devroit charmer tout le monde, déplait à ceux-mêmes avec qui on en use, parce qu'elle les embarrasse ; & elle irrite tous les autres, qui ne sont pas capables de l'imiter. Je n'ignore pas que les ouvrages de la nature de celui-ci ne sont estimés, qu'autant qu'ils sont satyriques. Cependant il y a bien plus d'adresse à se défendre sans blesser, qu'à blesser, en se défendant. Pour moi, je n'ai jamais oublié, en travaillant à cet écrit, que l'occasion de notre différent étoit l'Evangile de Jésus-Christ ; cet Evangile, qui nous défend

ſous des peines ſi terribles de nous attriſter les uns les autres : & je ſouhaite qu'il paroiſſe d'un bout à l'autre que je m'en ſuis ſouvenu. Ce n'eſt pas aſſez qu'un diſcours ſoit convenable à celui qui le fait, s'il ne l'eſt encore à la matiere dont il traite ; & en vérité, Monſieur, après avoir conſidéré Jéſus-Chriſt d'auſſi près que j'ai été obligé de le faire en écrivant ſa Vie, on n'eſt guéres capable de conteſter avec malignité ſur ſon ſujet.





REMARQUES SUR LES ESSÉNIENS, LES SADUCÉENS, LES PHARISIENS, ET LES THÉRAPEUTES,

Les Esséniens, ou Hasidéens, étoient des Juifs d'une vie pure & austére : Joseph (*a*) en parle avec éloge, & Philon nous a laissé une ample description de leur genre de vie : Pline même parlant d'eux, dit avec une espéce d'admiration : *Gens æterna est, in quâ nemo nascitur*. C'est-à-dire, *C'est une nation éternelle qui n'engendre point*. Ces Esséniens ressembloient à nos Religieux qui vivent en communauté. Il n'est donc point surprenant que les Esséniens, quoique sans postérité, eussent toujours des successeurs, & que leur

(*a*) *Antiquit. l.* 18.

ſociété ſe perpétuât ſans génération. C'étoit de Pythagore, dont ils ſuivoient pluſieurs dogmes, qu'ils tenoient l'uſage de ne ſe point marier. Tout le monde ſçait que les Pythagoriciens avoient un extrême mépris pour les femmes ; & cependant il y a eu autrefois des Pythagoriciennes, apparemment qu'elles rendoient aux hommes le même genre de mépris.

Quoi qu'il en ſoit, les Eſſéniens formoient une ſecte fameuſe, qui n'étoit autre choſe qu'un judaïſme Pythagorique. Tous leurs biens étoient en commun, & ils ne poſſédoient rien en particulier : point de valets parmi eux : ils ſe ſervoient l'un l'autre avec charité & affection : ils ſe choiſiſſoient des ſupérieurs pour les gouverner & des Economes pour vaquer au ſoin de leur temporel : ils demeuroient dans les Villes : & il y en avoit une ſi grande quantité à Jéruſalem, qu'une porte étoit appellée la porte des Eſſéniens. Mais ils habitoient plus volontiers les campagnes & les forêts : ils paſſoient leurs vies dans le travail des mains, dans le ſilence, dans la priére, & dans l'étude de l'Ecriture ſainte. C'eſt pour cela que Sera-

rius a dit (*a*) que les Esséniens étoient l'image des Moines & des Religieux d'aujourd'hui, & que c'est sur le modéle de leur vie Cénobitique que se sont formés les monastéres & toutes les communautés réguliéres. Si cela est, comme ce même auteur reconnoît d'ailleurs que les Esséniens avoient emprunté le genre de vie des Pythagoriciens, il faudra conclure que tous les Religieux tirent leur origine de Pythagore.

Quoique les Auteurs donnent aux Esséniens, le nom de Hasidéens, on donnoit cependant aussi ce nom aux Pharisiens, selon Drusius (*b*), parce que ce nom signifie en général, de bons hommes, ou des hommes pieux. Il faut sçavoir encore que parmi les Esséniens il y avoit des sectes qui formoient une espéce de schisme (*c*); les uns regardoient comme une imperfection & une foiblesse, d'aimer les femmes & de se marier : les autres prétendoient que le célibat étoit un péché contre la nature & contre la raison : ceux-ci avoient une Maxime sage & commode, par rapport au mariage; l'engagement matrimo-

(*a*) *Trihæresium*, *l.* 3. 6. 10.
(*b*) Joan. Drus. *de Hasidæis.*
(*c*) *Trihæresium*, *l.* 3. *c.* 4.

nial ne commençoit qu'après trois ans de cohabitation ; & il étoit permis pendant l'intervalle de ces trois années, à un Eſſénien, d'éprouver l'humeur de ſa femme, & de s'éprouver lui-même par rapport à elle ; en ſorte que les femmes ſe prenoient toujours à l'eſſai, & étoient obligées de faire une eſpéce de noviciat, avant que d'être épouſées dans les formes.

Il y avoit deux ſortes d'Eſſéniens ſelon Philon (*a*), les *Cénobites* & les *Monobites*, c'eſt-à-dire, que les uns vivoient en communauté, & les autres en leur particulier, comme nos hermites. Il eſt étonnant que l'Ancien & le Nouveau Teſtâment ne faſſent aucune mention d'un corps ſi célébre. Il y eſt parlé des Phariſiens, des Saducéens, des Nazaréens, des Hérodiens, & il n'y a pas le moindre mot ſur les Eſſéniens ; la ſeule raiſon qu'on en peut donner, eſt que ces pieux Philoſophes ne ſe mêloient nullement des affaires du monde, & n'avoient par conſéquent aucun rapport à tous les événemens dont parle l'Ecriture Sainte ; c'eſt pour cela qu'il n'en eſt point fait mention. Mais ſeroit-il poſ-

(*a*) Philo *de vitâ contemplativâ*.

sible qu'aucun Essénien n'eût eu la curiosité de connoître Jesus-Christ ? Supposera-t-on que nul d'entre ces hommes si sçavans & si dégagés des passions humaines n'ait reconnu en lui les vrais caractéres du Messie ? si aucun Essénien n'avoit embrassé la foi Chrétienne, ne seroit-ce pas une espéce de préjugé contr'elle dès sa naissance ; aussi plusieurs Peres de l'Eglise assurent-ils qu'un grand nombre d'Esséniens Cénobites, & tous les Esséniens Monobites, se firent Chrétiens (*a*). Eusébe, S. Epiphane, S, Jérome, Cassien, Sozoméne, Beda sont de ce sentiment, mais je n'en vois la preuve en aucun endroit. Les centuriateurs de Magdebourg, Janius, Joseph Scaliger prétendent le contraire, en dépit de Baronius, de Bellarmin, & de Gretzer. Il faut avouer qu'il y a de l'avantage pour une religion, à soutenir que des hommes estimables l'ont embrassée. On sçait que quelques auteurs on dit que Philon, contemporain de Jésus-Christ ou au moins des

(*a*) Euseb. l. 2. *Hist. c.* 15. S. Epiph. *Hæres.* 29. S. Hieron. *de Script. Eccl. in S. Marco & Philone* Cass. *Hist. l.* 9. *c.* 5. Sozom. l. 1. *c.* 12. Beda, *Præf. in Marcum.*

Apôtres, Philon le Platon des Juifs, étoit Chrétien en ſecret, auſſi bien que le célébre hiſtorien Joſeph. On a voulu auſſi que Séneque ait été converti par S. Paul ; ce qui eſt la ſuppoſition la plus extravagante qu'on ait jamais pu imaginer.

La ſecte des Saducéens fut établie du tems de Jean Hircan, fils de Simon Machabée, par Sadoc & par Judas Gaulanite, deux hommes ſçavans & fort éloquens. Les Saducéens croyoient que l'ame mourroit avec le corps ; qu'il n'y avoit point d'eſprits, & que toutes les récompenſes de la vertu & les châtimens du vice étoient bornés à cette vie au-delà de laquelle il n'y en avoit point d'autre. Ils n'admettoient ni prédeſtination, ni ſecours ſurnaturel pour accomplir la loi, & donnoient à la liberté humaine tout pouvoir indépendant du Ciel. Ils haïſſoient extrêmement Jéſus-Chriſt & en cela ils s'accordoient avec les Phariſiens leurs mortels ennemis (*a*). C'eſt eux que S. Jean-Baptiſte appelloit *Races de Viperes*. Ils propoſérent un jour.

(a) Matth. ch. 3. 16. 22. & Marc. 11. Luc. 20. Actes des Apôtres ch. 4. 5. & 23. Joſeph. *Antiquit. l. 9 ch.* 12.

à JesusChrist une question qu'ils crurent capable de l'embarrasser ; & lui demandérent à qui devoit être en l'autre monde la femme qui auroit épousé sept freres successivement. Ce fut par leur crédit que S. Pierre & S. Paul furent emprisonnés , parce qu'ils ne pouvoient souffrir qu'il annonçassent la résurrection de Jésus-Christ , eux qui dans leur Systême n'en croyoient aucune , & soutenoient que l'ame périssoit avec le corps.

Les Saducéens rejettoient toutes les saintes Ecritures , à l'exception des cinq livres de Moïse; mais quoiqu'ils suivissent en cela leDogme des Samaritains, ils n'étoient pas néanmoins de leur communion , mais de celle des Juifs. Ils sacrifioient non dans le Temple de Garizim , mais dans celui de Jerusalem. Ils étoient admis aux charges & aux Emplois de la république ; ils n'étoient point exclus du Sanhedrin , & il y avoit des Saducéens qui avoient même été revêtus du souverain Sacerdoce , tels que le roi Hircan , avec Aristobule & Aléxandre ses enfans , qui furent grands Pontifes. Il étoit bien étrange de voir des Epicuriens , des hommes qui nioient l'Immortalité de l'ame , la vie future

& la Résurrection des corps, qui rejettoient la plus grande partie de l'Ecriture, & qui étoient persuadés qu'il n'y avoit point d'autre récompense pour la vertu que les prospérités passagéres de cette vie présente, il étoit, dis-je, bien étrange de voir ces hommes assis sur la chaire de Moïse, offrir des Sacrifices, décider sur la Religion, porter le Rational, l'Urim & le Thummim, & s'ériger en Oracles de la vérité. Comment n'étoient-ils point abhorrés des autres Juifs & regardés comme des sectaires impies qu'il falloit retrancher du corps orthodoxe : le Saducéisme étoit une Doctrine de cour. La secte avoit pour Protecteurs ou pour partisans les plus puissans & les plus accrédités d'entre les Juifs, au rapport de Flavius Joseph, & de Joseph, fils de Gorion, & c'est ce qui les faisoit tolérer : car le Dogme de l'Immortalité des ames qu'ils nioient étoit la croyance générale des Juifs.

Les Pharisiens formoient une secte équivoque dont on peut dire beaucoup de mal. Il est sûr qu'ils menoient une vie réguliére pour l'extérieur, qu'ils étoient sobres & pratiquoient de grands jeûnes,

jeûnes, qu'ils étoient scrupuleux observateurs des Traditions, & même selon S. Epiphane, extrêmement chastes. Joseph qui étoit de cette Secte dit que, quoiqu'il eût été marié assez jeune, il n'avoit point connu sa femme avant l'âge de trente ans. Ils ajoutoient foi à l'Astrologie judiciaire & au Destin des Stoïciens; ce qui a fait dire à S. Augustin sur leur sujet : *Si cor tuum non esset fatuum, non crederis Fatum.* Ils se donnoient bien de garde de manger sans s'être lavé les mains immédiatement auparavant, & cela non par propreté, mais par religion. Un Publicain, c'est-à-dire, un financier, n'auroit jamais pu obtenir de manger avec eux, parce qu'ils regardoient cette profession comme infame, & ne croyoient pas qu'elle pût jamais être exercée par des gens de probité, & en cela ils ne pouvoient se tromper que médiocrement. Leur vie étoit réformée & de bon exemple : mais dans le fond la plupart étoient hypocrites & presque tous d'une vanité & d'un orgueil insupportables. *Ils font toutes leurs actions, afin d'être vus des hommes*, dit Jesus-Christ. *C'est pourquoi ils affectent de porter sur leurs habits les paroles de la loi*

(a) *écrites sur des bandes de parchemin plus larges que les autres ne les portent, & d'avoir des franges plus longues.* Ils prenoient bien garde qu'aucun pécheur ne les touchât. *Si cet homme étoit Prophéte*, dit le Pharisien en parlant de Jesus-Christ (b), *il connoîtroit quelle est cette femme qui le touche. Ils craignent*, disoit Jesus-Christ, *d'avaler un moucheron, ils avalent un chameau* (c).

C'étoit cependant la secte la plus estimée & la plus orthodoxe qui fût alors parmi les Juifs, quoique par rapport à l'astrologie & au Destin, elle fût dans l'erreur la plus grossiére. D'où l'on peut conclure que toute la Synagoque étoit infectée de Dogmes faux & impies. Les Esséniens & les Saducéens, comme j'ai dit, erroient sur des Points importans, les premiers étant Pythagoriciens, & les seconds Epicuriens, & à l'égard des Pharisiens, ils étoient Stoïciens. Quoi qu'il en soit, ces derniers formoient par-

(a) *Dilatant Phylacteria & magnificant fimbrias.* Matth. XXIII. 5.

(b) *Hic si esset Propheta, sciret utique qualis est mulier quæ tangit eum.* Luc. VII. 39.

(c) *Excolantes culicem, camelum deglutientes.* Matth. XXIII. 24.

mi les Juifs le parti le plus approuvé. Nous lisons dans les Actes des Apôtres que S. Paul dit devant le Président Festus : (*a*) *J'ai vécu en Pharisien conformément à la secte la plus approuvée de notre Religion.*

Il y avoit, dans le fond, des Pharisiens qui étoient vertueux & gens de bien, & qui pratiquoient la loi dans la droiture du cœur, tels que Gamaliel, Nicodéme, Simeon. Plusieurs même se rendirent Chrétiens, comme il est marqué dans les actes des Apôtres. Jesus-Christ ne faisoit point de difficulté de les aller voir, & de manger avec eux, & lorsqu'il disoit : *Faites tout ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas tout ce qu'ils font*, il est à croire qu'il parloit en général, & qu'il en exceptoit quelques-uns.

Les Thérapeutes, dont parle Philon (*b*), n'étoient autre chose que des Esséniens. C'est le sentiment de Blondel, de Scaliger, & de plusieurs autres, quoique les plus anciens Peres, & parmi les modernes, Bellarmin, Godeau, Tillemont, l'Abbé Fleuri, sur la foi d'Eusébe de Césarée, Historien suspect,

(a) *Secundum certissimam Sectam nostræ Religionis vixi Pharisæus.* Act. XXV. 5.

(b) Philo *de vitâ contemplativâ.*

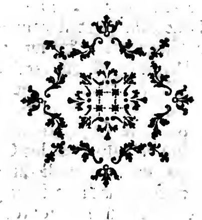
ayent penſé le contraire. Caſſien & d'autres auteurs moines ne ſe ſont pas contenté d'en faire des Chrétiens, ils en ont fait des hommes ſemblables à eux, c'eſt-à-dire des moines. Cependant il eſt certain que les premiers Chrétiens n'étoient point des Solitaires, & ne vivoient point non plus en communauté, comme nos religieux d'aujourd'hui. *Nous ne ſommes ni Brachmanes, ni Gymnoſophiſtes*, dit Tertullien, *nous ne demeurons point dans les forets, & nous ne nous exilons point du monde* (a) Tous les Chrétiens s'occupoient alors, ſelon cet auteur, à la Juriſprudence, à l'Eloquence, aux Belles-Lettres, au Commerce, aux Arts, à la Cour, à la Guerre, à la Navigation, à l'Agriculture.

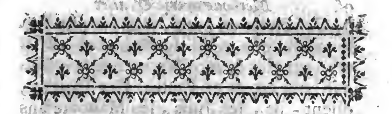
Pour moi je ſuis perſuadé que les Thérapeutes, loin d'être moines, n'étoient pas même Chrétiens ; nul auteur ancien, avant Euſébe, ne l'a avancé. S. Juſtin, ou l'Auteur du Livre contre les Grecs qui porte ſon nom, n'en dit rien. Ces Thérapeutes dont parle Philon*, vivoient à Aléxandrie. Pourquoi l'au-

(a) *Neque enim Brachman aut Indorum Gymnoſophiſtæ, ſumus Sylvicolæ & exules vitæ.* Tertull. *Apolog. cap.* 42.

teur du Livre contre les Grecs, qui marque expressément qu'il avoit été à Aléxandrie, & qu'il y avoit vu les vestiges des célules des Septante, n'en fait-il aucune mention ? Philon dit encore que ces Thérapeutes haïssoient le séjour des Villes, qu'ils cherchoient la solitude, & qu'ils s'assembloient de toutes parts à Aléxandrie comme dans le lieu de leur patrie, *tanquam in patriam.* Tout cela peut-il convenir aux premiers Chrétiens, & sur-tout aux premiers Moines ? il est constant, par l'histoire Ecclésiastique, que le premier Moine a été S. Paul hermite en 330. De plus, le Christianisme ne faisoit alors que de naître, & les Chrétiens n'étoient pas en ce tems-là assez nombreux assez répandus sur la terre pour venir ainsi à Aléxandrie de toutes les parties du monde, *ex omnibus Mundi partibus*, comme dit Philon. Cet auteur ajoute que les Thérapeutes chantoient des Hymnes en dansant, *Inter choreas hymnos cecinisse* ; qu'ils se séparoient en deux chœurs pour danser, hommes & femmes mêlés ensemble. Cela convient-il aux mœurs, à la simplicité du culte & à la modestie des premiers Chrétiens ?

Je regarde donc comme une vérité certaine le sentiment des sçavans qui soutiennent que les Thérapeutes n'étoient que des Esséniens, & que ces Esséniens étoient Juifs, & non *Chrétiens.*





TRAITÉ DE THÉOLOGIE ET DE PIÉTÉ.

* *METHODE COURTE ET AISÉE pour combattre les Déïstes.*

LETTRE à M. D.

JE vous plains, Monſieur, d'être malheureuſement, comme vous me faites l'honneur de me l'écrire, dans une ſociété de perſonnes, qui tournent continuellement en ridicule les ſaintes Ecritures, principalement tout ce qui concerne Moïſe & Jeſus-Chriſt, & qui ſe piquant de raiſon & de bon ſens, ſe moquent ſans ceſſe de ce que nous appellons la Révélation. La Religion de

J. C. si on les en croit, n'est pas plus raisonnable que celle de Mahomet ; & il n'y a pas plus de motifs pour croire en l'un que pour croire en l'autre. Les Payens, disent-ils, les Juifs, les Mahométans ont leurs Révélations comme les Chrétiens : des hommes fins & habiles ont d'abord imposé à des gens simples & crédules ; la séduction s'est communiquée à d'autres hommes aussi peu judicieux que les premiers ; l'Erreur accréditée parmi le Peuple est peu à peu devenue générale & dominante, jusqu'à être autorisée par les Loix. Ceux qui sont nés dans les siécles postérieurs, aveuglés par les préjugés de leur naissance & de leur éducation, ont cru, à l'exemple de ceux qui les ont précédés, sans examiner l'origine & les motifs de leur croyance.

Quoique les Loix n'ayent point d'empire sur la Vérité soumise au seul tribunal de la raison, ils disent qu'ils ne laissent pas de se conformer aux usages reçus, d'obéir aux Loix, & de pratiquer extérieurement un culte établi, dont le mépris déclaré leur pourroit nuire. C'est en vain, dites-vous, qu'on essayeroit de réduire ces Esprits-forts par de longues discussions & par de sçavans détails : ils haissent

haïssent toute dispute qui oblige à parler long-tems ; ils rejettent toute autorité qu'on leur oppose ; ils soutiennent, sans en apporter la moindre preuve, que les anciens monumens qui nous fournissent des armes pour les combattre, sont ou supposés ou corrompus. En tout cas ils citent aussi des Auteurs anciens, qu'ils prétendent leur être favorables. Enfin on ne peut convenir de rien avec eux, & on dispute sans fin & sans aucun fruit.

Cependant vous voudriez pouvoir être muni de quelque raison simple & décisive, qui démontrât en peu de paroles la vérité du Christianisme, & qui fit voir clairement la différence qu'il y a entre les faits historiques sur lesquels notre Religion est appuyée, & les fables du Paganisme, ou les impostures de Mahomet. Une seule preuve, si elle est solide & claire, suffit selon vous, & est même préférable à une multitude confuse d'argumens.

Vous demandez, Monsieur, une chose qui n'est pas si aisée qu'elle le paroît ; quoique la vérité soit simple & unie, notre esprit est si borné & si foible, qu'il ne peut souvent la découvrir qu'avec beaucoup d'efforts, & la faire sentir

qu'avec beaucoup de paroles. Je crois néanmoins avoir, par rapport à la Religion Chrétienne, une preuve telle que vous la souhaitez. Je vais vous en faire part, de la maniere la plus précise & la plus claire qu'il me sera possible.

Je suppose d'abord que c'est prouver suffisamment la vérité des Dogmes Chrétiens, que de faire voir que les Miracles attribués à J. C. dans l'Evangile sont vrais. Il en est de même de ceux de Moïse; s'il a fait passer la mer Rouge à tout le Peuple d'Israël, & s'il a opéré tous les autres prodiges exprimés dans l'Exode, il s'ensuit manifestement qu'il a été l'Envoyé de Dieu. Il n'y a point de Déïstes qui ne s'y rendît, s'il voyoit aujourd'hui tout cela de ses propres yeux. Il s'agit donc uniquement de prouver que cela s'est passé réellement comme il est raconté dans l'Ecriture.

Pour y parvenir, 1°. J'établirai certaines régles, selon lesquelles il est impossible que des faits qui leur sont conformes puissent jamais être faux. 2°. Je ferai voir que les faits marqués dans l'Ecriture, qui concernent Moïse & J. C. sont conformes à ces régles; ce qui ne se trouve ni par rapport aux impostures de

Mahomet, ni par rapport aux fables du Paganisme, & ce qui sera toujours incompatible avec quelque fausseté que ce soit.

I. REGLE.

Que les faits soient de telle nature qu'ils puissent aisément tomber sous les sens, & que les yeux & les oreilles en puissent être les Juges.

II. REGLE.

Que ces faits soient publics, & qu'une grande multitude d'hommes attentifs en soit témoin.

III. REGLE.

Que non seulement il se conserve des Monumens publics en mémoire de ces faits, mais encore qu'il en reste des devoirs à remplir.

IV. REGLE.

Que ces Monumens ayent été dressés, & que ces devoirs ayent été imposés & commencés à être accomplis dès le tems même que les faits sont arrivés.

Selon les deux premieres régles, il est impossible que les hommes ayent été trompés dans le tems que l'on suppose que les faits se sont passés, puisque les yeux d'un Peuple nombreux & attentif sont supposés en avoir été les témoins.

Qu'un homme, par exemple, raconte aujourd'hui, qu'il divisa hier les eaux de la Seine en présence de tout le Peuple de Paris, & qu'il fit en même tems traverser à pié sec le lit de cette riviere à tous les hommes, femmes & enfans de la ville, au milieu de deux montagnes d'eau : Je dis qu'il est impossible à cet homme de faire accroire un tel prodige aux Parisiens ; parce que s'il s'avisoit de débiter ce conte, tous les hommes, toutes les femmes, & tous les enfans le traiteroient aussi-tôt d'imposteur, & diroient qu'ils n'ont point vû cette prétendue division des eaux de la Seine, & qu'ils n'ont point traversé à pié sec le lit de cette riviere. Je crois donc pouvoir établir comme un principe certain, & qu'aucun Déïste ou Incrédule ne peut nier, que les hommes n'ont pu être trompés par rapport à des faits publics, dont ils ont été les témoins oculaires, qu'ils n'ont pu, dis-je, être trompés dans le tems qu'on suppose que ces faits sont arrivés.

Il reste à examiner si ces faits n'ont pas pu être imaginés & débités dans la suite, lorsque le tems, où l'on suppose qu'ils sont arrivés, a été passé, & que

tous les contemporains ont été morts. Mais l'usage des deux dernieres régles nous garantit de l'erreur en ce point, & nous apprend à discerner le vrai d'avec le faux. Car si lorsque ces faits ont été imaginés & débités, l'Auteur a dit non-seulement qu'il en restoit des monumens, pour en conserver la mémoire, mais que depuis que ces faits étoient arrivés, on avoit pratiqué constamment jusqu'alors des devoirs extérieurs & des cérémonies publiques, l'imposture a du être aussitôt découverte; ces monumens ne paroissant point, & ces cérémonies n'étant connues & pratiquées de personne.

Par exemple, j'imagine aujourd'hui & je raconte un fait arrivé, selon ma supposition, il y a mille ans. Peut-être le ferai-je croire à quelques personnes : mais si je dis que non seulement ce fait est arrivé, mais que depuis ce tems-là on coupe le bout du petit doigt à tous les enfans qui ont atteint l'âge de douze ans, & que c'est pour cela que tout le monde a le petit doigt coupé; si j'ajoute que cet usage a été établi en mémoire & en preuve du fait, dans le tems même qu'il est arrivé; je soutiens qu'il est impossible qu'en ce cas je sois cru de personne,

parce que tout le monde voyant la fauſſeté du ſigne que je donne pour atteſter le fait, jugera auſſi-tôt que je ſuis un impoſteur.

Il s'agit maintenant de faire voir que les faits qui regardent Moïſe ou J. C. & qui ſont contenus dans l'Ecriture, ſont conformes aux régles que j'ai établies ci-deſſus, comme des marques certaines & infaillibles de la vérité d'un fait; qu'aucune de ces marques ne ſe trouve dans les faits attribués à Mahomet ou aux Dieux du Paganiſme, & que jamais aucune impoſture ne les peut avoir.

1°. Pour ce qui regarde Moïſe, je crois qu'on m'accordera aiſément qu'il ne ſeroit jamais venu à bout de perſuader à ſix cens mille hommes, qu'il les avoit fait ſortir d'Egypte eux-mêmes; qu'il leur avoit fait paſſer la mer Rouge; qu'il les avoit nourris de la manne pendant quarante ans dans le Déſert; & qu'il avoit fait pluſieurs autres choſes ſemblables, ſi en effet, tout cela n'eût pas été vrai; parce qu'en ce cas il auroit fallu qu'il eût trompé leurs ſens; c'eſt-à-dire; qu'il leur eût fait une illuſion impoſſible. Les faits attribués à Moïſe dans l'Ecri-

ture, sont donc conformes aux deux premieres régles.

Je soutiens donc, qu'il a été impossible que les cinq Livres de Moïse ayent été reçus du Peuple Juif comme véritables, & n'ayent pas plûtôt été rejettés comme des recueils d'impostures manifestes, si en effet les faits qui y sont racontés, sont faux. Pourquoi cela ? C'est que Moïse leur raconte tous ces faits, comme arrivés en leur présence & exécutés sous leurs yeux. (a) *Connoissez aujourd'hui*, leur dit-il, *ce que ne sçavent point vos enfans qui n'ont point vu ses châtimens, sa grandeur, la force de sa main, & son bras étendu; qui n'ont point été les témoins de ses merveilles & n'ont point vu tout ce qu'il a fait au milieu de l'Egypte, par rapport à Pharaon & à tout son Royaume; & à l'égard de l'Armée des Egyptiens, de leurs chevaux & de leurs chariots; comme il les submergea dans les flots de la mer Rouge, lorsqu'ils vous poursuivoient; & comme le Seigneur les a punis jusqu'à ce jour; ce qu'il a fait à votre égard dans le Désert, jusqu'à ce que vous vinssiez en ce lieu; ce qu'il a fait à l'égard de Dathan & d'Abiron, enfans d'Eliab fils de Ruben, que la terre a engloutis avec leurs*

(a) *Deut. c.* 11. *v.* 2.

maisons, leurs tentes & tout ce qu'ils possédoient au milieu d'Israël. Vos yeux ont vu toutes ces grandes œuvres du Seigneur, &c.

Il s'ensuit de-là manifestement, que si les Livres de Moïse sont un recueil de faussetés, il est impossible que les faits qui y sont contenus, ayent été imaginés & adressés au Peuple qui vivoit dans le tems qu'on suppose que ces faits sont arrivés.

On dira peut-être que ces Livres ont été écrits quelques siécles après la mort de Moïse & qu'on les lui a attribués. A cela je réponds qu'il ne se peut pas faire que ces Livres ayent été reçus comme les Ecrits de Moïse, dans le siécle où l'on prétend qu'ils ont été supposés. Pourquoi? Parceque dans ces Livres il est parlé de ces Livres mêmes, comme écrits & publiés par Moïse, & conservés dans l'Arche après qu'il les eut écrits.

(a) *Moïse ayant donc achevé d'écrire les paroles de cette Loi dans un volume, il dit aux Lévites qui portoient l'Arche d'alliance du Seigneur : Prenez ce Livre & mettez-le dans un côté de l'Arche du Seigneur votre Dieu, afin qu'il y soit en témoignage contre toi, ô Israël.* Le Roi devoit aussi avoir

(a) *Deut. c. 31. v. 24.*

une copie de ce Livre. (a) *Le Roi à son avenement à la Couronne écrira une copie de cette Loi dans un Livre, & fera cette copie sur l'exemplaire qui est entre les mains des Lévites. Il la conservera chez lui & la lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre le Seigneur son Dieu, & à observer les paroles & les cérémonies de cette Loi.*

Vous voyez que ce Livre de la Loi parle de lui-même, non seulement comme d'une Histoire & d'une Relation de ce qui s'étoit passé alors, mais comme d'un corps de Loix municipales de la Nation Juïve, qui obligeoient le Roi comme le simple peuple. Or, en quelque siécle que vous supposiez que ce Livre ait été écrit après la mort de Moïse, je prétens qu'il est impossible qu'on l'ait reçu alors comme l'ouvrage de Moïse, parce qu'en ce cas on ne l'auroit trouvé ni dans l'Arche, ni chez le Roi, ni ailleurs. Car quand il auroit été publié pour la premiere fois, chacun auroit dit, qu'il n'en avoit jamais entendu parler. Mais ils auroient pu encore moins se persuader que ce Livre étoit le corps des Loix de leur Nation & des maximes de leur Gouvernement. Un homme pourroit-il

(a) *Deut. c. 17. v. 18.*

aujourd'hui fabriquer un Recueil de Statuts, d'Arrêts & d'Ordonnances, & faire passer ce Livre comme le seul corps de Loix que les François eussent connu jusqu'alors ? Je dis pareillement, l'Auteur prétendu des Livres attribués à Moïse a-t-il pu les fabriquer & les publier sous le nom de ce saint Législateur, comme le Recueil des Loix Judaïques, & a-t-il pu faire accroire aux Juifs qu'ils avoient toujours reconnu ces Livres comme des Ecrits de Moïse, c'est-à-dire, qu'ils les avoient toujours reconnus pour tels, avant même qu'ils les eussent connus ? Je dis plus : il faudroit en ce cas que toute la Nation eût en un instant oublié les Loix fondamentales & primitives de son Gouvernement. Sans cela auroient-ils pu recevoir, comme le Recueil original de leurs Loix, un Recueil qui s'annonçoit lui-même comme tel ? On n'a jamais imposé à une Nation par rapport à un article aussi capital.

Ces Livres ne contiennent pas seulement des Loix, ils parlent de leur institution & de la maniere dont elles ont été pratiquées dès le tems de Moïse. Ils font mention de la cérémonie de la Pâ-

que (*a*), en mémoire des premiers-nés d'Egypte, frappés de mort, & que le même jour le premier-né en Israël, soit homme, soit bête, fut par une Loi perpétuelle consacré à Dieu ; ce qui donna toujours droit aux Lévites de prendre dans toutes les familles les premiers-nés. Il y est dit que la verge d'Aaron poussa des bourgeons & fut gardée dans l'Arche pour conserver la mémoire de la révolte de Coré, Dathan & Abiron, & de leur funeste châtiment, & pour confirmer le Sacerdoce dans la Tribu de Lévi. On y lit, qu'un vase rempli de manne fut pareillement gardé, pour se souvenir que le Peuple d'Israël avoit été nourri miraculeusement dans le Désert pendant quarante années : que le Serpent d'Airain fut aussi conservé, (& il se voyoit encore au tems du Roi (*b*) Ezéchias) en mémoire des guérisons miraculeuses que la seule vue de ce Serpent opéroit (*c*). Enfin, il y est fait mention de la Fête de la Pentecôte instituée pour conserver le souvenir de l'apparition de Dieu sur la montagne d'Oreb. Outre ces commémorations particulieres, on voit

(a) *Num.* 8. 17. 18. (b) *IV. Reg.* 18. 4.
(c) *Num.* 21. 9.

encore dans le Pentateuque plusieurs autres cérémonies instituées en mémoire de la sortie d'Egypte ; comme la Fête du Sabath (*a*), les sacrifices journaliers & les expiations annuelles, les nouvelles Lunes, plusieurs jours de Fête & de Jeûne ; ensorte que chaque année, chaque mois, chaque semaine, chaque jour, rappelloient le souvenir de toutes ces choses.

Les Livres de Moïse nous apprennent encore qu'une Tribu particuliere, qui étoit celle de Lévi, étoit particuliérement consacrée à Dieu & dévouée au ministere de la Prêtrise : il n'appartenoit qu'à cette Tribu d'offrir les sacrifices, & toute autre qui auroit approché de l'Autel devoit être punie de mort. Le Grand-Prêtre devoit porter une Mitre brillante, une robbe magnifique ; avec l'*Urim* & le *Thummim* sur la poitrine, d'où il réndoit les divines réponses. Le Roi & tout le Peuple étoit obligé d'entrer ou de sortir, selon qu'il l'ordonnoit. Les Lévites étoient encore Juges Souverains & sans appel dans toutes les causes civiles, & il falloit obéir à leurs arrêts, sous peine de mort.

(a) *Deut.* 5. 15.

Or comment peut-on fuppofer, que dans le fiécle où ces Livres attribués à Moïfe ont été fabriqués, ils ayent été reçus comme les véritables livres de Moïfe ? Il faudroit que les Auteurs de ces livres apocryphes euffent fait croire à la Nation Juïve qu'elle avoit reçu ces Livres de fes ancêtres, que dès leur enfance on les avoit inftruits de ce qu'ils contenoient, & qu'ils en avoient auffi inftruit leurs enfans ; qu'ils avoient tous été circoncis & avoient pareillement fait circoncire leurs fils ; que conformément à ce qui eft raconté dans ces Livres, ils célébroient tous les ans la Pâque, toutes les femaines le Sabath, tous les mois la Fête de la nouvelle Lune, & plufieurs autres Fêtes & Jeûnes prefcrits dans ces Livres : qu'ils avoient un Tabernacle magnifique, un ordre particulier de Prêtres renfermé dans la Tribu de Lévi, un Souverain Pontife revêtu des plus fingulieres & des plus glorieufes prérogatives. Mais comment auroit-on fait croire à toute une Nation qu'elle avoit jufqu'alors connu & pratiqué toutes ces chofes, fi en effet elle ne les avoit ni connues ni pratiquées ? Comment auroit-elle reçu comme véritable

un Livre où il eſt dit qu'elle les pratiquoit ? Tout ce qui regarde les faits contenus dans les Livres de Moïſe eſt donc conforme à la troiſiéme & quatriéme régle.

On dira peut-être qu'avant que ces Livres euſſent été fabriqués, toutes les Fêtes & Obſervances légales, dont il y eſt fait mention, ſe pratiquoient parmi les Juifs, & que tout ce que ces Livres ont fait croire à la Nation, eſt que ces cérémonies & pratiques avoient été inſtituées en mémoire des faits rapportés dans ces Livres, dont le but a été d'en expoſer l'origine fabuleuſe.

Mais dans cette hypothéſe, 1°. il faut ſuppoſer que les Juifs célébroient tant de Fêtes, & obſervoient tant de cérémonies en mémoire de rien, ſans en connoître l'origine & la cauſe primitive. Cependant ces Fêtes & ces cérémonies exprimoient la choſe même qui y avoit donné lieu ; comme la Pâque, en mémoire de ce que dans cette nuit, où les premiers-nés des Egyptiens avoient été frapés de mort, les premiers-nés des Iſraëlites avoient été épargnés ; ainſi du reſte. 2°. Qu'on ſuppoſe, ſi l'on veut, que les Juifs n'avoient, avant la publi-

cation de ces Livres, aucune idée de l'origine de leurs cérémonies : pouvoit-on leur faire croire que ces cérémonies avoient été instituées pour conserver la mémoire des faits dont ils n'avoient jamais oui parler jusqu'alors ? Supposons, par exemple, que j'imagine & publie aujourd'hui une Histoire Romanesque composée de faits surprenans arrivés il y a 1000 ans. Que dans ce Livre, pour confirmer la vérité des faits qu'il contient, j'entreprenne de persuader le monde Chrétien, que depuis que ces faits sont arrivés ; & afin d'en conserver la mémoire, (par exemple des miracles d'Apollone de Tyane ou de Mahomet) on observe le Dimanche ; qu'en conséquence on baptise tous les enfans au nom d'Apollone ou de Mahomet ; qu'on jure par leur nom, & que dans les Tribunaux on fait serment sur ce Livre, dont je suis l'Auteur, & dont on n'avoit jamais ouï parler jusqu'alors ; que depuis ce tems ce Livre a été parmi nous, comme l'Evangile, universellement reçu & révéré de tous les Chrétiens, & qu'ils n'en ont point eu d'autre. Cette étrange supposition n'est-elle pas d'une absurdité extravagante ? Cependant il en est de même

de la ſuppoſition des Livres de Moïſe fabriqués poſtérieurement par d'autres mains ; & il en ſera toujours ainſi de toute pareille ſuppoſition. Les quatre régles de vérités que j'ai données ci-deſſus en font ſentir l'impoſſibilité manifeſte ; comme, lorſqu'elles ſont obſervées, il eſt impoſſible que l'impoſture puiſſe jamais avoir lieu.

Qu'il me ſoit permis de propoſer ici un exemple familier. Il y a, dit-on, dans la plaine de Saliſbury en Angleterre un amas de groſſes pierres, que tout le monde connoît en ce pays-là : mais perſonne ne ſçait, ni pourquoi elles y ont été miſes, ni par qui, ni ſi ç'a été pour conſerver la mémoire de quelque événement. Il me vient dans l'eſprit de publier un Ecrit au ſujet de ces pierres, & d'y avancer qu'elles ont été portées en cet endroit par Hercule, par Polyphéme ou par Gargantua, comme un monument pour perpétuer le ſouvenir de quelques-uns de leurs exploits ; afin d'appuyer cela, je dirois dans la Préface du Livre, qu'il a été écrit dans le tems même qu'ils ont fait ces exploits, & qu'il a été écrit par eux-mêmes, ou par des contemporains, témoins oculaires de ces faits ;

que

que ce même Livre a été reçu alors comme une Histoire vraie, & que depuis ce tems-là jusqu'aujourd'hui il a passé pour tel, & a été cité en différens siécles par plusieurs Auteurs célébres. J'ajouterois que ce Livre a été connu en Angleterre, & que par un Acte du Parlement il a été ordonné à tous les Anglois d'apprendre aux enfans ce qu'il contient, & qu'il n'y a aucun Anglois qui n'en ait été instruit dans son enfance. Je demande à un Incrédule, s'il est possible qu'une pareille imposture s'accrédite en Angleterre & y trouve des personnes assez stupides pour y ajouter foi. Si je formois un pareil projet, ne serois-je pas regardé comme un insensé?

Comparons cet amas de pierres avec les douze grandes pierres posées dans le pays de Galgala, dont il est parlé dans le quatriéme Chapitre de Josué (*a*). On y lit que la raison pour laquelle ces douze pierres furent posées en cet endroit, fut afin que les descendans de ceux qui vivoient alors demandassent dans les siécles suivans pourquoi ces pierres étoient-là, & qu'on leur en apprit la cause. Or cette cause étoit de na-

(a) *Josué, c. 4. v. 6.*

ture à ne pouvoir occasionner aucune erreur, parce qu'il avoit été impossible d'en imposer aux Israëlites dans le tems qu'on suppose que la chose dont il s'agit arriva ; chose plus étonnante & plus merveilleuse encore que le passage de la mer Rouge.

Au sujet de ce dernier événement miraculeux, les Déïstes croient pouvoir en éluder les conséquences, en l'attribuant à un reflux violent & à un vent impétueux qui, joints ensemble, mirent un endroit de cette mer à sec ; ensorte que les Israëlites étant à pié passerent aisément sur les sables de cet endroit. Mais les Egyptiens, ajoutent-ils, étant tous montés sur des chevaux ou sur des chariots s'enfoncerent dans ces sables & eurent de la peine à avancer & à suivre les Israëlites : ensorte qu'ils furent surpris par le retour des eaux de la mer & entiérement submergés. C'est pour cela, selon eux, qu'il est marqué dans l'Ecriture que le *Seigneur enleva les roues des Chariots des Egyptiens*, afin que les chevaux ne pussent les tirer qu'avec beaucoup de difficulté. D'où ils concluent qu'il n'y a rien d'extraordinaire & de merveilleux dans ce fameux événement.

Telle est l'explication de M. le Clerc dans ses Dissertations sur la Genése imprimées depuis peu en Hollande, où il propose plusieurs autres systêmes de même genre pour expliquer physiquement les miracles de l'ancien Testament, comme celui de l'embrasement de Sodôme & de Gomorrhe. On peut dire que cet Ouvrage a beaucoup édifié tous les Déïstes.

Mais ces Messieurs ont-ils fait réflexion que les Israëlites conduisoient avec eux de nombreux troupeaux de bêtes à corne, qui devoient les arrêter, & s'embarrasser dans les sables encore plus que les chevaux des Egyptiens, montés par des Cavaliers qui les pouvoient faire avancer plus aisément ?

En vérité ces ridicules suppositions méritent à peine une réponse. Si le passage de la mer Rouge n'avoit été causé que par une forte marée, auroit-il été possible à Moïse de faire passer cet événement dans l'esprit des Israëlites, qui en avoient été les témoins, comme une chose merveilleuse, & auroit-il pu la décrire avec toutes les particularités qu'on lit dans la relation qu'il en a faite ? L'Ecriture n'en parle que comme d'un fait miraculeux, qui prouve la grandeur

& la puissance de Dieu. Si ce fait est naturel, l'Ecriture n'est donc plus qu'un Roman ou une Légende. Ce que je dis ici regarde quelques Chrétiens qui se figurent ne porter préjudice à l'autorité de l'Ecriture, mais au contraire en rendre tous les faits plus aisés à croire, par le moyen de leurs systêmes & de leurs explications physiques ; mais il suit naturellement de toutes ces raisons naturelles, que les Saintes Ecritures ne méritent plus nos respects & la soumission de notre esprit : car si les circonstances d'un fait sont fausses, pourquoi croirai-je la substance de ce même fait ? Et si l'Ecriture me trompe sur un article, puis-je m'y fier par rapport au reste ?

Il est vrai qu'il peut s'être glissé quelques fautes dans l'Ecriture par les mauvaises Versions, & par les copies défectueuses ; mais ces fautes ne sont pas assez importantes pour empêcher d'ajouter foi à tout ce que l'Ecriture contient. Un Livre dicté par Dieu même doit être reçu & révéré tout entier. Ce n'est que par rapport aux Livres humains que nous pouvons, si nous le jugeons à propos, en recevoir une partie & en rejetter l'autre.

Mais pour revenir à notre sujet, le passage du Jourdain, à l'occasion & en mémoire duquel les douze pierres furent placées près de Gilgal, n'est point sujet à toutes les chicanes qu'on a pu faire au sujet du passage de la mer Rouge. 1°. La veille de ce grand événement on avertit les Israëlites de ce qui devoit arriver le lendemain. (*a*) 2°. L'action se passa en plein midi en présence de toute la Nation. 3°. Quand les eaux du Jourdain furent divisées, ce ne fut point dans le tems du reflux, ni lorsque les eaux étoient basses, mais lorsque le fleuve étoit débordé. 4°. Ce ne fut point par le moyen des vents, ni dans un intervalle de tems qui pût suffire à leur violence pour changer le cours des flots : la chose arriva en un instant, & *aussi-tôt que les piés des Prêtres qui portoient l'Arche eurent touché le bord de l'eau. Alors*, dit l'Ecriture, *les eaux du fleuve s'arrêterent dans un endroit* (b), *où s'élevant comme une montagne, elles se voyoient de loin depuis la ville d'Adom jusqu'à un lieu appellé Sarthan : les eaux qui couloient au-dessus de cet endroit descendirent dans la mer de Solitude, qu'on appelle aujourd'hui la mer morte*,

(a) *Josué*, c. 3. v. 5. (b) *Josué* c. 3. v. 15.

jusqu'à ce qu'elles fussent entiérement écoulées. Le Peuple s'avança du côté de Jéricho, & les Prêtres qui portoient l'Arche de l'alliance du Seigneur, s'arrêterent au milieu du lit du Jourdain, dont le fond étoit sec, & tout le Peuple passa avec eux ...... Et lorsque ceux qui portoient l'Arche de l'alliance du Seigneur (a) eurent quitté le lit du fleuve & eurent mis leurs piés sur le rivage, les eaux reprirent leur cours ordinaire. Le Peuple passa ainsi le Jourdain le dixiéme jour du premier mois, & alla camper dans le pays de Galgala à l'orient de la Ville de Jéricho, & Josué plaça dans ce pays de Galgala douze pierres, que le Peuple avoit tirées du Jourdain. Puis il dit aux enfans Israëlites : Lorsque vos enfans demanderont un jour à leurs peres ce que veulent dire ces pierres, vous les instruirez & leur direz : Israël a passé à pié sec le fleuve du Jourdain dont le Seigneur suspendit les eaux en notre présence pour faciliter notre passage, comme il avoit fait auparavant dans la mer Rouge, dont il tint le lit à sec jusqu'à ce que nous fussions passés de l'autre côté du rivage, afin que tous les Peuples de la terre connoissent la main toute-puissante du Seigneur, & que vous craigniez le Sei-

(a) *Josué* c. 4. v. 18.

gneur votre Dieu en tout tems.

Si le paſſage de la mer Rouge n'a été cauſé que par le reflux de la mer ou par autre choſe pareille, comment Moïſe a-t-il prétendu apprendre par-là à tous les Peuples que la main de Dieu eſt toute-puiſſante ? Comment a-t-il ſouhaité qu'un événement ſi peu remarquable fût connu de toute la terre ? Comment a-t-il cru que cela ſeroit capable de porter les Iſraëlites à craindre le Seigneur, eux qui ſavoient parfaitement, que malgré toutes ces exagérations & ces grandes paroles, ce n'étoit qu'une choſe commune ? Comment auroient-ils reçu, comme un Recueil de vérités, un Livre où ils ſçavoient qu'on avoit altéré & traveſti un fait de cette nature ?

Mais, comme je l'ai dit, le paſſage du Jourdain qui eſt ici comparé avec celui de la mer Rouge, n'eſt point expoſé aux chicanes qu'on fait au ſujet de ce dernier miracle, dont l'autre eſt enquelque ſorte la confirmation, puiſqu'il eſt marqué dans l'Ecriture, que cet événement fut ſemblable à celui du paſſage de la mer Rouge.

Maintenant pour reprendre notre argument, ſuppoſons que le paſſage du

Jourdain est une fable, & que ces pierres placées dans le pays de Galgala y ont été mises longtems après, pour quelqu'autre sujet. Supposons en même tems que des hommes habiles, ayant fabriqué le Livre de Josué, ont publié que Josué lui-même l'avoit écrit dans le tems que les faits qu'il contient sont arrivés, & ont proposé les pierres de Galgala comme un témoignage de la vérité de ces faits. Mais dans cette supposition chacun ne leur auroit-il pas dit : Nous connoissons ces pierres de Galgala, mais nous n'avons jamais ouï parler, ni de l'origine que vous donnez à ce monument, ni du Livre que vous attribuez à Josué : où étoit-il depuis si longtems ? où & comment l'avez-vous trouvé ? D'ailleurs ce Livre nous dit que d'âge en âge tous les enfans de notre Nation ont dû être instruits du passage du Jourdain, & du monument des pierres placées exprès en Galgala pour en conserver la mémoire : mais on ne nous a jamais instruit de cela dans notre enfance, & nous n'en avons jamais rien dit à nos enfans. De plus, il n'est pas vraisemblable que ce fait si considérable ait été entierement oublié, tandis

tandis que le monument des pierres subsiste encore, monument consacré à en perpétuer le souvenir.

Si pour les raisons que j'ai marquées ci-dessus, il a été impossible d'en imposer aux Anglois, par rapport à l'origine de cet amas de pierres qui est dans la plaine de Salisbury, l'impossibilité a dû être encore plus grande par rapport aux pierres de Galgala. De plus, si lorsque nous ignorons l'origine d'un monument qui ne porte avec soi aucun signe, il ne nous est pas possible de lui en attribuer une, & d'être cru en même tems, il est assurément bien plus impossible de l'être par rapport à des cérémonies dont chacun connoît l'institution & la cause.

Voilà ce que j'ai dû dire d'abord par rapport aux faits qui concernent Moïse ; je vais vous faire voir maintenant que les quatre régles qui se trouvent remplies à l'égard des faits de l'ancien Testament, le sont aussi à l'égard des faits du nouveau. Je ne traiterai pas cet article fort au long, parce que tout ce que j'ai dit jusqu'ici de Moïse & de ses Livres, peut de toutes façons s'appliquer à Jesus-Christ notre Sauveur & à son Evangile.

Il y est marqué que ses œuvres & ses

miracles ont été faits publiquement & en présence de tout le monde, comme il le dit lui-même à ses accusateurs : *J'ai parlé publiquement à tout le monde*, (a) *j'ai toujours enseigné dans la Synagogue, & dans le Temple où tous les Juifs s'assemblent, & je n'ai rien dit en secret.* Dans les Actes des Apôtres, (*b*) il est marqué que tantôt trois mille hommes, & tantôt plus de cinq mille personnes (*c*) se convertirent, frapés de ce qu'ils avoient vu de leurs propres yeux, & de ce qui s'étoit passé en public. Voilà donc d'abord les deux premieres régles observées, puisque les faits dont il s'agit ont été publics, & que tout le monde en a pu juger par ses propres yeux.

Voyons maintenant s'ils ont été conformes aux deux dernieres régles que j'ai encore exigées. Le Baptême & l'Eucharistie sont deux cérémonies qui nous restent, & qui ont été instituées par Jesus-Christ même, dans le tems qu'il opéroit toutes ses merveilles, & qu'il instruisoit les Juifs de sa Doctrine. Or ces deux cérémonies ont été observées sans aucune interruption dans tous les sié-

(a) *Joan. c.* 18. *v.* 20. (b) *Act.* 2. *v.* 41.
(c) *Act.* 4. *v.* 4.

cles écoulés depuis la naissance du Christianisme & parmi toutes les Nations Chrétiennes. Jesus-Christ a ordonné à ses Apôtres & à tous les autres Ministres de son Evangile d'en enseigner l'observation, d'administrer eux-mêmes ces Sacremens, & de prendre en main le gouvernement de son Eglise, & cela jusqu'à la fin des siécles (*a*). Ils l'ont gouvernée en effet jusqu'à ce jour, par une succession non interrompue, & la gouverneront ainsi toujours, tant que le Monde durera; en sorte que le Clergé Chrétien est une matiere de fait aussi notoire & aussi public que la Tribu de Lévi l'étoit chez le Peuple Juif. D'ailleurs l'Evangile est la Loi des Chrétiens, comme les Livres de Moïse étoient la Loi des Juifs. Et comme cet ordre d'hommes destinés par Jesus-Christ même à prêcher la Foi & à administrer les Sacremens jusqu'à la fin du Monde, fait partie des faits contenus dans l'Evangile, il s'ensuit évidemment que si l'Evangile étoit une fable inventée dans quelque siécle postérieur à celui de Jesus-Christ, il n'y auroit pas eu dans le tems de l'invention de cette fable un Clergé déja subsistant & tirant son ori-

(*a*) *Matth. c.* 18. *v.* 20.

gine de l'institution de Jesus-Christ : mais en ce cas l'Histoire auroit été aussitôt rejettée, & l'Evangile auroit été regardé comme un Livre rempli de faussetés, puisqu'avant la publication de ce Livre il n'y auroit eu ni Ministere, ni Cérémonies, ni Sacremens. Ces Monumens de l'Histoire de l'Evangile prouvent donc que cette Histoire est plus ancienne qu'eux, c'est-à-dire, que les faits sur lesquels ils sont fondés, sont des faits réels, & qu'il y a eu un Jesus-Christ qui a prêché une Doctrine, a formé des Disciples, a établi une Eglise, Monument éternel de la vérité de ses Miracles.

Les faits qui concernent Mahomet ou les Dieux du Paganisme, ne sont conformes à aucunes des quatre régles que j'ai données. A l'égard de ceux de Mahomet, il n'a jamais prétendu opérer aucun miracle, & il le déclare lui-même dans son Alcoran, c. 6. Ceux qu'on lui attribue passent chez les Mahométans même pour des fables, & les plus sçavans d'entr'eux les rejettent, à peu-près comme nos plus sçavans Théologiens n'ajoûtent point de foi à certains miracles contenus dans la Légende. Voyez la vie de Mahomet par M. Prideaux.

Quoi qu'il en soit, les faits qu'on lui attribue ne sont en aucune maniere conformes aux deux premieres Régles que j'ai établies. Son prétendu entretien avec la Lune, son transport en une nuit de la Mecque à Jérusalem & de-là au Ciel, &c. ne sont point donnés comme des faits arrivés en présence de personne : nous n'avons que la seule personne de Mahomet pour garant, & ces faits sont fondés à peu-près comme les avantures imaginaires & surprenantes renfermées dans les livres de Chevalerie.

On peut dire la même chose de toutes les fables du paganisme, telles que les Métamorphoses de Jupiter, & les actions des autres Dieux, où il n'y a pas la moindre vraisemblance & qui sont même des extravagances ; aussi les plus sages entre les Païens n'ont regardé ces faits que comme des fables & de pures allégories, dont ils ont tenté de nous donner l'explication : & il est clair que tel a été le but d'Ovide dans son ouvrage des Métamorphoses.

Il est vrai que les dieux du Paganisme ont eu leurs prêtres ; & que leurs adorateurs ont eu aussi des fêtes, des

cérémonies, des Jeux institués en mémoire de quelques prétendus événemens ; mais la quatriéme régle de vérité que j'ai exigée, ne se trouve pas remplie par ces monumens publics ; pourquoi ? C'est que ces prêtres & ces cérémonies publiques n'ont pas été institués dans le tems même que l'on prétend que les événemens dont ils rappelloient la mémoire sont arrivés. Cela étant, il est impossible que les siécles postérieurs ayent pu s'assurer de la vérité de ces faits, comme on a fait voir ci-dessus. Les baccanales & les autres fêtes du paganisme n'ont été instituées que longtems après les prétendus faits, auxquels on veut qu'elles ayent rapport, & par conséquent elles ne prouvent rien pour la réalité de ces faits. Les prêtres de Bacchus, d'Apollon, &c. n'ont point été institués par ces prétendus dieux, mais dans les siécles suivans par des hommes qui ont voulu les honorer ; ainsi il n'en résulte rien.

Pour faire usage maintenant de tout ce que je viens d'exposer, vous pouvez défier tous les Déistes du monde de montrer, par rapport à quelque fable que ce soit, l'observation des quatre Régles que

j'ai d'abord établies ; & pour reprendre en peu de mots ce que j'ai dit, je soutiens que l'histoire de l'Exode & celle de l'Evangile n'auroient jamais eu de cours, si elles eussent été fausses : parce que l'institution du Sacerdoce des Juifs & celui des Chrétiens, du Sabbat, de la Pâque, de la Circoncision, du Baptême & de l'Eucharistie, y est raconté comme une chose établie dès-lors, laquelle a subsisté depuis sans interruption. Il étoit absolument impossible de faire accroire à des hommes, qu'ils avoient été circoncis & baptisés, qu'ils avoient circoncis & baptisé leurs enfans, qu'ils avoient célébré la Pâque, & observé le jour du Sabbat, qu'ils avoient reçu des Sacremens par le ministére d'un certain ordre de Prêtres, &c. si en effet ils n'avoient jamais rien pratiqué de tout cela. Comment leur auroit-on pu faire croire qu'ils avoient passé la mer Rouge à pied sec, qu'ils avoient vu un mort ressuscité ? &c. Cependant sans avoir cru tout cela, il est impossible que les Livres de Moïse, ou que l'Evangile ayent été reçus comme véritables.

Au reste, je ne prêtens pas que tous les faits qui ne sont pas conformes à

ces quatre régles soient faux, mais seulement que tous les faits conformes à ces quatre régles sont nécessairement vrais, & ne peuvent jamais être supposés. Il est impossible de douter que Jules-César n'ait remporté la victoire de Pharsale, & qu'il n'ait été assassiné dans le Sénat ; il en est ainsi de plusieurs autres faits anciens, quoiqu'il n'y ait eu aucunes cérémonies instituées & pratiquées pour en conserver la mémoire. Mais on en doit conclure que les faits qui regardent Jésus-Christ & Moïse sont encore mieux appuyés que les faits les plus incontestables de l'antiquité.

Nos Déistes auroient le plus grand mépris pour un homme, qui débiteroit de sang froid qu'il n'y a jamais eu de César ou d'Aléxandre, d'Homere ou de Virgile, & qui nieroit toutes les actions, ou rejetteroit tous les écrits qu'on leur attribue ; cependant ils se donnent pour des hommes d'esprit, judicieux, sensés & vrais ; tandis qu'ils tournent en ridicule & traitent de fables les faits qui concernent Moïse & Jésus-Christ, faits mille fois mieux prouvés & plus authentiques que tout

ce qu'ils reconnoissent de plus certain dans l'Histoire.

L'importance de la matiere exige que tout homme examine bien plus attentivement les faits sur lesquels notre Religion est appuyée, que tous les autres faits historiques. De quelle conséquence est-il pour moi & pour qui que ce soit, de sçavoir s'il y a eu un homme appellé César, s'il a vaincu Pompée à Pharsale, ou s'il en a été vaincu : si Homere ou Virgile sont les auteurs des Poëmes qui portent leur nom ? Cela n'importe à personne dans le monde, & pour cette raison cela ne vaut pas la peine d'être examiné. Mais notre bonheur ou notre malheur éternel est attaché à la recherche & à la connoissance des vérités connues dans la Sainte-Ecriture. Elles doivent donc nous intéresser beaucoup plus que toute autre vérité ; nous en devons faire l'objet continuel d'une étude sérieuse. Quelle folie de rejetter ces vérités sans les avoir examinées, de nier des faits beaucoup plus évidens & beaucoup plus certains, qu'une infinité de faits que nous regardons commme incontestables & qui sont en eux-mêmes très-indifférens !

Il y a encore plusieurs autres observations succintes, qui à la premiere vue découvrent la vérité de notre Religion à quiconque est raisonnable & de bonne-foi. Par exemple, le peu de vraisemblance qu'il y a que dix ou douze pauvres pêcheurs sans éducation & sans lettres, ayent pu former le projet téméraire de faire illusion au monde entier & de donner cours à des impostures ; l'impossibilité de l'exécution d'un tel projet, sans le secours ni de la force, ni de l'éloquence, ni du sçavoir, ni de toutes les choses qui servent ordinairement à faire réussir les grandes entreprises. Il s'agissoit de répandre une Doctrine également opposée aux préjugés & aux passions de l'homme, dans un siécle très-éclairé & très-sçavant. Les Prédicateurs de cette nouvelle Doctrine s'exposoient non-seulement aux mépris & aux outrages, mais aux supplices les plus cruels & à une mort infaillible, & cela pour avoir le plaisir de débiter des faits, dont ils connoissoient eux-mêmes la fausseté, puisqu'ils en étoient les inventeurs. Il est vrai qu'il y a des hommes qui ont souffert pour soutenir des erreurs, qu'ils

ont cru être des vérités ; mais personne n'a jamais souffert pour des mensonges, qu'il connoissoit pour tels. Si les Apôtres ont prêché des mensonges & ont débité des impostures, ils ont dû en être persuadés ; car ils protestent (*a*) qu'ils ont vu, qu'ils ont entendu, qu'ils ont considéré de près, qu'ils ont touché de leurs propres mains, &c.

On ne sçauroit dire qu'ils se fussent proposé aucun avantage temporel dans leur entreprise. Car si cela eût été, en voyant les mauvais succès de leurs premieres démarches, n'auroient-ils pas dû reculer, se rétracter & découvrir la conspiration ? d'autant plus que par ce moyen, ils auroient non-seulement mis leur liberté & leur vie à couvert, mais qu'ils auroient encore reçu des récompenses capables de les flatter.

Ce n'est pas tout. Ils publient que leur maître ne leur a promis que des souffrances en ce monde. Cela est répété cent fois dans l'Evangile, & ils ont soin de le prêcher à tous ceux qu'ils veulent convertir. Quelle promesse ! quel attrait ! Jésus-Christ dit à ses Disciples qu'ils prennent leurs croix & qu'ils le

(*a*) *Act.* 4. 20. *I. Joan* 1. 1.

suivent ; il les assure qu'ils auront des tribulations en ce monde ; que quiconque ne quittera pas son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, & tous ses biens, & même ne renoncera pas à la conservation de sa vie, ne peut être son disciple ; que quiconque cherchera à sauver son ame en ce monde, la perdra en l'autre. Cette étrange Doctrine est prêchée & applaudie : elle triomphe de la chair & du sang, & de l'inclination naturelle de l'homme pour les plaisirs sensuels, malgré la fureur & la persécution des tyrans & l'opposition de la terre entiere dévouée au culte des faux dieux, & attachée à une morale conforme à la nature. Tout cela ne prouve-t-il pas l'origine céleste de la religion que nous professons, & qu'elle est l'ouvrage du Tout-puissant ? Convaincre sans philosophie, persuader sans éloquence, sans armes vaincre des ennemis, désarmer des tyrans & subjuguer des empires : tel a été le succès de la prédication des Apôtres & la maniere dont le Christianisme s'est établi.

Nous pouvons ajouter à tout cela le témoignage que les plus grands ennemis de la Religion Chrétienne, soit Juifs, soit

Païens, ont rendu à la vérité des faits historiques de l'Evangile, tels que Joſeph & Tacite, dont le premier vivoit environ 40. ans & l'autre 70. ans après la mort de J. C. L'un & l'autre étoient en état de ſçavoir la vérité de ces faits & ne doivent pas être portés naturellement à les avouer. Cependant ils les ont atteſtés, & leur exemple a été ſuivi par Lucien, Celſe, Porphyre & Julien l'Apoſtat. Les Mahométans même & les autres ennemis du Chriſtianiſme conviennent des miracles de Jeſus-Chriſt. Je ne m'étens point ſur cette preuve que d'autres ont traitée plus au long.

Mais il y a une autre ſorte de preuve plus forte que tout cela, qui eſt plus capable de convaincre, & qui a en quelque ſorte plus de certitude que la preuve même tirée du témoignage des ſens. L'Apôtre S. Pierre l'appelle une certitude ſupérieure à l'incertitude de ce qu'il avoit vu ſur la ſainte Montagne, lorſque notre Sauveur ſe transfigura en ſa préſence & en celle de deux autres Apôtres. Car ayant fait mention dans ſa IIe Epître de cette admirable Transfiguration, dont ſes yeux avoient été les témoins,

& de la voix du Ciel qu'il avoit entendue, il ne craint point de dire qu'il y a encore une preuve plus convaincante, que J. C. est l'envoyé de Dieu & le véritable Messie, & que cette preuve est l'accomplissement de toutes les Prophéties depuis le commencement du monde. *Ce n'est point*, dit-il, *en suivant des fables & des fictions ingénieuses, que nous vous avons fait connoître la puissance & l'avénement de notre Seigneur Jesus-Christ; mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Pere un illustre témoignage d'honneur & de gloire, lorsque de cette nuée, où la gloire de Dieu paroissoit avec tant d'éclat, on entendit cette voix, Voici mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection; écoutez-le. Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venoit du Ciel, lorsque nous étions avec lui sur la sainte Montagne. Mais nous avons les Oracles des Prophétes, dont la certitude est plus affermie, auxquelles vous faites bien de vous arrêter, comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour commence à vous éclairer, & que l'Etoile du matin se leve dans vos cœurs.*

On peut disputer sur les preuves tirées

du témoignage des ſens, en y ſoupçonnant de la ſupercherie ou de l'illuſion. Mais peut-on ſuſpecter des prédictions faites depuis le commencement du monde par différens Prophétes & en différens ſiécles ? Les Déiſtes ne peuvent nier que ce Livre que nous appellons l'Ancien Teſtament ne fût entre les mains des Juifs longtems avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Or s'ils veulent comparer les Prophéties qui regardent le Meſſie avec toutes les circonſtances de la perſonne, de la naiſſance, de la vie, de la mort, de la Réſurrection & de l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt, ils y trouveront cette démonſtration, que S. Pierre appelle (*a*) *la lampe qui luit dans un lieu obſcur*.

Les anciennes Prophéties dont il s'agit, n'ont pu être ſuppoſées : or il n'eſt pas poſſible que dans une fable de nouvelle invention, d'anciennes Prophéties réelles ſe trouvent accomplies exactement, comme il eſt arrivé par rapport à l'Evangile. Je ſouhaite que les Deiſtes conſidérent que ces Prophéties ſi anciennes ſe trouvent aujourd'hui parfaitement vérifiées. Qu'ils voient de leurs propres

(a) *II. Ep. Pet. c. 1. v. 19.*

yeux l'état présent des Juifs, sans Prince, sans Magistrats, sans Prêtres, sans Temple, sans Sacrifice, haïs & détestés de toutes les nations, conservés néanmoins & distingués de tous les autres Peuples de la terre, tandis que les puissantes Monarchies qui ont autrefois opprimé les Juifs, & qui sembloient promettre une durée éternelle, se sont éteintes entiérement.

Qu'ils considérent aussi la cause de cette idée générale répandue parmi les Juifs, qui dans le tems de la venue du Sauveur étoient persuadés que l'avénement du Messie n'étoit pas éloigné : elle étoit fondée sur les Prophéties qui fournissent encore aujourd'hui aux Chrétiens des preuves si convaincantes de la vérité de leur religion, que les miracles même ne seroient pas capables de les contrebalancer, en cas qu'il pût y avoir de vrais miracles qui démentissent ces Prophéties ; ce qui ne peut être, parce que Dieu ne sçauroit se contredire lui-même.

Ces Prophéties sont d'une si grande autorité, que ce sont elles qui par le faux sens que les Juifs leur donnent, les empêchent d'embrasser la foi Chrétienne

tienne. Ils ne peuvent nier, que ce que l'Evangile raconte de Jésus-Christ ne soit miraculeux, supposé que cela soit vrai ; mais d'un autre côté on les force de convenir qu'aucun de ces faits n'est supposé. Cependant ils ne se rendent point : Pourquoi cela ? Parce qu'ils ne peuvent accorder l'Evangile avec le Livre de leur loi, ou plûtôt avec les fausses interprétations qu'ils lui donnent. Ils attendent un Messie, qui rebâtisse la ville du Jérusalem, conformément aux promesses, & procure à la nation un état florissant & glorieux, dont il est si souvent parlé dans les livres de Moïse, dans les Pseaumes & dans les Prophétes. Nous prions Dieu pour la conversion de ce peuple ; & c'est pour cette fin que Dieu l'a jusqu'ici conservé d'une maniére miraculeuse, pour l'accomplissement des Prophéties. Comme cette nation est la plus respectable de l'Univers, lorsqu'elle aura reconnu Jesus-Christ comme cela doit arriver, alors l'Eglise Judaïque deviendra la mere de toutes les Eglises, comme elle l'est dans son origine. Rome alors sera soumise à Jérusalem. Voilà comme cette ville recouvrera son ancien éclat :

alors toutes les nations y accourront, & le Temple d'Ezéchiel y sera réellement rebâti. Telle sera un jour la grandeur des Juifs & la gloire de Jérusalem annoncée par les Prophéties.

Les Juifs ne fixent ce grand événement à aucun tems déterminé du régne du Messie. Ils conviennent que ce ne sera point au commencement, parce qu'il aura d'abord des ennemis à combattre, & des contradictions à essuyer, jusqu'à ce qu'il triomphe de tous les obstacles, & fasse triompher son peuple avec lui. Mais n'avons-nous pas la même idée, par rapport à notre Seigneur Jésus-Christ? Ils s'accordent donc avec nous sur cet article

Quoique ce raisonnement regarde les Juifs, c'est néanmoins aux Déistes que je l'adresse : ils peuvent croire que les Juifs ont de forts argumens à nous opposer contre les miracles du Sauveur, & l'accomplissement des Prophéties en sa personne. Mais si ce que j'ai dit suffit pour frapper un Juif, il doit encore plus suffire pour un Déiste, qui n'a pas les mêmes difficultés à surmonter. D'ailleurs j'ai cru devoir me conformer au sentiment de tous les Théologiens du Chris-

tianisme, qui en donnant les miracles comme un signe certain de vérité, ont coutume d'ajouter pour condition, qu'ils ne soient pas contraires à la Révélation contenue dans les saintes Ecritures. Il est vrai qu'il ne peut pas arriver que Dieu opére un miracle réel, pour confirmer une doctrine contraire à celle qu'il nous a déja révelée : il peut néanmoins arriver que nous soyons trompés par de faux miracles qui n'en ont que l'apparence, & par de fausses révélations. Mais cela ne vient point de Dieu, & c'est à nous à demeurer inébranlables, & à nous en tenir toujours à l'Ecriture. Nous lisons dans la II. Epit. aux Thessaloniciens, *c.* 2. *L'Impie doit venir accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes & de prodiges trompeurs, & avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu & aimé la vérité pour être sauvés.* Et dans l'Apocalypse, au sujet de la Bête. ch. 13. *elle fit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre devant les hommes ; & elle séduisit ceux qui habitent sur la Terre, à cause des prodiges qu'elle eut le pouvoir de faire.*

Ensuite. ch. 16. *Ce sont des Esprits de Démons qui font des prodiges, & qui vont vers les Rois de la terre, &c.* ch. v. 19. 20. *La Bête fut prise, & avec elle, le faux Prophéte qui avoit fait des prodiges devant elle, par lesquels il avoit séduit ceux qui avoient reçu le caractere de la Bête.* Il est à remarquer que dans tous ces endroits on lit Σημεῖα, *signes*; terme qui quelquefois signifie dans l'Ecriture des miracles vrais & réels, mais qui signifie aussi assez souvent de faux miracles : car tout miracle est un signe ou un prodige, mais tout signe ou tout prodige, n'est pas un vrai miracle.

Les Déistes ne pouvant point nier certains faits historiques de l'Evangile, s'avisent de nier qu'ils soient miraculeux en aucune maniere ; & ils s'appuient sur ce principe, qui est que nous ne pouvons sçavoir si une chose prodigieuse qui nous étonne, est naturelle ou surnaturelle. Le miracle, disent-ils, est ce qui surpasse le pouvoir de la nature : or pour sçavoir si un effet surpasse ce pouvoir, il faudroit connoître parfaitement jusqu'où il s'étend : ce qu'aucun homme ne peut sçavoir. Il est donc impossible d'être certain si un effet est miraculeux ou

non : nous pouvons donc nous tromper par rapport au discernement des vrais ou des faux miracles.

J'avoue qu'on y est trompé quelquefois & que notre ignorance a pris souvent pour de vrais miracles ce qui étoit très-conforme aux loix de la nature. Il faut convenir aussi que, si, par rapport à certains effets, nous ne connoissons pas entiérement jusqu'où peut aller le pouvoir de la nature, il ne s'ensuit pas de-là que nous ne connoissions aucunement ce pouvoir par rapport à aucun effet. Par exemple, quoique je ne connoisse pas parfaitement la nature du feu; & jusqu'où peut aller son pouvoir, je sçais néanmoins que sa propriété naturelle est de bruler, & que si l'on en approche quelque matiere combustible, il seroit contraire à la nature du feu qu'elle n'en fut pas consumée. Par cette raison, si je voyois jetter trois hommes tout habillés dans une fournaise, dont la flamme seroit si ardente & si dévorante, qu'elle auroit brulé même ceux qui en auroient approché pour y jetter ces trois hommes; si je voyois en même tems ces trois hommes, après avoir demeuré longtems au milieu

de la fournaise, en sortir sans aucun mal, & sans même que leurs habits fussent endommagés, me tromperois-je, ou plûtôt courrois-je le moindre risque de me tromper, en assurant que le feu qui a consumé les uns a produit son effet naturel: mais que le sort des trois autres hommes sortis de la fournaise sans aucun mal, est une chose surnaturelle, & absolument incompatible avec la nature du feu?

Voici un autre exemple. J'ignore jusqu'à quel dégré peut aller naturellement la multiplication du bled qu'on séme dans la terre. La chaleur du climat & la fertilité du terroir peut rendre une récolte plus ou moins abondante. Mais je sçais certainement que deux ou trois paroles prononcées par un homme, n'auront jamais le pouvoir naturel de multiplier tellement un petit pain, qu'il soit capable de rassasier réellement en ma présence, plusieurs milliers de personnes affamées; ensorte que les miettes de ce pain multiplié surpassent la quantité de ce même pain, avant qu'il eût été multiplié. Je dirai la même chose d'un malade guéri soudainement, ou d'un mort ressuscité par une simple parole. Il est donc vrai, que quoique nous ne

connoissions pas absolument jusqu'où s'étendent les forces de la nature, nous connoissons néanmoins surement que certaines choses ne peuvent arriver selon ses loix. Ainsi quoiqu'on puisse nous en imposer par certains miracles qui n'en ont que l'apparence, il est cependant impossible que nous soyons trompés, par rapport à certains effets, qui évidemment surpassent les forces de la nature.

Les Déïstes reconnoissent qu'il y a un Etre Souverain & increé ; & que cet Etre tout-puissant est l'Auteur de toutes choses. Voudroient-ils qu'il fût au dessous de son pouvoir de faire connoître aux hommes ses volontés ? cependant si nous ne pouvons discerner le miracle des effets naturels, il nous sera absolument impossible d'être informés & assurés des volontés de Dieu, dont le miracle est en quelque sorte le seul langage, pour nous apprendre ce que nous ne pouvons naturellement connoître.

Enfin, si les Déïstes veulent que nous les regardions comme des personnes sensées & raisonnables, ils doivent nous faire voir dans l'antiquité quelques faits mieux prouvés que ceux de

Moïse ou de Jesus-Christ ; sans cela on a droit de leur demander, pourquoi ils croient les uns & ne croient pas les autres ? Mais il s'en faut bien que ces faits puissent être mis en paralléle : les faits anciens les plus incontestables n'ont point les marques certaines de vérité qu'ont les faits de l'Ecriture. Au reste, on défie les Déistes de faire mention d'aucune imposture, qui ait jamais eu ces marques sensibles.

Si vous me croyez, Monsieur, vous ne proposerez jamais d'autre argument aux Déistes que celui-là, qui seul suffit pour les confondre. Laissez-les citer Apollone de Tyane, dont la vie a été écrite en Anglois par l'impie Charles Blount, qui a osé comparer dans cet ouvrage les prétendus miracles de ce Philosophe avec ceux de notre Sauveur. Laissez-les citer encore certains miracles de la Légende, & les opposer à ceux de l'Evangile, comme s'il n'y avoit aucune personne, un peu éclairée dans la Religion Romaine, qui en ignorât la différence. Enfin laissez-les choisir parmi les fables du Paganisme celles qu'ils jugeront à propos de vous opposer. Que leur serviront ces exemples, lorsque

lorſque vous leur demanderez ſi les faits chimériques qu'ils alléguent, ont les quatre ſignes infaillibles de vérité que j'ai marqués ci-deſſus ?

C'eſt en vain qu'ils voudroient citer ce qui ſe paſſa autrefois à Rome, au ſujet du Serpent d'Epidaure. Selon quelques anciens auteurs, la ville de Rome étant affligée de la peſte, on envoya des députés à Epidaure, pour faire venir à Rome la ſtatue d'Eſculape. Un Serpent s'étant gliſſé dans le vaiſſeau, on crut que c'étoit le Dieu qui avoit pris cette forme, & on le tranſporta à Rome : mais étant arrivé, il s'échapa, & ſe ſauva dans une Iſle du Tybre, & depuis ce tems-là on ne le vit plus. Les Romains jugérent à propos de bâtir dans cette Iſle un Temple à Eſculape, & auſſi-tôt la contagion ceſſa.

Je demande, par rapport à ce fait, quel eſt le premier auteur qui l'a écrit, & d'où il l'a appris ? L'a-t-il écrit ſur la foi de quelques temoins oculaires ? Ne l'a-t-il pas plûtôt imaginé lui-même, ou au moins n'a-t-il pas ſuivi en cela quelque mauvaiſe tradition populaire, ſource mépriſable & toujours corrompue ? Peut-on dire que cette fable ait les quatre marques

de vérité que j'ai exigées pour la certitude d'un fait ? Mais supposons que celui-ci soit véritable, qu'en peut-on conclure ? Ce Serpent a-t-il prêché quelque Doctrine ? s'est-il dit l'Envoyé de Dieu ? a-t-il confirmé la doctrine de quelque homme qui eût pris cette qualité ?

On cite encore pour exemple, ces deux jeunes gens inconnus, qui dans une bataille des Romains contre les Latins, combattirent à la tête de la Cavalerie Romaine, & qui dans la même nuit que cette action se passa, parurent à Rome, & y apporterent la nouvelle de la défaite des Latins. Les Romains persuadés que c'étoient Castor & Pollux, leur bâtirent un Temple, & ordonnerent qu'il se feroit une procession tous les ans, pour conserver le souvenir de ce fait merveilleux.

Mais ce fait n'est attesté par aucun auteur contemporain : il n'a point été écrit par des témoins oculaires. Les Romains ont pu s'imaginer que ces deux jeunes hommes étoient Castor & Pollux ; mais on ne marque point qu'ils se soient eux-mêmes donnés pour tels : enfin ils n'ont rien enseigné & n'ont

prétendu autoriser aucune Doctrine : ainsi il n'en résulte rien. Si l'on dit que ce fait merveilleux autorisoit la religion Païenne ; je répons que quand même il seroit vrai, il ne devoit pas plus produire cet effet par lui-même, que les miracles des magiciens d'Egypte, dont il est parlé dans l'Ecriture. Les miracles ne sont le langage de Dieu, qu'autant qu'ils sont opérés formellement pour attester une Doctrine.

On objecte encore le *Sommonocodom*, adoré dans le royaume de Siam, & on compare sa naissance & sa vie, avec la naissance & la vie de Jésus-Christ, Ce qu'on dit de *Sommonocodom*, qu'il nâquit d'une Vierge, que la persécution d'un Roi qui le vouloit faire mourir, le contraignit de s'enfuir dans un autre pays, &c. Ces circonstances, & plusieurs autres pareilles, paroissent avoir été empruntées de l'histoire de Jésus-Christ. Peut-être que les Siamois ont autrefois entendu parler de l'Evangile, & que la Religion Chrétienne qui y avoit été prêchée, s'y est éteinte comme en quelques autres endroits. D'ailleurs, on ne nous dit point, quand le livre qui contient la

vie de *Sommonocodom* a été écrit ; si c'est par lui-même, ou par des témoins oculaires de ses actions.

Un auteur Anglois, dont j'ai extrait ces objections frivoles contenues dans son livre intitulé *la Découverte*, en propose encore plusieurs autres, tirées de certains miracles de la Légende, qu'il ose comparer à ceux de Jésus-Christ & de Moïse. Selon lui, la sainte chandelle d'Arras, qui brule sans se consumer, est comparable au Buisson ardent de Moïse. Mais quelle comparaison ! Le fait du Buisson ardent ne peut être une fable, parce qu'il est démontré que Moïse n'étoit point un imposteur, comme on a vu ci-dessus. Au contraire, il suffit à un homme un peu éclairé, de se transporter à Arras, pour y découvrir ce que c'est que cette Chandelle, qu'on n'a garde de voir sans se consumer, étant composée & allumée comme elle est : il faut dire la même chose de toutes les autres comparaisons de cette espéce.

Est-il possible qu'il y ait des hommes sur la terre assez peu touchés de leur propre intérêt, pour employer tout leur esprit à combattre, par de vaines

ſubtilités, les vérités les plus ſalutaires & les plus conſolantes, telles que l'avénement d'un Meſſie, pour inſtruire les hommes, les faire marcher dans les voies de la Juſtice, & les racheter de la mort. Si les Dogmes Chrétiens étoient chimériques, ou qu'au moins il y eût quelque ſujet de douter ſenſément des faits ſur leſquels la révélation de ces Dogmes eſt appuiée, la conduite des Incrédules ne ſeroit point oppoſée à la raiſon. Mais ces faits étant conformes aux quatre Régles de vérité que j'ai établies, il n'y a point d'autre parti à prendre que de croire ces faits, & de pratiquer la religion dont ils ſont la preuve évidente.

Voilà, Monſieur, ce que j'ai cru devoir vous écrire, conformément à vos déſirs, pour fixer vos doutes, ou plûtôt pour vous fournir de quoi combattre ceux qui s'efforcent de vous en donner. Conſidérez qu'il n'y a point d'homme plus malheureux que celui qui doute, par rapport à un article auſſi important que celui de la Religion. Si par malheur pour lui la Religion Chrétienne eſt vraie, que deviendra-t-il ? Dans quelles perplexités ſe trouvera-t-il à

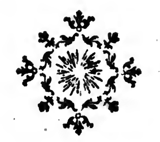
l'article de la mort ? S'il n'a point travaillé à dissiper ses doutes, tandis qu'il jouissoit d'une pleine santé & d'un esprit libre, sera-t-il en état de le faire, lorsque le mal l'accablera ? il mourra donc dans le doute. Pour moi je suis convaincu qu'il n'est point d'Incrédule absolument décidé, à moins qu'il n'ait un extrême entêtement, ou une extrême ignorance. Le moins que puisse faire un Incrédule un peu sensé & éclairé est de douter. Or mourir en doutant, si on va être anéanti, ou enseveli dans un gouffre de flammes pour toute une éternité; il me semble que c'est une situation bien cruelle. On peut dire qu'à ce moment terrible il vaudroit mieux pour le repos de son esprit, ne point croire du tout : mais la raison qui nous fournit de malheureuses armes pour ne point croire, nous en fournit aussi pour nous rendre incertains & tremblans. Au reste, il ne faut pas nous attendre, que nous croirons tout d'un coup à l'article de la mort, dans l'idée qu'alors le parti le plus prudent sera de croire. La vue d'un monde qui s'évanouit pour nous, suffit pour nous en détacher, & pour éteindre nos passions. Mais

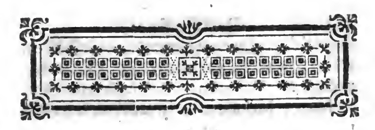
cette vue ne sert de rien pour éclairer notre esprit, lorsqu'il est depuis longtems plongé dans les ténébres de l'incrédulité, à moins que cette incrédulité ne soit un pur oubli de Dieu & de la Religion, & ne soit que l'effet des passions. Alors il y a encore de la ressource ; mais ceux qui sont dans ces dispositions, ne sont point, à proprement parler, des incrédules : le cœur est gâté & non l'esprit.

Malheur donc à ceux qui ayant des lumiéres, les obscurcissent par de mauvais raisonnemens. Ce que doit faire un esprit prétendu fort qui a de la raison, & de la prudence, est de chercher sans cesse la vérité, tandis qu'il est en santé, & qu'il peut faire usage de son esprit ; *Ambulate, dum lucem habetis.* S'il cherche Dieu dans la sincérité de son cœur, Dieu se manifestera à lui, il l'éclairera. Dieu qui est juste, se cacheroit-il toujours à un homme qui toute sa vie a fait des efforts pour le trouver ? Il doit en quelque sorte lui tenir compte de ses recherches, & éclairer lui-même sa raison ; sur-tout si cet homme s'est adressé à lui, comme à la source de tou-

te lumiére, pour implorer son secours au milieu de ses ténébres. Alors il verra que rien n'est plus conforme à la raison que le Christianisme bien entendu, & dégagé des superstitions du peuple grossier, dont toute la foi consiste souvent dans l'ignorance & le préjugé. La véritable foi, au moins celle qui plaît davantage à Dieu, est celle d'un homme judicieux & éclairé, qui croït fermement après s'être convaincu lui-même par sa raison qu'il doit croire.

Fin de la Méthode courte & aisée pour combattre les Déistes.





LETTRES SUR DIVERS SUJETS DE PIÉTÉ.

I. LETTRE.

Sur l'Existence de Dieu.

A Mr. de M***.

QUEL esprit fort pourra résister, Monsieur, aux insultes de la multitude, s'il détruit l'idée d'une Justice suprême & invisible ? Sur quoi établira-t-on, qu'il faut s'éloigner du crime, & aimer la vertu, si l'on n'admet une régle & un ordre souverain ? Pourquoi sera-t-il défendu de tuer son prochain, si l'on ne veut avouer que cette action est opposée à l'ordre ? Et cet ordre, qu'on

car s'il n'y a pas eu un Dieu qui ait créé le monde, comment peut-il l'avoir livré aux hommes? Mais enfin, si Lucrece a cru devoir trouver cet adoucissement, pour former la Secte de ceux qu'on appelle Déistes, je trouve, Monsieur, qu'on fait faire un personnage fort indigne à la Divinité. Aura-t-elle créé l'homme avec une connoissance si étendue, sans le destiner à sa gloire? On voit clairement, Monsieur, qu'il y a dans ce systême quelque chose de difficile même à comprendre, très-différent des préjugés dont nous accusent ces prétendus philosophes.

Je veux compter pour rien le consentement de toutes les nations, & de tous les tems, quoique je sois très-persuadé que cette tradition jamais interrompue & jamais contestée est une preuve qui peut tenir lieu de démonstration. Je veux qu'on méprise les preuves ordinaires qu'on tire de la beauté de la nature, & de la variété toujours égale de ses productions, de l'ordre & de la proportion infinie qu'on observe & qui soutient essentiellement l'Univers, & qui, à quelque usage qu'on mette son esprit, ne sçauroit sans une

abſurdité terrible être un perpétuel effet du hazard toujours uniforme. Je ne veux pas non plus qu'on ait égard à l'intérêt propre qui nous fait ſouhaiter une autre vie, & qui nous fait regarder avec horreur l'anéantiſſement, qui ſeroit pourtant la ſuite néceſſaire des principes de ces philoſophes.

Nous ſentons, Monſieur, au fond de notre cœur, par une notion de conſcience, que nous ne ſommes pas mortels en tout nous-mêmes. L'inquiétude, que les divers états de la vie ne peuvent calmer; le vuide de notre cœur, que tous les biens & tous les plaiſirs du monde ne peuvent jamais remplir; un ſecret preſſentiment qu'un homme ſans inſtruction & ſans préjugé ne laiſſe pas d'avoir de ce qui lui doit arriver; la honte eſſentiellement attachée au mal, dès que l'uſage de la raiſon ſe fait remarquer en nous; la crainte & la frayeur qui ſont, de quelque eſpéce qu'elles ſoient, des modifications de la crainte de Dieu: tout cela eſt imprimé ſur tous les hommes, & me paroit, mis enſemble, une preuve convaincante de toutes les vérités, que nos libertins, ſoi-diſant eſprits-forts, ſe donnent la liberté de révoquer en doute.

Je dis de révoquer en doute ; car je ne ſçache pas que juſques ici il y en ait eu un ſeul, qui ait oſé aſſurer que ſon opinion étoit véritable. Et tout ce que je viens de dire ne ſont que des preuves morales, beaucoup inférieures, dans le ſentiment des ſçavans, aux preuves métaphyſiques, dont ſe ſervent les Philoſophes pour prouver évidemment l'Exiſtence de Dieu, & l'immortalité de l'ame.

II. LETTRE.

Sur la Vérité de la Religion.

A MR. DE M***.

QUOIQUE la Foi ſoit un don de Dieu, il eſt pourtant très-vrai, Monſieur, comme vous me le mandez, qu'elle nous eſt donnée à certains ſignes, & à certaines marques, qui nous la déſignent. Car enfin, chacun reſteroit dans la religion où il eſt né, & qu'on lui perſuade être la bonne ; & je ne vois pas qu'il fût coupable d'y reſter, quelque mauvaiſe qu'elle fût, ſi Dieu n'avoit pas attaché des ſignes évidens de

vérité à la Religion véritable, & dans laquelle il veut être honoré. J'ai dit des signes évidens pour tout le monde, c'est-à-dire, pour ceux qui sont capables de quelque connoissance & de quelque discernement; car pour ces gens stupides & ignorans, qui vivent dans une ignorance universelle, sans avoir jamais eu les moyens d'être instruits ni informés de quoi que ce soit, nous devons laisser à la Providence le soin de leur sort, sans nous embarrasser d'en juger.

Mais pour tout ce qu'on appelle gens d'esprit, ils doivent se laisser convaincre par certaines raisons, qui sont en matiere de morale de réelles démonstrations, ensuite desquelles ils doivent recevoir la Foi des Mysteres, comme la véritable & la pure parole de Dieu; car personne, que je sçache, n'a jamais refusé de croire à la parole de Dieu; il faudroit n'avoir pas l'idée de Dieu, pour refuser de se soumettre à sa parole: mais la difficulté consiste à reconnoître quelle est cette parole; & parmi une infinité de Docteurs différens, qui chacun la débitent à leur maniere, il faut reconnoître qui sont ceux qui nous donnent la véritable.

Je le dis, Monſieur, il doit y avoir des ſignes moralement certains, auxquels tout homme ſage & prudent doit la reconnoître ; & dès qu'il l'a reconnue, il doit la ſuivre dans toutes ſes conſéquences, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'il comprenne clairement les ſuites des Myſteres & des prodiges de cette parole : il ſuffit qu'il ait été convaincu de ſa vérité.

Tout ce que je viens d'avancer juſqu'ici me paroît inconteſtable, & je ne crois pas que qui que ce ſoit ſe révolte contre ces ſentimens. Il s'agit donc préſentement de trouver ces ſignes de vérité.

Je ſuppoſe, en premier lieu, comme une choſe prouvée, & nullement conteſtée, l'Exiſtence d'un Dieu. Je ſuppoſe de même l'immortalité de notre ame. Peu de gens doutent réellement de ces vérités. Je paſſe enſuite au culte ; que notre ame immortelle & ſpirituelle doit rendre à cet Etre parfait, qui dans ſon idée comprend le Créateur & le Conſervateur perpétuel de toutes choſes ; & qui par conſéquent nous oblige à le remercier continuellement de notre être, & à reconnoître l'infinie dépendance de nous à lui.

Mais comme la maniere de ce culte eſt préciſément le plus grand ſujet des conteſtations, & que c'eſt ici qu'il faut chercher la véritable parole de Dieu, attachons-nous à quelque choſe de fixe & de connu, pour pouvoir raiſonner conſéquemment.

L'Hiſtoire fait mention d'un peuple, qu'on appelloit Hébreu. Ce peuple a laiſſé des Livres & des Hiſtoires, & ce peuple ſubſiſte encore aujourd'hui, répandu ſur toute la terre.

Ce peuple ſe vante d'avoir reçu de Dieu lui-même les oracles de ſes commandemens, & ſes livres ſont remplis de prodiges & de miracles, que ce Dieu a faits en leur faveur.

Quoique perſonne n'ait oſé contredire la vérité de leur Hiſtoire, la plus ancienne qu'il y ait au monde, il ſe trouvera peut-être des eſprits incrédules, qui pourront ſe révolter contre ces miracles, & qui révoqueront en doute des faits, qui n'ont, diront-ils, d'autres témoignages que de la part de ceux qui ſont par leur Religion intéreſſés à les ſoutenir.

Mais ce peuple avoit parmi ſes docteurs des gens qu'on a appellé prophêtes,

qui,

qui, éclairés des lumiéres du même Dieu qu'ils adoroient, prédisoient les choses à venir ; & l'événement justifioit toujours leurs prophéties.

Peut-être aussi, diront les incrédules, ce n'étoient-là que des imposteurs faits exprès pour abuser les peuples, & pour entretenir leur croyance. Cependant, ces imposteurs prétendus ont prédit la naissance d'un homme qui seroit enfanté par une Vierge ; ils ont prédit son ignominie & sa mort ; ils ont prédit toutes les circonstances de sa naissance, & ils en ont marqué le tems, après avoir assuré qu'il étoit nécessaire qu'il vînt au monde pour le salut des hommes : l'accomplissement de cet article de leurs prophéties est précisément ce qui sépare les Chrétiens d'avec les Hébreux, avec qui, sans cela, ils ne feroient qu'une même Religion. Si bien que les livres, dont les Chrétiens tirent les preuves de leur Religion, se trouvent être venus de leurs plus obstinés adversaires, qui les conservent eux-mêmes avec soin ; & qui, par une providence marquée & prophétisée, ne finiront jamais, pour être un témoignage irréprochable de la vérité des

Ecritures, qui sont la base de la Religion des Chrétiens.

Cet homme, qui devoit arriver quand le sceptre seroit ôté de la maison de Juda, est arrivé précisément dans le tems que régnoit le grand Hérode Iduméen en Judée, sans que depuis la maison de Juda soit plus remontée sur le trône. Cet homme qui devoit arriver après septante semaines, est né justement après les septante Semaines d'années écoulées ; & l'on voit par un autre exemple clair & convaincant, qu'il faut compter cette prophétie de Daniel par des Semaines d'années. Cet homme prédit a prêché durant trois ans une doctrine pure & sainte, du consentement même de ses ennemis ; & venant pour délivrer les hommes de la servitude de la Loi, il s'y est soumis lui-même, & l'a exécutée dans toute sa rigueur. Cet homme a prêché la pauvreté, & l'humilité, la chasteté, & le renoncement à soi-même. Jamais homme n'a été, tant que lui, pauvre, humble, chaste, & ennemi de son Corps.

Enfin, cet homme a été prédit par un Prophéte qu'on a appellé son Précurseur, & qui en l'annonçant aux peu-

ples le leur a montré. Sa naissance a été célébrée par des prodiges, & surtout par une étoile miraculeuse, qui l'a fait reconnoître aux Sages de Chaldée. Et enfin cet homme est mort condamné par les Prêtres de la Loi, & par les officiers Romains, & exécuté comme un criminel sur une Croix.

Sa mort a été accompagnée de ténébres universelles. Elle a été suivie par des éclipses étonnantes & naturellement impossibles, & par mille prodiges que ses Disciples ont écrit, & contre lesquels pas un historien du tems ne s'est inscrit en faux.

Cet homme conduit au supplice assure qu'il ressuscitera le troisiéme jour; & ses Disciples nous assurent qu'il est ressuscité, qu'ils l'ont tous vu plusieurs fois, & qu'il a conversé avec eux pendant quarante jours.

Mais il faut sçavoir quels sont ces Disciples, & s'ils ne seroient point propres à nous séduire.

Ce sont, en premier lieu, douze personnes, sans naissance, sans bien, sans talens, & sans considération, qui, jointes ensuite à plusieurs autres, s'obstinent à soutenir la Divinité de leur

Maître, & la vérité de ses miracles & de sa Résurrection ; & ils les soutiennent contre toutes les forces Romaines, & contre toute l'opiniâtreté de la Synagogue la plus éclairée.

Tous ces douze hommes, après la perte de leur Maître, qu'ils assurent avoir vu monter au Ciel par une Ascension propre, meurent tous chacun d'une maniere qualifiée, pour soutenir ces vérités, sans qu'on puisse penser qu'aucun autre motif que celui de la vérité de leur Mission pût les obliger à souffrir tant de supplices, s'agissant de soutenir un homme crucifié, qui ne les animoit plus par sa présence, & dont les préceptes, qu'ils ont toujours observés très-régulierement, étoient infiniment rudes & austeres.

Et cependant ces douze hommes, vils & pauvres, morts en criminels à l'imitation de leur Maître, ont converti à la Foi de cet homme qu'ils assurent être Dieu, tout l'Empire : de telle sorte qu'une Religion fondée sur des principes inconcevables, & naturellement incroyables, qui a pour Auteur un homme pendu & exécuté, qui n'éleve que les pauvres, les humbles, & les

mortifiés ; cette Religion, dis-je, prêchée par des ignorans & des pêcheurs, a triomphé de toute la force du Paganiſme, & de toute la ſcience du Sanhédrin. Je ne ſçache que la force de la vérité, qui puiſſe faire cet effet ; & c'eſt un miracle plus authentique que tous ceux qui ſont écrits dans nos Hiſtoires...

III. LETTRE.

Sur la Vérité de la Religion Catholique.

A MR. DE M***.

JE n'aime point, Monſieur, à diſputer de controverſe. Rien n'eſt, à mon ſens, plus inutile. Chaque parti a des reſſources dans l'eſprit de ceux qui le ſoutiennent : chacun trouve des autorités dans l'obſcurité vénérable des anciens Peres ; & chacun appelle ſa cauſe la bonne cauſe. Ainſi, ſans entrer méthodiquement dans ces affreuſes difficultés, agréez, Monſieur, que je vous propoſe ſans prévention celles qui me paroiſſent inſupportables dans votre ſyſtême.

L'Egliſe Romaine étoit ſans conteſtation l'unique Egliſe au commencement

du ſeiziéme ſiécle, ou du moins il ne paroiſſoit pas en doute, que tous ſes Enfans ne fuſſent dans le ſein de cette Mere, hors duquel point de ſalut. Il faut, pour tirer l'Egliſe Romaine de cette poſſeſſion, des titres relevans. Tous Meſſieurs les Proteſtans en conviennent : & ſur cela, vous me dites d'abord, que l'Egliſe Romaine a ſi fort dégénéré de ſa pureté, & dans ſa doctrine, & dans ſes mœurs, qu'elle a ceſſé d'être l'Epouſe de Jéſus-Chriſt ; qu'elle eſt tombée dans une infinité d'erreurs, & dans le plus grand de tous les deſordres, qui eſt l'idolâtrie, crime qui oblige tous les véritables Chrétiens à s'en ſéparer.

A cette accuſation d'idolâtrie, qui ſeroit ſans contredit un titre bien relevant, & dont tous les Proteſtans tâchent à noircir les Catholiques dans leurs écrits : à cette accuſation, dis-je, Monſieur, tous les Catholiques répondent, en vous proteſtant de tout leur cœur, qu'ils ne prétendent adorer qu'un ſeul Dieu éternel & véritable, tel que vous l'adorez vous-même ; qu'ils condamnent & déteſtent toute autre adoration propre, & tout culte qui ne ſe

rapporte pas à lui. Voilà, ce me semble, qui devroit détruire cette grande accusation; car enfin, quiconque ne veut & ne prétend adorer en esprit & en vérité qu'un seul Dieu immense & éternel, Créateur de toutes choses, ne sçauroit jamais être idolâtre.

Si bien que toute l'accusation de Messieurs les Protestans ne peut plus se réduire qu'à condamner certain culte extérieur, dont ils prétendent que l'usage est mauvais. Comme je vous ai déja dit, Monsieur, que je ne voulois pas faire le controversiste, je ne répondrai point ce que mille autres ont déja répondu; que tout ce culte est relatif; que dans les représentations de Jésus-Christ, les Catholiques ne prétendent point, & ne sçauroient prétendre, adorer ou la pierre ou le bois, qui sont la matiére de l'image; mais ils prétendent adorer Jésus-Christ lui-même, représenté dans ces images, dont ils ne se servent que pour exciter la dévotion des peuples, par le rapport qu'elles ont avec leurs sens & leurs idées. Et tout de même, dans le culte qu'on rend aux Saints ou à leurs images, les Catholiques ne prétendent les honorer que comme des

Serviteurs de Dieu, & des imitateurs en quelque maniére de Jésus-Christ, unique, véritable, & essentiel Médiateur.

Mais Messieurs les Protestans s'obstinent à soutenir que ce culte est superstitieux; qu'il est défendu, qu'il fait tort à Jésus-Christ, qu'il ressemble à l'idolâtrie; & que, par conséquent, il doit être banni de l'Eglise.

Voilà à-peu-près, Monsieur, ce qu'opposérent ceux qui voulurent établir la réformation. Je dis ce qu'ils opposérent de plus raisonnable; car il est inutile de réfuter plusieurs calomnies connues dont ils noircissoient l'Eglise Romaine.

Les Catholiques, au contraire, qui étoient en possession des images, & d'honorer les Saints, soutenoient que leur usage étoit très-orthodoxe: & sur cela, Monsieur, c'est-à-dire, sur cette diversité d'opinions des Catholiques d'un côté possédans, & des Protestans de l'autre innovans, ou paroissans innover sans contestation, il fallut établir des Juges légitimes qui pussent décider.

On a donc eu recours au reméde ordinaire dans les grandes controverses de l'Eglise: on a convoqué un Concile général,

général, auquel tous les Evêques ont été invités pour décider ſur les points conteſtés. Juſques-là, je ne vois pas qu'on puiſſe ſe plaindre.

Mais ce Concile, diſent Meſſieurs les Proteſtans, a été convoqué par le Pape, directement notre adverſaire, dont nous prétendons détruire tout-à-fait le pouvoir & l'autorité.

Mais, Monſieur, ſans entrer dans la queſtion du droit de la convocation des Conciles, quelle autre puiſſance pouvoit le convoquer ? Il n'eſt plus de Prince, qui tenant, comme autrefois les Empereurs, tout le monde Chrétien ſous leur puiſſance, ait droit d'en faire aſſembler tous les Evêques. Nos Princes Chrétiens d'aujourd'hui, plus jaloux qu'on n'a jamais été de préſéance, de droits, & de juriſdictions, ne ſçauroient jamais qu'aſſembler chacun leurs Evêques. Si bien, qu'il étoit néceſſaire qu'une Puiſſance commune les convoquât : & il n'y en avoit pas d'autres que le Pape, qui, occupant le premier ſiége du conſentement de tous, avoit pour le moins plus de droit que nul autre de les aſſembler.

Et il importe peu de dire que les

cabales & les brigues ont régné dans ce concile, que tout le monde y étoit dévoué au Pape, & que l'esprit de parti y agitoit tous les Peres; car quoique le Saint-Esprit préside à ces assemblées de l'Eglise, & qu'il en dirige les décisions, il ne détruit pourtant pas les inclinations humaines de ceux qui les composent : & quels sont les Conciles, qui n'ont pas été remplis de cabales & de brigues ? Vous avez trop de connoissance, Monsieur, de cette sorte d'histoire, pour ne pas tomber d'accord qu'il n'en est point où l'on ait joui de plus de liberté qu'à Trente. Tous les premiers Conciles étoient sous le pouvoir des Empereurs, qui étoient les maîtres; & s'il y avoit lieu de réclamer contre la force & le parti, on auroit pu le faire à bien plus juste titre à Nicée, à Ephése, à Chalcédoine, &c.

Messieurs les Protestans opposent encore inutilement, que leurs Docteurs n'ont été, ni appellés, ni ouïs, dans ce Concile; car on sçait qu'ils y furent appellés, & qu'on leur avoit même fait expédier des saufconduits avec toutes les clauses qu'ils pouvoient souhaiter,

pour ne leur laisser rien à craindre de semblable à ce qui arriva au concile de Constance. Il est vrai qu'on ne leur laissa pas espérer la voix délibérative. Ils n'étoient pas Evêques, & il étoit hors d'usage dans tous les Conciles de l'Eglise, que d'autres que les Evêques y eussent voix décisive.

Le Concile donc examine murement, & avec toute l'exactitude imaginable, les sentimens erronnés des Réformateurs, & les condamne comme tels. Ce même Concile, ne trouvant aucune mission dans les Auteurs de la Réformation, & les trouvant obstinés dans leurs sentimens, les déclare Hérétiques, & les condamne comme tels.

Cependant pour profiter du prétexte dont s'étoient servis ces nouveaux Dogmatiseurs, qui étoit celui de réformer l'Eglise, le Concile réforma la discipline & les mœurs des Ecclésiastiques, par les Canons les plus saints & les plus prudens qu'on ait jamais faits, & qui ne manquent que par leur inobservance.

Je vous avoue, Monsieur, que je ne vois rien en tout cela que de très-régulier; & je ne comprens pas comment on peut se persuader, que de simples

particuliers ſans titre, & dont on ſçait que les premiers projets & les premieres querelles n'ont pas eu des ſujets trop légitimes, doivent plûtôt être ſuivis ſur des matiéres pour le moins litigieuſes & obſcures, que tous les Evêques de l'Egliſe aſſemblés.

Ma lettre feroit trop longue, ſi je vous mandois tous les autres inconvéniens qui me paroiſſent ſi grands dans votre Egliſe : ce ſera pour une autre fois. Je vous prie, cependant d'être bien perſuadé qu'on ne peut pas plus eſtimer que je fais votre perſonne, plus honorer votre mérite, ni ſouhaiter davantage de vous voir revenir d'une prévention ſi dangereuſe pour vous, & ſi nuiſible à tant d'autres, que vos diſcours & vos exemples retiennent dans le parti où vous êtes. Je ſuis, &c.

IV. LETTRE.

Sur l'Autorité de l'Egliſe Catholique.

A MR. DE M***.

IL y a ſans doute de la témérité à vouloir convaincre un homme tel que vous, Monſieur, & à lui vouloir

faire avouer qu'il s'est trompé pendant si longtems. Mais quoi ! ne sçavons-nous pas que les foibles en pareille matiere désarment quelquefois les plus forts, & que la vérité de la Religion n'a besoin très-souvent pour se faire entendre, que de la voix d'un enfant ? *Ex ore infantium & lactentium.* D'ailleurs, Monsieur, je ne pense pas qu'il y ait tant de gloire à soutenir un parti avec toute la fermeté possible, qu'il y en a à le quitter quand la Vérité nous est connue ; & si l'on doit se laisser convaincre, il est beaucoup plus grand de se rendre aux raisons de ceux qui ont le moins de lumieres.

Mais pour venir à notre sujet, & à cette autorité de l'Eglise contre laquelle vous vous êtes récrié dans la derniere Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, se peut-il que vous laissiez à chacun la liberté d'interpréter la sainte Ecriture à sa maniere ? Que d'erreurs, que de confusion, vous allez laisser dans l'Eglise ! Quoi ! Monsieur, chaque particulier pourra croire comme il lui plaira, & choisir le sens des paroles de l'Ecriture qui lui conviendra davantage ? Sur ce principe, il auroit fallu

laisser tous les Ariens dans leur opinion. Ils ne s'appuyoient que sur la sainte Ecriture. *Pater meus major me est*, & quelques autres passages qui avoient de la vraisemblance, étoient le fondement de leur doctrine. L'Eglise pourtant, ne fut pas d'avis de laisser cet esprit particulier ; & le Concile de Nicée décida clairement la question, & anathématisa tous ceux qui se révolteroient contre ses décisions.

Voyez, Monsieur, l'inconvénient où sont tombés tous vos Réformateurs. Combien de Sectes différentes ont-ils formées parmi eux ? Que de contradictions, que d'oppositions, sans qu'aucun Juge puisse les accorder, & finir leurs différens ? Quel homme sensé & sans prévention, pourroit penser de bonne foi à embrasser une réformation partout si différente d'elle-même, & qui ne convient que dans le seul point de détruire & de déchirer le sein de l'Eglise, de laquelle elle s'est séparée ?

Voyez, je vous prie, Monsieur, les différens essentiels de Luther avec Calvin. Voyez la diversité & l'éloignement infini de votre croyance à celle des Luthériens, que tout le zéle de l'un &

de l'autre parti protestant, porté de haine & d'aversion pour l'Eglise Romaine n'ont jamais pu réunir. Considérez sans préjugé toutes les démarches foibles, pour ne pas dire indignes, que vos Calvinistes ont faites pour flater les Luthériens, qu'ils ont reçus à leur Communion, quoique ceux-ci soutinssent avec obstination le premier & le plus essentiel sentiment que vous condamnez dans l'Eglise Romaine; tandis que d'autre part les Luthériens fiers & rigides n'ont jamais voulu vous recevoir, & vous ont toujours traités d'Erronés & d'Hérétiques. Et certes, je ne vois pas qu'on puisse, sous quelque prétexte que ce soit, excuser votre foiblesse, ni condamner leur sévérité.

Quelles extravagances vos Ministres ne débitérent-ils pas? Quelle est l'opinion, si bizarre puisse-t-elle être, qui ne trouve son défenseur parmi les vôtres, s'il se trouve des gens assez extraordinaires pour la vouloir soutenir? L'Ecriture Sainte dira tout ce qu'on voudra lui faire dire.

Mais pour venir à une raison, à mon sens, invincible, c'est, Monsieur, que vous avez vous-même reconnu l'erreur

de cette opinion, & vous avez avoué une Autorité dans votre Eglise. Le Synode de Dordrecht est une époque, qu'on ne sçauroit effacer de votre Histoire. Votre Eglise décide des points controversés. Il y a donc une Autorité dans l'Eglise, qui est l'aveu que nous souhaitons, & que vous nous refusez toujours. Et le Synode de Dordrecht n'est pas le seul ouvrage des Provinces-Unies : les Eglises Calvinistes de France l'ont reçu, & confirmé : & ce n'est que parce qu'il leur fut défendu d'y envoyer, que leurs Députés ne s'y trouvérent pas.

En voilà assez, Monsieur, pour vous donner une idée des oppositions qui se trouvent dans votre Doctrine ; inconvénient ordinaire des nouveautés. Je suis, &c.

V. LETTRE.

Sur les Suites de la Réformation.

A Mr. de M***.

RIEN n'est si beau, Monsieur, que le titre de Réformation, & surtout celui de la Réformation de l'Eglise.

Voyons pourtant, si l'ouvrage de vos Apôtres répond à l'idée qu'on se fait, quand on parle de réformer l'Eglise.

Il est de fait qu'on eût pu se passer de la Réformation. Tout le monde n'eût pas été damné, si Messieurs les Réformateurs n'eussent pas pensé à ce tumultueux ouvrage ; & l'Eglise Romaine, si corrompue qu'on la veuille supposer, ne donnoit pas à tous ses enfans un caractere de réprobation : on en est convenu. On croyoit fort orthodoxement le mystere de la Trinité, celui de l'Incarnation ; & pour les mœurs, on enseignoit à suivre la Vertu, & à imiter autant qu'on pouvoit Jésus-Christ : on n'en sçauroit disconvenir.

Qu'on examine de sang froid & sans prévention, s'il se peut, tous les maux qu'a causé & que cause encore tous les jours depuis si longtems cette Réformation, toutes les guerres & tous les soulévèmens qu'elle traînoit nécessairement après elle, & que les Chefs ne pouvoient pas prévoir : car enfin il falloit détruire partout la Religion dominante ; & cela ne s'éxécute pas, sans répandre beaucoup de sang, & sans pro-

duire une infinité de rébellions & de désordres.

Qu'on examine encore l'esprit de division qui se mêla parmi les Réformateurs eux-mêmes, & la guerre qui s'alluma parmi ces hommes qui venoient réformer les autres ; en combien de Sectes se divisérent, & se sous-divisérent ces prétendus hommes Apostoliques, qui prétendoient tous entendre uniquement le vrai sens des Ecritures.

Quels sont, Monsieur, les abus, les desordres, & les dogmes de l'Eglise Romaine ; que le Protestant le plus zélé, s'il est raisonnable, puisse comparer aux maux qui sont arrivés en France, en Allemagne, en Angleterre, au sujet de la Réformation ? Et s'il est vrai, comme a dit un de nos excellens Auteurs sur ce sujet, que les guerres civiles des Romains causérent plus de maux à la République, sous Marius, sous Sylla, & sous les Triumvirs, que l'empire cruel & exécrable de Caligula & de Néron ; qui peut douter que la guerre civile allumée parmi les Chrétiens au sujet de la Réformation par Luther, par Calvin, & les autres, n'ait causé au Christianisme des

plaies plus profondes, que toute cette Monarchie tyrannique de Rome qu'on chante depuis ſi longtems.

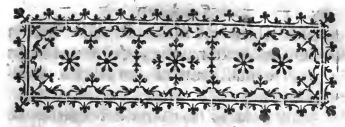
Et l'on ne ſçauroit s'excuſer, en diſant que l'Egliſe Romaine a autant & plus contribué à ces déſordres, que les Réformés. Elle étoit en poſſeſſion d'être la dominante ; & ſans entrer dans le détail des actions particulieres, dont il eſt sûr que le Corps des deux Egliſes n'eſt point reſponſable, il eſt évident que l'Egliſe Romaine croyoit être & étoit en effet en droit de ſoutenir ſa poſſeſſion, & de détruire des nouveautés qui lui étoient ſi oppoſées ; & les Proteſtans étoient pour le moins en un ſens inconteſtablement Novateurs.

Je ne ſçais ſi une Religion ſi peu ſainte dans ſon principe, & établie avec ſi peu d'égard de charité, peut paſſer pour autre choſe, dans ſon commencement, que pour une liaiſon & une cabale d'eſprits mécontens & ambitieux. Dans la ſuite, je ſuis perſuadé qu'il s'eſt trouvé de la bonne foi dans quelques-uns ſéduits par l'éloquence & par les vraiſemblances qui leur étoient propoſées par des gens très-habiles & très-déliés. Enfin, il s'eſt mêlé dans l'eſprit de la

plûpart de ceux qui la professent, une prévention qu'ils ont apportée du berceau, & un entêtement dont les personnes les plus éclairées ne se garantissent qu'avec beaucoup de peine.

C'est à vous, Monsieur, à faire les réfléxions que vous jugerez les meilleures sur cela. Mais surtout, souvenez-vous qu'il faut, en matiére de Croyance & de Religion, se déprévenir, pour examiner avec exactitude la vérité. Un homme de vôtre esprit, & de vôtre capacité, est obligé plus que nul autre à développer les vérités, de quelque voile qu'elles soient couvertes. Je suis, &c.





TRAITÉS DE PHILOSOPHIE, DE MORALE ET DE POLITIQUE.

I. *Sentimens sur la Philosophie.*

LA Philosophie est la Science de la signification la plus étendue ; & l'on doit convenir qu'elle seroit d'une longueur infinie, si l'on prétendoit parvenir à sa derniere perfection.

Je ne sçais même si l'on n'a pas raison de se récrier contre son incertitude & son inutilité. Il sera toujours fort incertain, si la terre tourne, ou si c'est le Soleil ; s'il y a de petits vuides, ou

une Matiére subtile ; & mille autres choses de cette nature, qui sont toutes peut-être aussi inutiles, qu'elles sont incertaines.

Mais si la Philosophie est inutile & incertaine dans cette partie, cette autre qui enseigne à connoître le souverain bien, à le chercher, & à le suivre, est, ce me semble, d'une bien plus grande utilité.

Nous connoître nous-mêmes, corriger nos mœurs, & nous rendre vertueux, est une étude propre aux honnêtes gens, dont les Pédans de l'Ecole ne sçauront jamais que le nom.

J'ai fait mille fois des réflexoins sur les disputes & les inutilités de l'école. Je me suis étonné que des gens d'esprit ayent donné le nom de Philosophe, c'est-à-dire, d'Amateur de la Sagesse, à un homme qui parle des Météores, qui sçait ce qu'ont dit les Auteurs sur le flux & reflux de la mer, qui établit au hazard des Systêmes, & qui avec quantité de Sophismes prouve d'un ton imposant le pour ou le contre d'une question dans une assemblée.

On n'enseigne que superficiellement, & par maniere d'acquit, la Science de

connoître tous les replis de notre cœur, & d'en réprimer les passions. Presque tout le tems est employé à pousser des argumens, qui à la moitié de la dispute ne s'entendent déja plus, par l'obscurité des termes dont on se sert & dont les disputans tâchent de s'embarrasser l'un l'autre.

Pauvre jeunesse, que vous êtes à plaindre ! De quoi vous entretient-on ? Ne serez-vous pas bien instruite à calmer ici les flots de vos passions, qui occupent une si grande partie de vos écrits ? Deviendrez-vous gens de bien, & vos Mœurs seront-elles meilleures, quand les deux tiers de votre Traité de Morale seront remplis de questions sur l'état de la nature pure, ou des actions indifférentes ? Quand vous sçaurez toutes ces choses, sera-ce à juste titre que vous porterez le nom de Sage ? Grand Dieu ! Quelle morale ! Quels Maîtres ! La Science, qui nous apprend à n'avoir besoin que de nous-mêmes, à soutenir également l'une & l'autre fortune, est ensevelie sous une quantité de questions frivoles.

C'est pourtant à cette Science si utile, que se sont appliqués tous les grands

hommes que l'Antiquité à consacrés, & qu'on révére encore aujourd'hui presque jusqu'à l'adoration ; & quoiqu'il soit arrivé parmi eux de grandes contestations sur la souveraine Félicité, (chacun la faisant consister dans ce qui lui plaisoit davantage,) il est pourtant sûr, qu'ils convenoient presque tous sur les moyens de la rechercher, & que la vertu leur paroissoit la voie la plus infaillible, suivant l'idée qu'ils en avoient.

D'ailleurs, autant qu'il pourroit être inutile de rechercher la vérité dans certains points de la Physique, autant est-il utile de la rechercher dans la Morale, où on la trouve toujours en ce point, qu'on se persuade que l'esprit humain ne sçauroit percer les ténébres dont elle est enveloppée : on la rencontre quelquefois par hazard ; mais c'est sans oser s'en assurer, & elle échape aussitôt.

On est fatigué des discours & des régles de l'Académie, on se mocque de la feinte insensibilité des Stoïciens, on a horreur des débauches des prétendus Disciples d'Epicure, on regarde avec mépris la sotte liberté & l'aigreur mordante des Cyniques, le doute des Pyrrhoniens paroit une chose impossible,

& l'on trouvera toujours ridicules les myſteres & les extravagances de la Cabale.

Toutes les ſectes, qui prétendent nous enſeigner le ſouverain Bien, nous trompent, & nous donnent l'ombre pour le corps.

Le ſouverain bien, s'il en eſt un dans cette vie, doit être propre à toutes ſortes de perſonnes, de tout âge, de toute nation, & de tout état ; & les biens que les Sectes nous propoſent, peuvent à peine convenir à quelques-uns.

Il faut un eſprit naturellement fécond & bien diſpoſé, pour les régles & les diſcours de l'Académie. Il faut une fierté & une diſpoſition à ſe contraindre, pour affecter l'inſenſibilité Stoïque. Il faut de la Santé, de la Jeuneſſe, de la Fermentation dans le ſang, pour fournir à la débauche de ceux qui ſe ſont dits injuſtement Diſciples d'Epicure. Il ſe faut bannir du commerce du monde & des honnêtes gens, pour donner dans l'effroyable impoliteſſe des Cyniques. Il n'eſt pas libre à un homme ſenſé de douter, comme les Pyrrhoniens, de ce qui lui eſt évidemment connu. Et il faut être né viſionnaire,

& être naturellement fou, pour entrer dans les chimériques mysteres de la Cabale.

Combien de gens, qui, selon les Sectes, ne pourront prétendre à la souveraine Félicité! Quelle erreur, & comment tout le monde ne l'a-t-il pas reconnue de tout tems!

On est toujours heureux à mesure qu'on est sage, (ils en conviennent tous:) on est toujours sage en quelque état qu'on se trouve, quand on y est sans agitation & avec indifférence, & n'est-on pas dans cette situation, quand on fait toujours ce qu'on croit être de son devoir?

Faire toujours ce qu'on croit être de son devoir, me paroît être l'abrégé de la Sagesse, & le sommet de la Félicité.

Ainsi, sans s'élever à ces hautes spéculations, où nous ne pouvons atteindre qu'avec tant de peine; sans se guinder dans les grands sentimens, que nous trouvons dans Seneque, sans nous tourmenter après des secrets, qui n'eurent jamais rien de réel, nous pouvons vivre heureux.

Menippe menoit une vie commune.

Il agissoit selon que les besoins l'exigeoient dans une très-petite fortune, & il agissoit sans desir, sans chagrin, sans aucune agitation. Peut-être étoit-il en effet le Sage, dont nous ne cherchons aujourd'hui que l'Idée.

II. *Quelques Réfléxions sur le Cœur de l'homme.*

JE ne sçache pas que l'homme ait de plus grands obstacles à ses plaisirs, que le desir violent qui l'agite sans cesse de les prendre tous; & il n'est point de maxime, qui conduise par un chemin plus court à un état malheureux, que celle qui enseigne à ne se refuser aucun plaisir.

L'indifférence pour les plaisirs nous délivre d'un grand nombre de chagrins, & je ne crois pas que l'homme doive aspirer ici-bas à autre chose qu'à la privation de la douleur.

La Philosophie, qui nous promet de nous rendre heureux, nous trompe: elle pourroit peut-être nous enseigner à être sages.

On n'a vû encore personne sur la

Terre, qui naturellement ait été ſage longtems. Si l'exemple de Salomon n'en étoit une preuve convaincante, on auroit de la peine à croire qu'on puiſſe ſe laſſer d'être heureux.

Je ne ſçais ſi l'on pourroit décider quelle eſt la plus grande foibleſſe de l'homme. Il eſt ſûr que l'orgueil eſt la plus générale. L'intérêt ſuit immédiatement après dans l'ordre de la généralité : l'on voit aſſez que l'amour propre en eſt la ſource.

Que l'amour propre nous faſſe aimer nous-mêmes d'une maniére déréglée, je le conçois : que la haine pour nos ennemis faſſe une partie de cet amour propre déréglé, je le conçois encore : mais qu'une partie eſſentielle de cet amour propre conſiſte à haïr généralement tous les autres hommes, c'eſt une conſéquence que je ne comprens pas, & qui ne laiſſe pas d'être très-véritable. Le Peuple court en foule à l'éxécution d'un criminel ; auquel il n'a aucune relation. Que peut-il y ſouhaiter avec tant d'ardeur, que de voir périr un malheureux ? Quelle haine ! Tout le monde va voir les voltigeurs & les danſeurs de corde ; c'eſt un ſpectacle dont

tout le plaisir consiste dans le péril de ceux qui le donnent : on cherche, on attend le moment malheureux de ces hommes dévoués au divertissement public. Tout le monde, & les moins intéressés, ont une joie secrette de la disgrace d'un Favori, ou de la mort d'un Grand ; chacun regarde avec une tristesse secrette l'élévation d'un égal, & quelquefois d'un ami ; personne n'est tout-à-fait exemt de cette envie naturelle & maligne : c'est une conséquence incompréhensible de l'amour déréglé de soi-même.

Que les hommes tâchent à se tromper les uns les autres, & qu'il y ait une fourberie dont on fasse une étude comme d'une Science, c'est une suite de cette haine qu'on a pour son prochain mais qu'on tâche à se tromper soi-même, & qu'on se dégnise à soi-même son propre cœur, c'est un rafinement d'amour propre connu seulement par l'usage.

Ne sçauroit-on dire pourquoi ceux qui font les réflexions les plus saines, les plus justes, & les plus profondes, sont ceux qui répriment moins leurs passions, & qui nous donnent les plus fréquens exemples des plus grandes foiblesses ?

Pourquoi trouvons-nous en tant d'endroits des Portraits si avantageux de la vertu, & en trouvons-nous si peu d'exemples? D'où vient que ceux qui la connoissent si aimable, l'aiment si peu? Et pourquoi la nature, qui par elle-même se porte toujours, dit-on, vers le bien, nous fait elle si agréablement incliner vers le mal? Ce sont là des contradictions impénétrables.

Qu'un homme ait des vices, c'est sa nature : qu'il s'abandonne sans mesure à ses vices, c'est l'effet d'une habitude toujours tolérée, & jamais contrainte; mais qu'il fasse gloire de sang froid des véritables sujets de sa honte, c'est la derniére extravagance.

Je ne pense pas que l'homme puisse concevoir d'espérance plus vaine, que celle de se dépouiller de toutes ses foiblesses. Je trouve sur ce point les Stoïciens les plus présomtueux de tous les hommes.

Un Philosophe se plaignoit & se fâchoit d'avoir toujours des mouvemens contre lesquels il falloit sans cesse lutter. On lui répondit; *Que ne vous fâchez-vous d'être homme?* Trouve-t-on extraordinaire d'avoir des maladies & des infirmités

dans le corps ? Pourquoi n'en auroit-on pas dans l'esprit ?

Quelques-uns ont poussé cela plus loin : ils appellent les foiblesses de l'homme, non pas les maladies, mais les nécessités de l'esprit. Personne ne trouve étrange d'être obligé à dormir, à boire, à manger ; & on doit de même être peu surpris d'avoir l'esprit inquiet, jaloux, irrésolu, emporté, paresseux, &c. Et comme le corps souffre ses nécessités plus ou moins honnêtes, l'esprit souffre les siennes, plus ou moins honteuses.

Peut-on trouver dans un même sujet tant de foiblesses si basses, si brutales, & si indignes, avec tant de réflexions si sublimes, si spirituelles, & si belles ; des vues si longues & si étendues, avec une vie si courte & si bornée ; un desir si immodéré de sçavoir les choses les plus inutiles, avec une ignorance si crasse de ce qu'il y a de plus important ? Un ancien rieur a dit, que les Dieux avoient pris un peu trop de Nectar quand ils firent l'homme, & que lorsqu'ils regardérent de sang froid leur ouvrage, ils ne purent s'empêcher de rire. Mais, raillerie à part, je doute qu'on

puisse trouver dans un même sujet de plus grandes & de plus formelles contradictions.

L'opinion est la plus puissante de toutes les causes qui déterminent l'homme, & la source la plus féconde de ses erreurs & de ses illusions : tout le monde en convient, & personne ne s'en défait. Presque tous les auteurs nous dépeignent Auguste comme le plus clément Prince qui ait régné ; la plûpart des Livres sont remplis de ses éloges. Les mêmes auteurs nous dépeignent Néron comme le plus cruel & le plus indigne de tous les Princes ; presque tous les Livres sont remplis d'invectives contre sa mémoire : & cependant, il s'est trouvé quelques auteurs graves & très-entendus, qui ont prétendu démontrer que Néron fut moins cruel qu'Auguste, & que ce dernier eut beaucoup plus de vices que l'autre ; ils ont poussé la chose jusqu'à faire l'Éloge de Néron de propos délibéré (*). Il ne s'agit point-là de faits obscurs & contestés : ils jugent tous sur les mêmes actions connues & avouées. Qui peut s'assurer des jugemens des hommes ?

(*) Cardani Encomium Neronis.

Cette

Cette pensée, tirée de celle de M. Pascal, me paroît bien juste & bien naturelle. On n'est point surpris qu'un homme boiteux fasse de faux pas, & personne ne s'est jamais avisé de dire à un tel homme, *Pourquoi ne marchez vous pas droit ?* Si l'on pouvoit voir les esprits, on appercevroit dans quelques-uns des défauts qui feroient cesser notre surprise, lorsque nous entendons de faux raisonnemens continuels, & des obstinations ridicules : ce sont des esprits boiteux. Cette considération devroit réprimer toutes nos impatiences, & la plûpart de nos coleres.

On dit que les passions ravissent à l'homme l'usage de la Raison. Et où, & quand, trouve-t-on des hommes dépouillés de toute passion ? Il sera bien rare, sur ce calcul, d'en trouver de raisonnables.

Les charmes de la vertu seroient bien touchans, si les charmes du vice ne le paroissoient davantage ; & de tous les charmes qui rendent le vice contagieux, la fortune qui le suit me semble le plus dangereux. Le plus grand obstacle à la vertu consiste dans le peu d'estime qu'on en fait dans le monde.

On dit que rien n'eſt ſi charmant que la vérité. De-là les complimens, les marques extérieures de bienveillance, les habits ſuperbes, les équipages magnifiques, le fard, les perruques, &c. On veut déguiſer ſa haine, ſon envie, ſa laideur, ſa pauvreté, ſon impuiſſance, & juſqu'aux rides de ſon viſage, & à la blancheur de ſes cheveux.

Je voudrois moins de politeſſe dans les maniéres, moins de délicateſſe dans les expreſſions, moins d'attention aux bienſéances; & un peu plus de ſolide vertu. On n'eſtime les gens, que par rapport à mille choſes extérieures tout à-fait inutiles. On parle de Dorilas comme d'un honnête homme, parce qu'il eſt joli & agréable : tout le monde ſçait qu'il eſt coupable de concuſſions, de voleries, d'impuretés, de calomnie. Polemon eſt un homme juſte, tempérant, exact: on le mépriſe pourtant, parce qu'il eſt éloigné de la molleſſe, & qu'il n'a point cette partie de la corruption du Siécle qu'on appelle politeſſe.

Je me plaignois l'autre jour de cette injuſtice du Public à des perſonnes très-eſtimables, & je me plaignois avec aſſez

de véhémence. On me répondit avec beaucoup de sang froid, *Vous avez raison : ce que vous dites est vrai ; mais c'est le monde.* Quelle excuse !

Un homme d'esprit ne peut pas s'applaudir de son bonheur auprès de sa maîtresse ; il sçait que le caprice tout seul lui a rendu ce service : il ne sçauroit non plus se glorifier de la faveur qu'il a acquise auprès des Grands ; il n'ignore pas que le hasard, & quelques rencontres accompagnées souvent de très-peu de mérite de sa part, ont produit cet effet. La réputation même qu'il s'est établie, s'il veut se rendre justice, n'est pas tout-à-fait due à des sujets légitimes. On sçait que les actions les moins louables de notre vie sont souvent celles qui nous rendent illustres, tandis que les plus louables restent dans l'obscurité. Mais un homme peut s'applaudir & se glorifier, lorsqu'il a domté ses passions favorites, & réprimé ses mouvemens. C'est ici son ouvrage propre ; il a seul part à ce travail ; & il peut, à juste titre, s'en donner toute la gloire. Sçavoir quitter sa Maîtresse ou modérer son ambition, sont des ouvrages qui peuvent nous

rendre justement contens de nous-mêmes.

Etre utile au public, est un caractere brillant ; mais ne nuire à personne, est un état de vertu obscur, mais tout-à-fait rare. On voudroit qu'avant que d'être utile au public, Pilarque cessât de nuire à qui que ce soit.

On veut être grand homme, & les vertus d'éclat sont celles qu'on veut pratiquer. Vivre chez soi dans la méditation des vérités, & ne régler que soi ou sa famille ; vertu rare, sublime, difficile, mais obscure, dont on ne fait point de cas.

Pour juger de la vertu d'un homme, il faudroit lire dans le fond de son cœur, pour y découvrir les causes qui le font agir : ce sont les causes qui font la vertu, & non pas les actions extérieures.

On a dit, avec assez de raison peut-être, que les plus grandes vertus des hommes ne sont que le triomphe d'une passion moins criminelle ; de telle sorte que ceux qu'on croit si vertueux ne différent des autres, que par le choix de certains défauts qui sont moins condamnés dans le monde.

L'une des plus grandes sources des

vices qu'on remarque dans les hommes, c'eſt l'ambition de ſurpaſſer ſon devoir : on veut faire plus qu'on ne doit, & l'on néglige de faire ce qu'on doit.

III. *De l'Inconſtance de l'Homme dans les égaremens de la Vie.*

CLéonte a recherché toute ſa vie les moyens de ſe rendre heureux, & il a paſſé par toutes les routes qui pouvoient le mener à quelque choſe de ſatisfaiſant

Il chercha d'abord dans les intrigues galantes, & dans le commerce des femmes, les douceurs dont l'idée l'avoit au commencement enchanté. Elles n'eurent pour lui rien que de funeſte. Celles qu'il aima lui furent toutes infidéles juſqu'à la perfidie. Ses jalouſies & ſon déſeſpoir ne peuvent ni s'exprimer, ni preſque ſe comprendre. Il fut, d'autre part, parfaitement inſenſible pour celles dont il fut aimé : & leurs reproches, leurs plaintes, & l'ennui qu'elles lui causérent, furent pour lui auſſi douloureux, que les fureurs de ſes jalouſies. Ainſi,

il ne trouva parmi les femmes, que le contraire de ces douceurs qu'il s'étoit propoſées. Je paſſe une infinité de traverſes périlleuſes, d'aventures fâcheuſes, de haines & d'inimitiés, avec des perſonnes pour qui il devoit naturellement avoir des égards, & quelquefois de la reconnoiſſance. Je paſſe ſes querelles avec ſes meilleurs amis, dont en d'autres occaſions il a été ſouvent obligé de commettre les plus intimes, pour les intérêts ridicules de ſes amours. Suites funeſtes & néceſſaires du commerce des femmes. Enfin, Cléonte ſe déſabuſa de ce qu'on appelle un amour de paſſion; mille chagrins cuiſans, qui ſans ceſſe le fatiguoient, lui firent concevoir la ferme réſolution de ne s'engager de ſa vie; aidé principalement par les conſeils de quelques amis libertins & déréglés, avec leſquels il ſe propoſa de trouver dans la débauche une félicité exemte d'inquiétude.

Et en effet, les délices d'une bonne chere continuelle, accompagnée de la converſation de ces mêmes amis libertins, mais gens d'eſprit, commencérent d'abord à lui faire eſpérer une vie heureuſe. Mais qu'ils trouvérent bientôt

le ſecret de s'en éloigner, par les profuſions de leurs feſtins éternels, & les excès dangereux en toutes ſortes de vins; auxquels ils ne furent pas même capables de ſe borner; empruntans, pour ſe détruire plus vîte, l'uſage de l'eau-de-vie la plus brulante, qui leur raviſſoit ſi ſouvent la raiſon, & les expoſoit autant à des périls fréquens, qu'à la riſée de tout le monde. Ils paſſérent, comme on juge aiſément, de cette crapule indigne à tous les excès dont la pudeur ne permet pas de faire le détail, & dont ils éprouvérent ſouvent les cruelles ſuites.

On doit concevoir, que dans cet état de débauche, la raiſon, contre laquelle on ſe révolte en vain, ſe faiſoit toujours entendre à Cléonte dans l'intérieur de ſon eſprit, & dans les momens d'intervalle que ſes débauches lui laiſſoient.

Quoi qu'on en diſe, les remors intérieurs qu'on n'étouffe jamais parfaitement, & la raiſon naturelle qui crie ſans ceſſe contre ces déréglemens, détruiſent tout ce qu'ils peuvent avoir de ſenſualité & de plaiſir. D'ailleurs, Cléonte voyoit tous les jours diminuer ſes

forces & ſa ſanté, & il ſentoit par une expérience qui n'étoit plus douteuſe, qu'il ne pouvoit plus fournir longtems à ces excès. Perſonne, à qui il reſte un peu de ſens commun, ne veut mourir.

Le voilà donc déterminé à quitter ce genre de vie ſi indigne d'un honnête homme par mille endroits: & prenant en avançant en âge des ſentimens proportionnés à ſon état, il s'attacha au ſoin de ſa fortune, comme à l'unique affaire qui devoit l'occuper.

Des relations favorables qui l'introduiſirent auprès de ceux qui étoient les Maîtres des graces & des faveurs, firent qu'on le mît en état de faire paroître ſes talens & ſon eſprit naturellement excellent: & il travailla d'abord avec beaucoup de ſuccès. Il crut avancer toujours de même pas, & ſes premiers emplois heureuſement remplis lui firent concevoir des eſpérances au-delà de ce qu'on pourroit dire. Il n'eſt pas croyable quels phantômes de fortune ſe forme un courtiſan nouveau, qui a été favoriſé dans les commencemens: il ſemble qu'il perde le ſens; & ſi l'on liſoit dans le fond de

ſes penſées, on y liroit des deſſeins & des projets plus extravagans & plus chimériques, que les châteaux en Eſpagne que bâtiſſent les frénétiques.

Mais, on trouva bientôt le moyen de le délivrer de ce mal. Une troupe de mécontens & d'envieux s'éleva, & le noircit avec tant d'art & de vraiſemblance, qu'il fut contraint à ſe juſtifier comme un criminel : & quoiqu'il fût réellement très-innocent, il eut de la peine à effacer tous les ſoupçons ; & l'impreſſion du crime, dont on l'accuſoit, reſta toujours dans l'eſprit de ceux qui gouvernoient. Il éprouva pour lors une alternative cruelle de faveurs & de diſgraces, & il commença ici à perdre cette droiture parfaite qu'il avoit toujours conſervée. Comme on employoit pour le perdre les fauſſetés & les baſſeſſes, il crut pouvoir ſe ſervir des mêmes voies pour ſe défendre ; & comme on ne ſe défend pas longtems ſans vouloir ruiner ſes ennemis, il ne laiſſa rien à tenter pour en venir à bout. Mais quels ennemis ! Il avoit pour ennemis tous ceux qui l'environnoient. Haï de tout le monde, il haïſſoit tout le monde, & je ne ſçais s'il eſt permis de concevoir

ſur la terre un état plus violent & plus malheureux.

Honnête homme, bon cœur, belle ame, tant qu'on voudra : toutes ces qualités ceſſent dans la voie de la fortune, où l'on ne peut s'élever, & ſe ſoutenir, qu'en détruiſant les autres, & l'on ne détruit d'ordinaire les autres, que par l'artifice, la fourberie, & le menſonge.

Quel tumulte dans ce ſéjour pour un homme tel que Cléonte ! Quels orages ! Quels revers ! Avec combien de douleur a-t-il vu ſouvent élever mille perſonnes d'un mérite médiocre, d'une naiſſance obſcure, ſans ſouvent aucun ſervice de leur part ! Avec quel chagrin a-t-il vu tomber ceux qui le protégeoient, & qui par leur chute l'ont laiſſé hors d'état de prendre ſon parti, & de ſuivre ſa route ! Que de meſures rompues ! Que d'eſpérances perdues ! Que de projets détruits ! Je doute qu'on puiſſe bien ſe faire une idée de cette confuſion, & de cette viciſſitude.

Tout homme, qui a un eſprit & un ſens juſte, ſe laſſe de ce genre de vie. Cléonte auſſi s'en laſſa ; & après beaucoup d'efforts, il fit une retraite honorable, & ſe retira dans une maiſon de

campagne, où, dans les commencemens, il imita tous les travers des courtisans malheureux & mécontens, qui ne cessent de déclamer contre l'injustice & le peu de discernement des Ministres.

Revenu de ces inutiles emportemens, & de ces ridicules déclamations, il se donna tout entier à la Philosophie; séduit, ou attiré par ces grands exemples de l'Antiquité, dont il admiroit les hauts & les merveilleux sentimens. Il renonça à tout ce qui l'avoit si agréablement flatté; & charmé de la douceur de sa retraite, & de la beauté de la Philosophie, il s'abandonna tout entier à sa méditation & à ses préceptes.

On ne sçauroit dire avec quelle pénétration il fouilla dans les plus profonds secrets de la Nature, & avec quelle fermeté il se dépouilla, ou parut se dépouiller, de toutes les foiblesses de l'homme. Attaché uniquement à la recherche de la Sagesse, qu'il regardoit comme la vraie félicité, il réprima avec force toutes les passions dont son ame pouvoit être agitée. Tranquille au milieu des adversités qui lui survenoient,

& inſenſible également aux joies & aux douleurs, il recevoit ſans altération la nouvelle d'une perte conſidérable, & jouiſſoit ſans goût des plaiſirs les plus délicieux.

Cet état, dans lequel il vivoit, le flattoit aſſez pour lui donner la réſolution d'y perſiſter ; mais ce n'étoit qu'une illuſion ; & cette Sageſſe tant vantée ne ſe trouve point réellement dans une vie purement naturelle & philoſophique.

Ses paſſions, qui paroiſſoient amorties, & qui, laſſées des efforts qu'elles avoient autrefois produits, lorſqu'il s'étoit abandonné à elles, avoient ſouffert quelque tems le joug qu'il leur avoit impoſé, ſe réveillérent tout d'un coup avec fureur ; & rompant les digues dont il les tenoit enfermées, elles ſe répandirent avec impétuoſité ſur toutes les facultés de ſon ame. Leur révolte fut générale ; & elle fut d'autant plus dangereuſe, qu'une inclination favorite & ſecrette ſe trouva de la partie, & mit toute la Philoſophie aux abois.

Il réſiſta quelque tems, mais foiblement : tous les ſecours de Sénéque furent inutiles ou impuiſſans ; & le ſecret penchant, qu'on avoit jadis nourri

avec soin, & entretenu avec plaisir, se fit sentir avec tant d'attraits, qu'on n'eut point de honte de le suivre, & de s'abandonner à toutes ses douceurs.

Voici donc notre prétendu Sage, qui tombe de ce haut étage d'insensibilité dans la plus vile des foiblesses.

A l'âge de cinquante-cinq ans, il rentre dans les fers qu'il avoit été honteux de porter à trente ; & par une impression fatale & cruelle, il se dévoue à la mollesse, à l'inutilité, & au ridicule d'un amour dont il avoit autrefois senti les fureurs, & dont une visite, produite par le hasard, ralluma toute la violence.

Quelle extravagance ! Un Courtisan retiré, à qui les soins importans, qu'il s'est donnés pour les grandes affaires, ont dû donner un esprit & un jugement solide ; un homme, qui, attaché à la Sagesse & à la haute Philosophie, a paru aux yeux du Public un modéle à imiter, renonce tout à coup à ces grands caractéres : & comme s'il étoit ennuyé d'être sage, d'être heureux, & d'être estimé de tout le monde, il court se rendre la risée de tous ceux qui le verront amoureux d'une femme fameuse

pour l'en retirer, la révolte générale de ses passions, & ce honteux retour de son cœur à la mollesse, pour lui faire bien sentir que la Grace seule peut produire une ferme & solide vertu.

Et en effet, il reconnut les prodigieux égaremens....

IV. *Réfléxions sur la Mort.*

RIEN n'est si sûr que la Mort; personne ne s'est encore avisé d'en douter. L'exemple de tous les hommes est une preuve convaincante, qui a tenu lieu de démonstration.

Quoique presque tout le monde regarde avec chagrin le dernier moment de sa vie, on tâche néanmoins de se consoler, en se flattant qu'il est encore bien éloigné; & l'incertitude de la Mort, qui la devroit rendre terrible, devient, par un effet de l'amour propre, un sujet de consolation dans cette nécessité fatale.

L'égalité que la Mort met entre tous les hommes, seroit capable de réprimer la vanité des Grands, s'ils se don-

noient la peine de faire des réfléxions ſur un ſujet ſi triſte. Cette exacte égalité n'eſt comparable qu'à celle qui ſe trouve parmi ces mêmes hommes dans leur naiſſance. Ces deux termes ont un rapport eſſentiel l'un à l'autre : on naît pour mourir ; & un Poëte a dit, que mourir, c'eſt achever de naître.

Je ne ſçache pas qu'il y ait une idée plus affreuſe, que celle de la Mort. Il faut s'élever beaucoup au-deſſus de la nature, pour ne pas craindre la Mort ; & je ſuis peu ſurpris des frayeurs qu'on remarque ſouvent dans ceux qui la voient approcher.

On a pris même beaucoup de ſoin de la rendre plus effroyable, par l'appareil qui l'accompagne aujourd'hui : un air lugubre qui ſe répand dans toute une famille, des larmes qu'une épouſe verſe en abondance, les hauts cris de tous ceux qui ſe trouvent dans la chambre d'un malade, affoibli d'ailleurs par la violence de ſon mal ; outre mille autres cérémonies, qui impriment par elles-mêmes des ſentimens raiſonnables de crainte à un homme qui ſent défaillir la nature en lui-même, & qui quelquefois n'eſt pas conſolé par l'incertitude de ſon

ſon état en l'autre monde : la vie paſſée lui faiſant encore appréhender tout ce qu'enſeigne la Religion, qui ſur ce ſujet eſt terrible.

Ne ſçauroit-on trouver le moyen d'épargner à un mourant des idées ſi confuſes, & ſi terribles ? Céſar trouvoit que la plus prompte Mort étoit la plus douce : parce qu'elle délivroit l'eſprit de fâcheuſes conſidérations. Et il eſt ſûr qu'on devroit, s'il ſe pouvoit, laiſſer pour les ſeuls criminels cet appareil de la Mort, qui eſt pour eux un ſupplice plus cruel que la Mort même.

Il me ſemble avoir lû, que certains Peuples barbares célébroient les derniers momens de la vie de leurs Grands, par des marques de réjouiſſances, & qu'ils donnoient aux mourans tous les plaiſirs dont ils pouvoient être capables. La Religion miſe à part, cette coutume eſt bien peu barbare.

Quelle douleur pour un homme, qui dans une grande jeuneſſe jouit de beaucoup de ſanté & de beaucoup de biens, quand il ſent la Mort inévitablement prochaine ! Son affliction n'eſt pas même comparable au bonheur dont il jouiſſoit. Pouvoit-il quelquefois publier qu'il

cesseroit un jour d'être heureux ?

Quoi qu'en dise la Philosophie Stoïcienne, un homme sage, qui a examiné la Mort, ne sçauroit s'empêcher de la craindre ; & l'on voit rarement un cœur ferme & généreux se la donner.

Caton, qu'on a toujours cité pour l'exemple le plus achevé de force & de constance, & dont la Mort a fait le sujet des éloges des anciens & des modernes, marqua à mon sens plus de désespoir, que de grandeur-d'ame.

Si l'on veut se donner la peine de rechercher le principe des choses, & de remonter jusqu'à la source d'où elles procédent, on trouvera que cette Mort de Caton, tant vantée, avoit pour véritable cause une foiblesse de cœur, & un trouble étrange de l'ame.

Les disgraces du parti qu'il suivoit, & qu'il croyoit être favorisé de la Fortune ; les bons succès des armes de César contre lequel il s'étoit violemment déclaré ; moins peut-être par rapport aux intérêts de la République, qu'à quelques raisons particulieres & domestiques ; l'impossibilité où il se trouva de résister dans la Place qu'il défendoit, & la honte qu'il s'imagina qu'il y auroit

à se rendre & à céder à César : toutes ces choses le réduisirent au désespoir ; & ne sçachant prendre aucune résolution digne du bon sens & de la raison dont il se piquoit, il se donna la Mort avec assez de cérémonies, & après avoir rempli son esprit des hautes idées de l'immortalité de l'ame sur laquelle il lut auparavant les écrits de quelques Philosophes.

N'auroit-il point été plus glorieux à Caton dans sa défaite, de conserver sa tranquillité, & sa fierté ? Ne l'eût-on pas admiré, si, dans les fers de César, il eût reproché à son Vainqueur l'ambition démesurée qui le rendoit l'homicide d'un million de Citoyens ? Et sans être surpris de voir l'injure & le crime couronné, il devoit regarder cet événement comme l'effet ordinaire d'une fortune aveugle & capricieuse, audessus de laquelle un homme sage est toujours élevé.

N'y auroit-il en effet qu'à se tuer dans les grands malheurs, pour être un grand homme ? Quand on est accablé de douleurs, de chagrins, de dettes, & de procès, on n'estime guéres la vie ; & il me semble qu'il est bien plus difficile

de vivre dans cet état, & de soutenir toujours son caractére dans ces malheurs divers.

Au passage du Rhin, Monsieur le Comte de G. s'opposa fortement à Monsieur D.... qui vouloit se jetter des premiers dans la riviere : il l'arrêta le pistolet à la gorge. Tout le monde fut surpris de cette action, qui paroissoit si bizarre ; & l'on ne sçavoit ce qu'on en devoit penser, quand on entendit Monsieur le Comte de G.... qui disoit à celui qu'il tenoit arrêté : *Je crois bien que vous ne craignez pas la Mort ; endetté comme vous êtes, vous seriez vraiment trop heureux de vous noyer. Payez-moi deux mille Louis que vous me devez, après quoi vous passerez tant qu'il vous plaira.*

Il ne croyoit pas qu'il fût difficile de mourir quand on étoit endetté. Que doit-ce être quand on est accablé de toutes sortes de chagrins ? S'il étoit jamais héroïque de s'ôter la vie, & qu'on jugeât de cette action par la difficulté qu'on y trouve, il faudroit se tuer quand on est dans une éclatante prospérité : alors, peut-être, il seroit difficile de mourir.

J'avoue pourtant qu'il y a certains

exemples dans l'hiſtoire, où des perſonnes, qui ſe ſont tuées elles-mêmes, ont donné de véritables marques de grandeur-d'ame & d'intrépidité ; & quoique peut-être elles n'ayent pas raiſonné juſte ſur le parti qu'on doit prendre dans les grandes adverſités, & qu'elles ſe ſoient laiſſées entraîner à la folle opinion qui regnoit pour lors, il eſt ſûr qu'il ſe trouve quelques genres de Mort bien héroïques.

Il ne faut pourtant pas les chercher parmi ces Philoſophes & ces Sages, faiſant profeſſion d'être au-deſſus de la vie & de la fortune : on trouve chez eux beaucoup d'oſtentation & de grimaces.

Mais nous trouvons quelque choſe de bien grand dans l'action de la femme de C. Pætus. Celui-ci trempa dans une conjuration contre N. qui fut découverte, & dont les complices l'accuſérent dans les tourmens. Sa femme en eut avis, & courut en avertir ſon mari. *Il n'y a plus*, lui dit-elle, *d'eſpérance pour vous : on va bientôt venir vous arrêter, & l'on vous fera ſouffrir des ſupplices douloureux, & une Mort infâme. Vous ſçavez combien il eſt honteux de mourir des*

mains de ſes ennemis : vous ſervirez à leur plaiſir ; & ils repaîtront leurs yeux de votre ſang. Evitez, ajoûta-t-elle en lui préſentant un poignard, *le ſpectacle dont toute votre Famille & tous vos Amis rougiroient*. Pætus entendit ce que cela vouloit dire, & voulut ſe donner la Mort, pour ſatisfaire à ſa femme, & à ſa réputation. Mais comme dans cette action ſi contraire à la nature, il tardoit & héſitoit à ſe donner le coup mortel, ſa femme ſans paroître émue, prit le poignard de ſes mains, & s'en étant donné elle-même deux coups mortels ſur la gorge, elle le rendit à ſon époux, en lui diſant d'un air tranquille, *Pœte nec dolet*. Je ne vois rien qui approche de cette fermeté dans toute l'hiſtoire, & ce *nec dolet* me ſemble plus beau que toutes les victoires d'Alexandre. Elle ne meurt point par déſeſpoir, ni par foibleſſe : elle meurt par le peu de cas qu'elle fait de la vie, & pour enſeigner à ſon époux le chemin qu'il falloit prendre pour l'immortalité, ſelon le ſentiment alors univerſellement reçu, qui apprenoit que c'étoit une action digne de l'admiration de tous les ſiécles ; que de s'ôter la vie ſoi-même dans les

grandes adversités. *C'est*, disoit-on, *agir bien noblement : c'est se venger bien fierement de la* Fortune *& de ses ennemis, & dérober à leur pouvoir celui qu'ils cherchent à persécuter*. Et c'est sans doute sur la foi de cette maxime, que tant de gens ont cru aller à l'immortalité par cette action.

Le caractere le plus recherché dans le monde est celui de la bravoure. Un homme, qui se jette hardiment dans les plus grands périls, & qui les affronte avec intrépidité, paroît mépriser la Mort : & ce mépris de la Mort est sans doute quelque chose d'admirable. Cela n'est pourtant pas rare aujourd'hui, & ne le fut pas même autrefois. Il y a une infinité de gens remarqués dans l'Histoire, & une infinité d'autres dont il n'est point parlé, qui ont fait des actions merveilleuses en ce genre.

Se peut-il que la bravoure, qui est l'une des plus grandes vertus, soit si commune ? N'y auroit-il point quelque raison, qui la rende si ordinaire ? Cette raison n'en diminueroit-elle point le prix ? Et l'amour propre ne cacheroit-il point aux hommes cette raison ?

Il est indubitable que l'intérêt & l'am-

bition conduisent plusieurs personnes dans les dangers ; & leur prétendu mépris de la Mort est bien moins en eux un effet de la vertu & de la bravoure, que d'avarice & de desir immodéré de gloire. Ils ne sont pas extrêmement braves, mais ils sont extrêmement intéressés & extrêmement ambitieux : & il est si vrai, qu'ils n'ont pas cette fermeté d'ame, & cette intrépidité dont ils se parent, que la même Mort, qu'ils ont affrontée par ambition à la guerre, leur paroît terrible sitôt qu'elle se présente à eux dénuée de la gloire, ou du profit qui l'accompagnoit ; ils la trouvent effroyable, & leur crainte surpasse même celle du plus simple des hommes.

On voit tous les jours que celui, qui dans des occasions d'éclat cherchoit une Mort qui le fuyoit, ne peut se résoudre à souffrir une Mort qui le cherche, & qui ne lui laisse plus que quelques heures de vie. Il est dans des frayeurs violentes, il surprend tous ses amis par ses cris ; & l'on a de la peine à comprendre comment un homme, qui a montré tant de fermeté dans une bataille, marque tant de foiblesse dans son lit.

Tout ce qu'on peut conclure en faveur de ces braves, qui ne méprisent la Mort que dans certaines circonstances, c'est que l'ambition ou l'intérêt l'emporte sur la crainte de la Mort. Ils la craignent en effet; mais leur crainte est au-dessous des autres passions qui les font agir.

La véritable bravoure est rare comme les grandes vertus. Courir à la Mort pour le bien public, sans espoir de récompense, de gloire, ni de renommée : connoître parfaitement le péril, l'avoir bien prévu, & s'y jetter par la seule vue de faire son devoir, & par le peu de cas qu'on fait de la vie : c'est-là ce qu'on appelle la véritable bravoure : & je doute fort qu'il y ait beaucoup de gens dans qui l'on puisse trouver ce caractére. Tel fut autrefois Codrus le Grand, qui ayant sçu que l'oracle, consulté sur le sort de la bataille, avoit répondu que sa Mort seule pouvoit donner aux siens la victoire, trouva le secret de s'habiller en simple soldat, & de se faire tuer des premiers sous ce déguisement. Si l'on examine cette action, on trouvera qu'elle est toute grande : point d'ambition, point de vaine gloire; tout est pour le bien pu-

blic. Codrus meurt pour faire triompher les siens : il n'estime pas assez sa vie, pour se la conserver aux dépens d'une bataille, & il se sert d'autant d'artifice pour mourir , qu'en emploient les autres hommes pour vivre. Que l'on cherche si l'on peut de pareils exemples, où la bravoure soit si épurée.

Je ne sçais si l'on pourroit rapporter ici ce que font les fameux étourdis, qui par d'heureuses témérités se font quelquefois un grand nom dans le monde. Ils forment des entreprises par caprice, qu'ils poursuivent sans raison & sans conduite, & ils réussissent quelquefois par l'effet heureux d'une fortune aveugle. Ils se sont mille fois exposés à la Mort ; mais comme ils ont été guidés par leur unique ambition & leur seul entêtement, ils n'ont guéres raisonnés ; à proprement parler, ils n'ont ni crainte, ni mépris pour cette mort, qu'ils n'ont jamais pris la peine de considérer. Tel fut peut-être cet Alexandre, sur lequel on a voulu prendre le modéle des Héros.

On peut difficilement s'assurer sur la fermeté de ces grands criminels, que leur malheur fait mourir sur un échafaud. Comme leur Mort est forcée, &

qu'ils ont tout le tems qu'il faut pour s'y résoudre ; ils tâchent par une constance étudiée à mériter au moins l'estime de ceux qui les verront mourir, & qui déploreront d'autant plus leur sort, qu'ils croiront qu'ils le méritent moins.

Il y a dans la mort de Sénéque une noblesse de sentimens bien exprimée ; mais ses grandes idées font appercevoir un homme qui s'exhorte à mourir.

Presque tous les Anciens ont été entêtés de cette immortalité de leur réputation, pour laquelle seule ils travailloient, & qui est peut-être l'une des plus grandes erreurs que produise l'opinion des hommes. Celui qui se précipita dans le gouffre au milieu de Rome, ceux qui se dévouoient dans les combats, ceux qui se faisoient immoler, avoient des frayeurs violentes à la vue de la Mort qu'ils alloient souffrir ; mais ils étoient emportés par un amour de la gloire, à laquelle ils ne pouvoient résister.

Et cette réputation, après la Mort, qui étoit chez les Romains le commun entêtement, provenoit peut-être d'une politique sçavante ; puisque par-là on trouvoit toujours des gens qui s'expo-

soient aux périls les plus certains. Aussi a-t-on remarqué, que pour entretenir cette erreur, il y avoit mille honneurs établis après la mort; la harangue funébre, le Champ de Mars, l'Epitaphe, le Mausolée, les Jeux, les Fêtes, & l'Apothéose quelquefois: d'où vient encore qu'on ne se servoit jamais du mot *Obiit*, en parlant d'un homme illustre, mais de celui *Vixit*.

On ne sçauroit bien déterminer quelle doit être la disposition de l'homme à la vue de la mort. Il est sûr, au moins, qu'il doit quelquefois considérer qu'elle est certaine, & peut-être prochaine. Il doit vivre, & agir comme sûr de mourir; & sans entrer dans ces questions impénétrables que la seule Religion peut résoudre, il doit dans ses malheurs se consoler par l'espérance de la Mort qui les terminera; & il doit dans ses prospérités se modérer par la vue de cette Mort qui l'égalera aux malheureux. La craindre est une foiblesse dans les heureux; la souhaiter est un désespoir dans les misérables: il faudroit, s'il se pouvoit, l'attendre avec indifférence, & avec patience. Les vers que Monsieur Maynard fit mettre sur la porte

de ſon Cabinet, expriment bien ce que je veux dire.

Las d'eſpérer & de me plaindre
De l'Amour, des Grands & du Sort;
C'eſt ici que j'attens la Mort,
Sans la deſirer ni la craindre.

C'eſt bien le caractere le plus beau & le plus rare qu'on puiſſe avoir.

Je ſçais que Pétrone eſt mort avec cette froideur que les Modernes admirent, & qui eſt rapportée comme fort ſinguliere par Tacite. Il fit bonne chere avec ſes amis, il lut de petits vers, il fit comme à l'ordinaire ſes affaires domeſtiques; & ſans perdre ni donner aucune de ces grandes idées qui rempliſſent l'eſprit tout entier, il rouvrit ſes veines, qu'il s'étoit déja fait couper; & dans les douceurs d'une défaillance, il ceſſa de vivre. On ne pourroit s'empêcher d'admirer l'indifférence de cette Mort, ſi l'on ne ſçavoit que Pétrone ne l'avoit jamais conſidérée, & qu'il s'étoit là-deſſus tout-à-fait étourdi; car pour avoir un mépris raiſonnable pour une choſe, il faut l'avoir ſérieuſement examinée.

Il faut ſçavoir mourir, quand il eſt

néceſſaire pour le bien public, pour la gloire de la Patrie, par la ſeule obligation de la nature, & par l'ordre même de nos ennemis. Il faut ſçavoir vivre de même, pour de ſemblables raiſons. Vivre & mourir doivent être des choſes indifférentes aux grands hommes; & il eſt ſouvent auſſi glorieux de vivre dans les malheurs, que de mourir pour les éviter.

Le Conſul Paul Emile ſçut mourir les armes à la main à la défaite des Cannes, quoiqu'on eût donné la bataille contre ſon avis: & ſon Collégue Terentius Varro ſçut vivre, pour ne pas rendre les choſes déſeſpérées: & le Sénat, qui jugeoit parfaitement, le remercia; quoiqu'il eût été lui ſeul la cauſe de la défaite. *J'aurois ſçu*, dit-il au Sénat, *mourir comme les autres; mais que ſeroit devenu le reſte des Troupes, ſi les deux Conſuls fuſſent morts? J'ai voulu, en me conſervant, éviter l'entiere ruine de la Patrie; mais on verra que je n'ai vécu, que pour ſentir la douleur de ma défaite.* Et en effet, il ſe laiſſa croître la barbe, ſe retira à la Campagne, refuſa conſtamment toutes ſortes de Charges, & ne gouta aucun plaiſir dans ſa vie.

On trouvera qu'il étoit auſſi glorieux pour lui d'avoir vécu, qu'il l'étoit pour Paul Emile d'avoir voulu mourir.

V. *Réfléxions Morales ſur l'Amour propre.*

L'Amour propre eſt l'amour de ſoi-même, & de toutes choſes pour ſoi. Il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, & les rendroit les tyrans des autres, ſi la Fortune leur en donnoit les moyens. Il ne ſe repoſe jamais hors de ſoi, & ne s'arrête dans les ſujets étrangers, que comme les abeilles ſur les fleurs, pour en tirer ce qui lui eſt propre. Il n'eſt rien de ſi impétueux que ſes deſirs, rien de ſi caché que ſes deſſeins, rien de ſi habile que ſes conduites. Ses ſoupleſſes ne ſe peuvent repréſenter, ſes transformations paſſent celles des métamorphoſes, & ſes rafinemens ceux de la Chymie. On ne peut ſonder la profondeur, ni percer les ténébres de ſes abimes. Là, il eſt à couvert des yeux les plus pénétrans, il y fait mille inſenſibles tours & retours. Là, il eſt ſouvent inviſible à lui-même, il y conçoit, il y nourrit, & il y éléve,

ſans le ſçavoir, un grand nombre d'affections & de haines. Il en forme de ſi monſtrueuſes, que lorſqu'il les a miſes au jour, il les méconnoît, ou il ne peut ſe réſoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre, naiſſent les ridicules perſuaſions qu'il a de lui-même. De-là viennent ſes erreurs, ſes ignorances, ſes groſſiéretés, & ſes niaiſeries ſur ſon ſujet. Delà vient qu'il croit que ſes ſentimens ſont morts lorſqu'ils ne ſont qu'endormis; qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il ſe repoſe; & qu'il penſe avoir perdu tous les goûts qu'il a raſſaſiés. Mais cette obſcurité épaiſſe, qui le cache à lui-même, n'empêche pas qu'il ne voye parfaitement ce qui eſt hors de lui, en quoi il eſt ſemblable à nos yeux. Avec des travaux incroyables, il cherche à obtenir des choſes qui ne lui ſont point avantageuſes, & qui même lui ſont nuiſibles; mais qu'il pourſuit, parce qu'il les veut. Il eſt biſarre, & met ſouvent toute ſon application dans les emplois les plus frivoles: il trouve tout ſon plaiſir dans les plus fades, & conſerve toute ſa fierté dans les plus mépriſables. Il eſt dans tous les états de la vie, & dans toutes les conditions:

il est partout, il vit de tout, il vit de rien. Il s'accommode des choses, & de leur privation. Il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre; il entre dans leurs desseins: & ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux; il conjure sa perte, il travaille même à sa ruine. Enfin il ne se soucie que d'être; & pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner, s'il se joint quelque fois à la plus rude austérité, & s'il entre si hardiment en société avec elle pour se détruire; parce que dans le même tems qu'il se ruine en un endroit, il se rétablit en un autre. Quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre, ou le changer; & lors même qu'il est vaincu, & qu'on croit en être défait, on le retrouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'Amour propre, dont toute la vie n'est qu'une grande & longue agitation. La mer en est une image sensible, & l'Amour propre trouve, dans le flux & le reflux de ses vagues, une fidelle expression de la succession turbulente de ses pensées & de ses éternels mouvemens.

VI. *Observations Politiques sur la* Fortune.

FRAGMENT.

RIEN ne s'apprend moins par les régles, que la Science qui conduit à la Fortune. Les circonstances des tems & des personnes sont si différentes, & changent si fort l'état des événemens, qu'on ne sçauroit donner des maximes assurées pour se conduire dans ce chemin que tiennent presque tous ceux qui sont dans le grand monde.

L'usage & l'expérience, sont les guides les plus fidéles, dont on puisse se servir dans cette voie difficile; & c'est sur leurs conseils, qu'on doit se régler, sans prétendre pourtant que pour être les meilleurs, ils soient toujours infaillibles.

Il me semble même que la premiere chose, que nous enseigne cette expérience, consiste à nous défier d'elle, & à douter toujours du succès de ce qui a déja réussi si souvent; la Fortune, qui est naturellement inconstante & capricieuse, se lasse de favoriser

les mêmes entreprises & les mêmes moyens ; & c'est delà qu'est venue cette espéce de proverbe, qui peut tenir lieu d'une très-utile Observation : *Que par les mêmes voies, on ne va pas toujours aux mêmes fins.* Les mêmes moyens, qui servent à l'élévation d'un homme, causent la perte inévitable d'un autre : & sans remonter trop haut dans l'histoire pour y chercher des exemples, nous avons vu tout nouvellement périr le Duc de Montmouth par les mêmes entreprises qui ont couronné un autre Prince.

Hic crucem sceleris pretium tulit, hic diadema (a).

L'amitié même de ceux qui gouvernent, qui semble être le plus ordinaire moyen pour parvenir ; & l'est en effet ; cette amitié, dis-je, devient quelquefois la source de la ruine de ceux qui s'abandonnent trop aux Ministres, qui, obligés, pour satisfaire à la haine publique dont ils sont très-souvent chargés, de sacrifier quelqu'un, abandonnent leur plus intime Confident, comme celui chez qui on puisoit les conseils qui ont attiré l'aversion des peuples. Le Duc d'Albe, après des exé-

(a) Juvenal.

cutions terribles & innombrables qu'il fit en Flandre, n'eût pas d'autres ressources, pour se décharger d'une partie de la haine qu'il avoit encourue, que de faire mourir son fidéle Ministre qui l'avoit servi avec beaucoup de zéle, & sans lequel il ne seroit pas venu à bout de beaucoup d'entreprises violentes. Rien n'est si dangereux, que de donner des conseils au Prince : on se rend garant des événemens, que la seule fortune peut régler ; & l'on paye quelquefois cher le mauvais succès d'un bon conseil. Aussi, les grands Politiques, qui sont dans le rang des Ministres, tâchent à laisser prendre au Prince lui-même ses desseins, & se gardent, autant qu'ils peuvent, de lui en inspirer à découvert.

Ce Conseiller d'un Roi de Perse, dont les conseils étoient toujours les plus justes & les plus malheureux, vérifie qu'il n'est pas impossible d'être très-prudent, & de mal réussir. *Je ne puis répondre*, disoit-il, *que de ce qui dépend de moi, qui est la justesse du dessein : l'exécution dépend souvent de mille autres gens, & sur-tout de la* Fortune, *qui n'est aux gages de personne*........ L'intégrité

reconnue d'un homme accuse les malversations & les friponneries des autres. Son zéle pour le service du Prince accuse leur négligence. Sa suffisance découvre leur incapacité. Ainsi, il est peu surprenant, que tous ceux qui sont déja dans l'Emploi s'unissent pour s'opposer à l'élévation de celui qui seroit si digne de remplir leur place.

D'ailleurs, on n'est pas bien aise d'employer des gens de tant de mérite, dont on n'est pas si bien les Maîtres, & le bon Gouvernement même demande quelque fois plus de soumission dans les subalternes, que de lumiéres & de bonnes intentions. C'est ainsi que Tacite rapporte, que Poppæus Sabinus resta longtems Gouverneur des Espagnes : *non*, dit-il, *pour aucune rare qualité, ou pour avoir une grande habileté dans l'administration des affaires ; mais parce qu'il faisoit uniment & à l'ordinaire tout ce qui étoit de son ressort, & non pas davantage.* (a).

Ces grands esprits n'ont pour l'ordinaire, ni assez de souplesse, ni assez de patience, pour parvenir : on n'ha-

(a) *Nullam ob eximiam artem, sed quia par negotiis neque supra erat,* Tacitus.

zarde pas volontiers de les employer ; & si quelquefois ils sont dans les affaires, ils n'y restent pas long-tems. Ils ne sont proprement que des apparitions dans les Charges, & l'on se repent fort vite de leur en avoir donné.

D'ailleurs, un mérite brillant & distingué donne une secrette jalousie, qui est une espéce de haine & d'aversion d'autant plus dangereuse, qu'on la cache davantage, & qu'on la connoît plus injuste. Etrange corruption du cœur de l'homme ! Nous ne pouvons aimer ceux qui nous forcent à les admirer ; & nous tachons de les abbatre, pour les mettre au niveau de la médiocrité de notre mérite. Ce Grec, qui fut chassé, parce qu'il étoit le plus juste de la République, démontre cette cruelle aversion pour le mérite sublime & distingué. Miltiade n'auroit pas fini ses jours dans une malheureuse prison, s'il se fût contenté d'avoir une valeur commune, & une réputation égale à celle des autres Athéniens. Je ne pourrai jamais oublier cette devise Latine, dont le corps est un Faucon, qui ayant pris le vol, tâche à s'arracher un Grelot qu'il a au pied, & l'ame, *Fama nocet* : « La haute

» réputation est dangereuse. »

Tacite nous apprend, que *Non minus periculum ex magnâ, quàm ex mala Famâ* .... Mais on peut avoir un grand mérite, sans le montrer tout : c'est la Science qu'il faut le plus mettre en usage. Ce n'est point proprement le mérite qui nuit par lui-même : c'est l'éclat, c'est l'appareil du mérite ; & comme il y a une Hypocrisie, qui feint les vertus, & qui dissimule les vices, il faudroit en avoir une autre, qui feignît de petits défauts, qui dissimulât la valeur, & fit taire la renommée. Salluste, l'homme du monde le plus diligent, feignoit d'être paresseux, au rapport de Tacite.

Il faut diminuer ses exploits & sa gloire, pour ne pas irriter la jalousie ou l'envie de ses égaux ou de son maître. C'est ainsi que Ventidius, Lieutenant d'Antoine, après avoir domté les Parthes, laissa quelques restes de cette guerre à finir à son Général, afin qu'il pût se flater de l'honneur de cette Victoire........

On doit même, quand on a une réputation établie, par des actions fort éclatantes, faire quelquefois des fautes de pro-

pos délibéré, pour donner prise à la censure. Alcibiade, si je ne me trompe, amusa l'esprit chagrin des Athéniens par quelque légére folie, qu'il fit pour les obliger à lui pardonner la distinction que son mérite brillant lui avoit acquise dans la République.

Il n'est pas moins dangereux d'étaler un grand mérite aux yeux de son maître : on sçait la jalousie d'Aléxandre contre Antipater, & combien elle fut funeste à ce dernier........

On est revenu de croire qu'il y ait de ces sympathies extraordinaires, qui fassent unir deux personnes dès leur premiere vue. On a toléré cette imagination, pour rendre excusables les passions amoureuses. Mais cette sympathie ne sçauroit jamais produire l'amitié, quand même elle pourroit contribuer à l'amour....... Les Grands, sur-tout, devroient se faire justice sur cette foule de gens qu'ils comptent pour leurs amis. Ce sont des courtisans, que leur pouvoir, leur crédit, leurs richesses, attirent autour de leur personne. S'il est difficile d'avoir de véritables amis dans une Fortune médiocre, il est presque impossible d'en avoir dans une grande

de élévation, où l'inégalité des conditions retranche cette précieuse liberté qui fait le plus doux lien de l'amitié.

J'avoue qu'il est dur aux Grands d'être privés d'une douceur si touchante pour les honnêtes gens ; mais c'est un malheur attaché à leur Grandeur, dont ils sont dédommagés par une infinité d'agrémens, qui sont le sujet de l'envie de tout le monde .... Mais dans quelque liaison qu'on soit avec son ami, quelque épreuve qu'on en ait faite, il est toujours d'un homme sage de se réserver un secret pour soi-même, & ce vieux enseignement me paroît sur ce sujet bien utile, *Ama ut oditurus, odi ut amaturus*. On ne doit pas pousser à bout son ennemi : on pourroit un jour s'en repentir. Il faut aussi ne s'ouvrir pas si entiérement à son ami, qu'on puisse le craindre s'il devient notre ennemi.

Il est vrai qu'il n'y aura plus de cette amitié parfaite, dont l'idée est si belle & si charmante ; mais l'homme qui travaille à sa Fortune, doit n'être attentif qu'à soi-même : il ne doit agir que pour l'utile ; & conformément à ses vues & à ses projets. *Odi nocibile, ama utile* ....

L'amour propre agit sur les hommes indépendamment d'eux-mêmes: & quoique les louanges nues & grossiéres ne doivent guéres flater un homme d'esprit, il est sûr cependant, que si elles l'ennuient quelquefois, elles ne lui déplaisent pas toujours; & s'il est accoutumé à les entendre, il se trouvera surpris quand elles viendront à cesser. *M'adula, mà mi piace*, disoit ce Prélat Italien, à qui l'on faisoit un Panégyrique de sa libéralité, quoique réellement il fût très-avare.

C'est bien autre chose de la flaterie fine & recherchée. On flate les gens de tant de maniéres différentes, qu'on trouve enfin leur foible. On entretient celui-ci de son amour, l'autre de sa naissance & de la gloire de ses Ancêtres. J'en connois, à qui il ne faut, pour les flater infiniment, qu'avoir la patience d'entendre conter leurs combats & leurs aventures. Il s'en trouve même qu'il faut louer de ce qu'ils ne souffrent aucune louange; semblables à ces autres, qui se laissent gouverner par ceux-là seuls qui leur disent qu'ils ne se laissent gouverner par personne. Tout l'Art de la flaterie consiste à étudier le caractére

de celui qu'on veut flater....... Ainsi le cardinal de Granvelle, avec une naissance obscure & un mérite médiocre, gagna les bonnes graces de Marguerite d'Autriche (*a*); & par une complaisance pour tous ses sentimens qu'il adoptoit toujours, il mérita l'absolu Ministere qu'il exerça dans tous les Pays-Bas.

On a lu des Histoires dans lesquelles on a trouvé des exemples de Fortune arrivée par un commerce de Femme. Quelqu'un peut-être sera monté jusques sur le Trône par cette voie; mais, qu'on observe de près, il y aura trouvé le précipice, & le sort ne l'aura élevé si haut, que pour marquer sa chute avec plus d'éclat. L'Ecosse & l'Angleterre nous fournissent des exemples en ce genre trop fameux pour être ignorés de qui que ce soit.

Ce Gentilhomme poignardé de nos jours par les ordres d'une Reine, toucha vivement toute une grande Cour, & une infinité de malheureux, sacrifiés à la gloire ou à la vengeance de leurs Maîtresses, attirent les regrets de tous ceux qui sçavent leurs Histoires.

(*a*) Duchesse de Parme.

La qualité sublime de ces femmes les rend hardies & entreprenantes : elles exposent sans crainte leur amant, & l'exposent même avec assez de plaisir, pour le juger indigne de leurs faveurs, s'il refuse une fois de tout hazarder pour elles.....

Il s'en est trouvé quelques-unes, qui, lassées d'un commerce, & bien-aises d'entrer dans un autre, ont cru ne pouvoir mieux s'assurer du secret de leur premiere foiblesse, que par la perte de celui qui en avoit été le sujet.

Les plus raisonnables laissent immoler leur amant, & croient faire beaucoup de n'y pas contribuer. Valensuela n'étoit qu'un petit Commis du bureau du Pere Nitard. Après l'infortune de ce Ministre, & son départ d'Espagne ; Valensuela fut élevé à la plus étroite confidence de la Reine. Il passoit des six heures entieres avec elle, & le poids de toute la Monarchie d'Espagne roula entiérement sur lui. Sa Fortune fut monstrueuse, & elle le parut d'autant plus, que personne ne s'en seroit jamais douté. Sa bonne mine, & ses manieres tendres, firent penser quelque chose de peu avantageux à la réputation de la

Reine : cette Princesse fit augmenter les soupçons, en augmentant sa confidence & ses bienfaits ; de telle sorte qu'on ne douta plus que Valensuela ne plût à la Reine, qui pour lors étoit Régente avec un pouvoir absolu & souverain. Sur cette croyance, Dom Juan d'Autriche, qui regardoit ce Favori comme un Eléve du Pere Nitard, ou comme la Créature de ce Ministre qu'il redoutoit encore, tout éloigné qu'il étoit ; Dom Juan d'Autriche, dis-je, fit un jour enlever Valensuela, & le fit mettre avec tous ses effets dans un Vaisseau qui partoit pour les Isles Philippines : il crut même lui faire grace, en lui laissant la vie. La Reine, toute Maitresse qu'elle étoit, tout irritée qu'elle dût être d'une pareille violence, ne donna aucune démonstration de colére, & le malheureux Valensuela resta vingt ans dans un pitoyable exil, sans que la Reine osât penser à son retour, ni à sa vengeance.

Qu'on en soit bien persuadé ; l'amour est assurément la voie la plus dangereuse pour la Fortune, la plus incertaine, & celle qu'on doit le moins rechercher . . . .

De toutes les parties qui composent la Science de la Fortune, il n'en est point de si nécessaire que celle qui enseigne le secret d'autrui. Il faut moins sçavoir ce qu'on pense soi-même, que ce que pensent les autres ; comme on doit moins sçavoir son jeu, que le jeu de son adversaire, quand on joue au Trictrac. Tout le monde est l'adversaire d'un homme qui veut faire fortune. Etrange condition, qui nous oblige à regarder tous les hommes qui nous environnent comme nos ennemis ! Mais la principale chose dont il est important d'être instruit & bien prévenu, c'est qu'il y a mille ressorts, secrets qui produisent des effets considérables au dehors, dont on ne sçauroit que très-difficilement pénétrer la véritable cause.

On a de la peine à comprendre la puissance énorme d'un Favori. Ceux qui le connoissent, ne sçauroient croire qu'il la doive à son mérite, & l'on n'a point vu ses services ; il est à peine connu du Prince depuis quelques jours. Chacun conçoit & imagine des raisons de cette élévation selon son génie ; mais personne ne devine. Le ressort est

secret, & le seul Ouvrier qui l'a fait, peut le reconnoître.

La moindre petite cause produit souvent des effets surprenans. Combien de guerres sanglantes, qui ont couté la vie à des millions d'hommes, pour satisfaire la vengeance d'un Prince qui a voulu opprimer un rival, ou venger une Maitresse. Deux grands Princes dans le siécle passé, dont les guerres furent si célébres, conçurent de l'aversion l'un pour l'autre par la préférence de leur Maître d'Académie qui les élevoit dans leur jeunesse, d'ailleurs avec beaucoup de soin & d'exactitude. On a dit que la guerre d'Auguste avec Antoine doit son origine à l'amour malheureuse de Fulvie. L'Eunuque Narses, Lieutenant de l'Empereur Justinien, souleva les Lombards contre le Prince, & les tira de la Jurisdiction de l'Empire, pour se venger d'une raillerie que lui fit l'Impératrice, quand elle lui dit, *Allez-vous-en filer avec mes filles.*

Mais l'exemple le plus propre à prouver ce que je dis, est celui de Belisaire, Lieutenant du même Justinien, & l'homme le plus renommé de son siécle. Il étoit tantôt dans l'éclatante prof-

périté, & tantôt abbatu dans l'obſcurité & dans la miſére, ſelon qu'il avoit plus ou moins de tolérance pour les amours de ſa femme qui étoit l'Idole de l'impératrice, ou par rapport aux ſervices qu'elle lui rendoit dans une partie quarrée de galanterie qu'elles avoient enſemble, ou par rapport à la paſſion déſordonnée qu'avoit cette Princeſſe pour les perſonnes de ſon ſexe, ou peut-être pour toutes ces deux raiſons enſemble.

Tout le monde étoit ſurpris de voir Beliſaire, l'effroi des Barbares, & le plus ferme appui de l'Empire, devenir tout d'un coup ſimple Particulier, & tomber même dans une pauvreté honteuſe. On ne doutoit point que l'Empereur, qui paſſoit pour très-juſte, n'eût découvert en lui quelque deſir immodéré d'élévation. *Il a conjuré*, diſoient les uns; *on le craint*, diſoient les autres: ou, pour le moins, tout le monde convenoit que ſes grandes actions avoient donné de l'ombrage à l'Empereur.

Ce n'étoit pourtant rien de tout cela: l'Empereur ſe laiſſoit foiblement gouverner par ſa femme. L'Impératrice avoit une intrigue galante, pour laquelle la femme

femme de Belisaire lui étoit utile ou nécessaire. Leur liaison étoit extrême ; car il n'en est point parmi les femmes de plus grandes, que celles qui se sont formées par la galanterie. Cette femme de Belisaire, galante comme l'Impératrice, & beaucoup plus à découvert, avoit une intrigue publique, & faisoit des manœuvres assez indignes pour ne pouvoir être souffertes par un mari tant soit peu délicat. Belisaire veut s'y opposer : il veut la corriger, il veut chasser de sa maison ce Séducteur de sa femme, & tombe par-là dans la disgrace de l'Impératrice & de l'Empereur. Le changement de sa fortune devient prodigieux en vingt-quatre heures. A mesure qu'il se radoucit, sa fortune se raccommode ; & le plus ou moins qu'il souffre les désordres de sa femme est la mesure de son bonheur, ou de son abaissement. Si Procope ne nous avoit appris cette particularité de la vie de Justinien dans son Histoire secrette, nous l'ignorerions tout-à-fait, puisqu'il avoit pris soin de la cacher dans son Histoire Générale.

On aimera peut-être de voir encore

un exemple de nos jours, pour confirmer ce que j'ai dit.

Le Pere Nitard gouverna absolument la monarchie d'Espagne sous la régence de la Reine. Il y fut grand Inquisiteur, Premier Ministre, & Chef de tous les Conseils. Il y fit beaucoup de créatures, & il opprima avec beaucoup de force & de puissance tous ceux qui osérent se déclarer contre lui. Ce ne sont pourtant point toutes ces choses qui produisirent sa véritable grandeur & sa fortune solide. Ses divers emplois & ses diverses actions furent la cause au contraire de sa chute : il fut contraint de s'en aller comme en exil à Rome, & de fuir les persécutions de Dom Juan d'Autriche, & de ses autres ennemis. Mais ce qui causa véritablement sa fortune, & qui lui obtint le Cardinalat que lui donna le Pape Clément X. ce furent les mauvais traitements de son Général, qui, le voyant à Rome dépouillé de tout pouvoir & de toute sorte de Dignité, & ayant quelque sujet de chagrin contre lui, l'obligea d'aller demeurer dans une petite maison auprès de Rome, sous un supérieur qui avoit des ordres secrets de le maltraiter dans

toutes les occaſions, qui ne manquérent pas de ſe préſenter très-ſouvent. Le Pere Nitard ſentit vivement toutes les duretés qu'on lui fit ſouffrir; & ne pouvant plus les ſupporter, il en écrivit humblement à la Reine régente d'Eſpagne. Il lui remontra d'une maniére ſi touchante l'indignité avec laquelle on traitoit un homme, qui depuis peu avoit eu une ſi grande part à l'honneur de ſa confiance, & qu'elle avoit choiſi pour ſoutenir le poids d'une grande monarchie, que la Reine, naturellement tendre & diſpoſée en ſa faveur, écrivit inceſſamment au Pape, pour lui demander avec inſtance un chapeau de Cardinal pour le Pere Nitard, qu'elle tira cependant de l'état où il étoit, en le faiſant ſon Ambaſſadeur à Rome, & Archevêque d'Edeſſe. Le Pape, qui avoit des raiſons pour obliger la Reine, ne tarda pas longtems à faire le Pere Nitard Cardinal, & à le mettre en état de mortifier par ſa ſeule vue ceux qui l'avoïent ſi lâchement perſécuté.

Rien n'eſt ſi vrai, les événemens les plus magnifiques n'ont ſouvent qu'une cauſe légére & peu connue; & par la régle des contraires, il arrive ſou-

vent que ce qu'on croit être l'effet d'une cause naturelle, l'est quelquefois d'une Politique fine & recherchée, d'autant plus mal aisée à découvrir, qu'elle est cachée sous le voile des passions & des foiblesses humaines.

C'est ainsi qu'Auguste, voulant découvrir les secrets des Sénateurs, faisoit l'amoureux de leurs femmes. On ne se doutoit point, dans la démonstration de cette foiblesse, d'un dessein si recherché & si important.

La difficulté consiste à juger avec prudence, & à ne donner ni dans l'une ni dans l'autre extrémité.

Tacite ne donne rien au hasard, ni à la nature : chez lui tout est concerté dans le cabinet de Tibere ; & ce Prince, qui pour être très-dissimulé, ne laissoit pas d'être homme, & d'avoir par conséquent des passions & des foiblesses, n'agit jamais, selon Tacite, que pour ses vues & pour ses projets.

Salluste, au contraire, ne tire la cause des plus grandes révolutions, que du hasard, de la conjoncture des tems, & de la disposition des esprits. Le tempérament de Catilina le porta à la sédition : le hasard & les soins de Ci-

céron, moins capable que vigilant, le découvrirent ; & la ſtupidité du Sénat, qui ſe laiſſa conduire à ce Conſul, fit tous les maſſacres qui arrivérent pour lors. Chez lui, Tibere ne ſeroit qu'un homme : la politique lui eſt inconnue.

Quoique les deux extrémités ſoient vicieuſes, je croirois volontiers que Salluſte rencontre plus ſouvent que Tacite : on eſt plus ſouvent homme, que Politique........

VII. *De la Valeur.*

A l'Electeur de Baviere.

JE ne ſuis pas de ceux, Prince illuſtre, qui admirent moins la Valeur dans les jeunes gens, que dans les autres hommes. Quelque grand que ſoit le feu de la jeuneſſe, s'il n'eſt excité par le deſir de la gloire, il n'étouffe point l'horreur que tout le monde a naturéllement pour la mort. A force d'agiter le cœur, la chaleur du ſang peut bien en quelque rencontre mettre l'eſprit dans un trouble qui l'empêche de diſcerner le

danger, & le faire affronter faute de le connoître. Mais quand ce danger est si évident, qu'il ne peut être méconnu, il n'y a point d'impétuosité naturelle qu'il ne ralentisse, si quelqu'autre passion ne la soutient.

D'ailleurs, si l'on considére, combien on trouve la vie, en avançant en âge, différente de ce qu'on se l'étoit imaginée dans la premiere jeunesse, aussi triste qu'on la croyoit agréable : il est bien naturel, que ceux qui en connoissent la misere, s'exposent plus librement à la perdre, que ceux qui, comme les jeunes personnes, n'en connoissent encore que les agrémens.

Ces réfléxions m'ont toujours fait croire, que la véritable Valeur, si rare dans tous les âges, l'est beaucoup plus dans la jeunesse que dans les autres. Ce qui fait penser le contraire au peuple, est que l'on voit plus de jeunes hommes que d'autres aller à la guerre ; comme si c'étoit une marque certaine de la Valeur que d'y aller. Mais j'ai ouï-dire à des gens capables d'en juger, qu'à examiner les contenances dans les occasions, ils avoient toujours remarqué plus d'assurance, généralement

parlant, dans les hommes faits, que dans les jeunes gens.

Quiconque examinera bien les différens motifs qui engagent dans cet âge au métier de la guerre, n'aura pas de peine à le croire. La coutume, l'exemple des Grands, le dégoût de la maison paternelle, l'averſion pour les autres profeſſions qui obligent à une vie réglée, la honte de l'oiſiveté, mais plus que tout l'ambition, par où j'entens le deſir, non de l'honneur, mais des honneurs; ne ſont-ce pas les vraies raiſons du choix que la plûpart des jeunes gens font de cette profeſſion: & combien peu y en a-t-il, qui la choiſiſſent par un véritable amour de la gloire?

C'eſt pourtant ce ſeul motif, qui vous y peut avoir engagé,puiſque tous les autres ne peuvent vous convenir: & cette conſidération me donna une eſtime extraordinaire pour vous, dès votre premiere campagne; ſur-tout, quand je ſçus de quelle maniere vous la faiſiez; que vous n'étiez pas à l'armée, comme la plûpart des gens de votre rang qui y vont ſans commandement, pour ne ſçavoir pas vous tenir chez vous; par

inquiétude, ou par curiosité ; pour faire dire ailleurs, que vous y étiez : mais que vous étiez à la guerre, pour la faire : que non content de partager le danger avec les simples soldats, vous preniez part à leurs travaux & à leurs moindres actions, par votre présence, vos libéralités, vos exhortations, & même par votre exemple, quand il le falloit : bien éloigné de la pensée ridicule de la plûpart des Grands, qui croient n'avoir rien à faire à l'armée qu'à s'exposer, quand ils n'y commandent pas, & que tout le reste est au-dessous d'eux ; comme s'il pouvoit y avoir quelque chose au-dessous d'un guerrier, de tout ce qui peut contribuer à l'heureux succès de la guerre ; & qu'il n'y eût point d'autre honneur à y acquérir, que de faire voir qu'on ne craint point la mort.

Quelques gens sages, qui connoissent mieux la raison que la gloire, trouvérent mauvais dès-lors, que vous vous exposassiez si fort. Je ne fus pas de leur sentiment. D'autres prétendirent l'année suivante, que le succès du premier siége de Bude étant aussi douteux que l'événement le fit voir, il

n'étoit pas de votre dignité d'aller vous exposer sans nécessité à partager le déplaisir de le lever. J'aurois été de cet avis, si vous y aviez eu quelque commandement : mais n'y en ayant point, je louai votre résolution. Le siége de Vienne menaçoit vos états d'assez près, pour laisser douter au monde, si la crainte du danger prochain ne vous y avoit point conduit autant que l'amour de la gloire. Il falloit quelque chose de moins intéressé, pour vous acquérir la réputation de courage, qui sied si bien à un grand Prince, quand même il ne courroit pas une aussi belle carriere que vous. A la vérité, vous continuâtes à vous y exposer d'une maniere qui n'avoit pas la même excuse qu'à Vienne, puisqu'il y a grande différence à faire pour ce regard entre l'offensive, & la défensive. Mais vous étiez plus jeune que vous n'êtes ; vous n'étiez pas Général, je n'osai vous blâmer. Voyez si je suis traitable, & si, après avoir eu tant d'indulgence pour vous, vous devez hésiter à me croire, quand je n'en aurai pas.

J'ai fait plus. J'ai continué à vous pardonner tout, & même à vous défen-

dre contre ceux qui ne vous pardonnoient pas, jusqu'à la bataille de Mohats. Quand les coups favorables, que vous y reçûtes ne vous accuseroient pas, les mesures que les Turcs prirent pour vous envelopper, uniquement fondées, comme tout le monde sçait, sur la connoissance qu'ils avoient de votre ardeur ordinaire à vous engager trop avant, sont des preuves irréprochables contre vous, & que vous ne sçauriez démentir. Vous commandiez alors heureusement pour la Chrétienté : il n'étoit plus tems de faire le soldat. Mais vous n'étiez pas responsable du succès de la bataille : nous n'étiez obligé qu'à vous défendre, & vous pouviez ne rien entreprendre de tout ce que vous fites de plus, sans qu'on eût eu rien à vous reprocher.

Voilà bien des raisons contre vous. Cependant, le croirez-vous : mon jugement demeura suspendu, pendant que toute l'Europe vous condamnoit. L'action fut si grande en tout sens, par l'échec qu'on avoit reçu peu de jours auparavant, par les circonstances dont elle fut accompagnée, par les avantages qu'elle tira après elle ; mais surtout

elle fut si glorieuse pour vous en particulier, elle donna un lustre nouveau si éclatant à votre illustre nom, que je ne sçus quel parti prendre : je me contentai de trembler dans la pensée du danger que vous aviez couru.

Il faut que je l'avoue. Une Valeur si extraordinaire dans une personne de votre rang & de votre âge, commença à me devenir suspecte, & je me défiai qu'elle ne fut accompagnée des vices dont elle l'est d'ordinaire. Mon imagination vous figura aux yeux de ma pensée, cruel, injuste, & impitoyable, méprisant tous autres devoirs que ceux de la guerre, foulant les droits les plus sacrés, ne connoissant d'autre mérite que de battre, & d'autre vertu que de tuer ; tel enfin qu'Homére dépeint Achille, ou Virgile son fils Pyrrhus :

Iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis (a).

Mais quel fut mon étonnement, lorsque voulant contenter ma curiosité sur votre sujet, j'appris que votre bonté est aussi connue que votre courage : que le caractere de votre esprit est également

(c) Horat. Poët.

ferme & ſimple, de cette noble ſimplicité qui mépriſe tous les artifices, que la juſtice & la vérité ſont pour vous des loix inviolables; & que ſi la candeur, dont votre loyale nation ſe vante, étoit perdue, elle ſe trouveroit toute dans votre cœur. Ainſi, jadis l'oracle de Rome définiſſoit les vrais Vaillans, *viros fortes & magnanimos, eoſdem bonos & ſimplices, veritatis amicos, & minimè fallaces, quæ ſunt de mediâ laude juſtitiæ* (a).

Oui, (& il eſt important de le publier dans un ſiécle où la plûpart des grands caractéres ſont ſi mêlés, pour faire voir que la valeur héroïque n'eſt non plus incompatible de nos jours, qu'autrefois avec les vertus les plus humaines,) il ſe trouve un Prince de vingt-ſix ans, d'une bravoure approchant de la témérité; & cependant, il n'eſt ni brutal, ni malin, ni intéreſſé, ni impie: qui n'eſt fier que l'épée à la main, qui reconnoît plus librement le mérite des autres que le ſien propre, qui ſemble, comme cet autre conquérant, ne ſe réſerver que l'eſpérance, & qui reſpecte ſa Religion avec la même

(a) Cicer. de Offic. *Lib. I.*

fidélité qu'il la défend. Il ne parle, que quand il feroit blâmable de fe taire : il ne s'eft jamais moqué que des flatteurs : il ne s'étudie point en particulier, pour briller devant fes courtifans ; il ne cherche point à impofer par des manieres infinuantes : il n'abufe pas de la foibleffe du commun des hommes pour les careffes des Grands, en repaiffant ceux qui l'approchent de vaines efpérances, ou de promeffes conçues en termes ambigus. Loin de vouloir être le feul riche de fes états, les dépenfes inévitables au genre de vie qu'il méne, l'ont réduit à en être prefque le feul pauvre. Loin de fournir du plus pur fang de fon peuple à fes fantaifies & à fes plaifirs, de s'enivrer de la fueur du front de fes fujets, il épuife fon domaine & engage fes droits les plus facrés, plûtôt que de donner la moindre atteinte aux leurs. Ils n'ont point à gémir de fes victoires : fi la gloire eft pour lui une efpéce d'idole, du moins ne lui facrifie-t-il point de victimes innocentes, & il ne fe venge pas fur leur patrimoine de ce que lui coûtent les ennemis.

Tant de vertus dans un fujet auffi relevé par fa fortune, que favorifé de la

nature, un assemblage si précieux exposé tous les jours à tant de hasards différens, en bute à tous les traits de la mort : qui pourroit y faire réflexion, sans en être touché ? Pour moi, Prince magnanime, à qui le Ciel inspira en naissant une tendresse toute particuliere pour le mérite, je ne pus apprendre ces merveilles sans être transi d'effroi, & si je l'ose dire, saisi de quelque sorte d'indignation, voyant le peu d'égard que vous aviez pour des dons du Ciel si rares, en les prodiguant à la merci de tout ce qui pouvoit les faire périr avec vous.

Ce ressentiment légitime me porta dès-lors à vous représenter quelques vérités importantes à votre conduite, que vous me paroissiez ignorer : que la Valeur, étant une vertu, peut pécher par l'excès, comme par le défaut : que celle d'un Prince, tel que vous, doit être accompagnée de tempéramens tout particuliers : & qu'après en avoir donné des preuves si éclatantes & si heureuses, bien loin qu'il vous fût glorieux de continuer d'en donner de semblables, il y auroit de l'injustice pour vous-même, en ne vous conservant

pas, comme vous le méritez ; de l'inhumanité pour votre auguste Maison, pour vos Sujets, pour l'Empire, & pour toute la Chrétienté, en les exposant à vous perdre ; & de l'ingratitude pour le Ciel, en ménageant si mal ses faveurs, & abusant du soin presque miraculeux qu'il a pris jusqu'ici de votre vie.

Voilà ce que j'avois dessein de vous dire ; mais une mauvaise honte fut plus forte que le zéle que je sentois pour vous. J'eus la force, ou plûtôt la foiblesse, de résister à une tentation si raisonnable. Je craignis qu'on ne me trouvât plus hasardeux que vous, & d'une maniere bien moins excusable. Tout inconnu que je vous suis, j'appréhendai de vous déplaire. Je crus d'ailleurs, que mes avis vous étoient désormais inutiles, & que ne devant plus commander qu'en chef, à l'avenir, la qualité de Général vous tiendroit lieu de toutes mes leçons.

Je le crus, & me tus. Mais quels remors cette injuste honte ne m'a-t-elle point causé, quand j'ai appris ce qui s'est passé à la bréche de Belgrade, & jusqu'où votre courage vous y a fait

oublier votre devoir ! C'en eſt trop ; & il n'y a plus moyen de ſe retenir. Vous avez ouï - parler de ce Prince muet, à qui la frayeur de voir un ſoldat qui alloit tuer ſon pere délia la langue, pour lui faire crier, *C'eſt le Roi.* Il m'arrive quelque choſe de ſemblable. Un ſilence moins forcé que le ſien ne doit pas être à l'épreuve d'une crainte, non moins juſte que la ſienne : & puiſque mes avis vous ſont encore ſi néceſſaires, j'ai ſujet de prendre la premiere penſée que j'avois eue de vous en donner pour une eſpéce d'inſpiration.

Je ne crains point de tomber dans le ridicule de ce Sophiſte, qui ſe fit moquer par Hannibal, pour avoir voulu diſcourir de la guerre en ſa préſence. Ce n'eſt point de la Guerre, que je veux vous entretenir ; c'eſt de la Valeur. La Guerre eſt un métier : il faut l'avoir appris comme un autre métier, & l'avoir fait, pour en parler. Mais la Valeur étant une vertu, c'eſt à la Philoſophie à en juger, à la définir, & à la régler, comme les autres vertus.

C'eſt une erreur vulgaire des plus groſſieres, de s'imaginer que ce ſoit une choſe louable en elle-même, que de

s'expoſer

s'expoſer à la mort. Si la vie eſt un bien comme on n'en peut douter ſans extravagance, il ne ſçauroit y avoir de mérite à s'en priver ; & l'on ne peut, ſans blâme, riſquer volontairement de la perdre, qu'autant qu'il eſt néceſſaire de la riſquer pour conſerver d'autres biens plus précieux.

Ces autres biens, plus précieux que la vie, ſont la Juſtice & la Religion. On peut s'expoſer légitimement à la mort, pour les maintenir : & c'eſt pourquoi la Philoſophie définit la Valeur, une vertu qui combat pour l'équité (a) ; & les Loix mettent les armes à la main de tout le monde, pour la défenſe des Autels.

Mais ce n'eſt pas encore aſſez pour s'expoſer ſans crime, que la cauſe en ſoit légitime, ſi l'on n'y eſt de plus obligé perſonnellement. Dans les périls extrêmes, cette obligation eſt générale, & enveloppe ſans diſtinction tous les Particuliers de l'Etat ; mais dans les beſoins moins preſſans, la République, qui a intérêt que tous ſes ſujets ne ſoient pas ſoldats ſans néceſſité,

(a) *Virtus propugnans pro æquitate.* Cicer. de Offic. *Lib. I.*

choisit ceux dont elle veut se servir pour défendre sa cause : & tous les autres, qui s'y ingérent sans y être obligés par ce choix, quelque juste que soit cette cause, commettent un crime en s'exposant pour elle ; parce que la vie des Citoyens appartenant en propriété à l'Etat, il ne leur est pas permis d'en disposer sans son ordre.

Cet ordre est renfermé dans le serment que tous les particuliers de l'Armée sont censés avoir fait à l'Etat, en s'engageant dans le service. De ce serment naît la permission de s'exposer, pour nuire à l'ennemi ; & c'est cette obligation seule, qui excuse tout ce qui se fait de naturellement méchant à la guerre, qui lui fait changer de qualité, & rend innocentes & louables des actions, qui par tout ailleurs seroient des crimes dignes du dernier supplice.

De-là vient que les Volontaires ont toujours été regardés par les sages Généraux comme un abus, & par les bons politiques comme d'honnêtes assassins, qui attaquent à la vérité les ennemis de l'Etat à force ouverte, mais qui n'ont aucun titre pour les attaquer, parce qu'ils n'y sont pas obligés : tant

les idées vulgaires de la Valeur ſont différentes des véritables.

Ne croyez pas que j'avance ſans fondement une opinion ſi contraire à la commune. Un Général Romain, qui faiſoit la guerre aux derniers Rois de Macédoine, ayant trouvé à propos de licencier une Légion dans laquelle le fils de Caton le Cenſeur ſervoit de ſimple ſoldat ; ce grand perſonnage dont je vous parlerai encore ailleurs, écrivit à ce Général, *que puiſque ſon fils ne vouloit pas ſe retirer, il l'engageât par un nouveau ſerment ; parce que le premier étant devenu nul par le licenciement de la Légion où il étoit enrollé, il n'étoit plus en droit de combattre* (a). Et il écrivit auſſi en même tems à ſon fils, pour lui défendre de combattre, juſqu'à ce qu'il eût pris parti dans quelque autre Légion. S'il n'eſt donc permis de faire la guerre, que parce qu'on y eſt engagé par ſerment, il s'enſuit clairement qu'on n'eſt louable de s'y expoſer, qu'autant que ce ſerment y oblige. Et la raiſon en

(a) *Si eum pateretur in exercitu remanere, ſecundo eum obligare militiæ ſacramento: quia priore amiſſo jure pugnare cum hoſtibus non poterat.* Cicer. de Offic. *Lib. I.*

eſt, qu'un particulier n'eſt pas maître de ſa vie, comme de ſes biens. Il n'en a que l'uſage : & la propriété, comme je l'ai déja dit, en appartient toute entiere à ſon pays. Bien loin donc, qu'il lui ſoit libre de la prodiguer, il eſt obligé de la ménager autant qu'elle eſt utile à ſa patrie.

Or, comme l'utilité de la vie d'un ſimple ſoldat n'eſt pas conſidérable pour l'Etat, en comparaiſon de la néceſſité qu'il y a de l'expoſer dans une guerre juſte, il eſt louable, non ſeulement de s'y engager, mais encore de ne s'y point épargner. Il n'a point à craindre d'en trop faire, parce qu'il ne fait rien de ſon mouvement, mais ſeulement autant qu'il eſt commandé : & alors, il ne lui appartient pas de juger juſqu'où il eſt néceſſaire qu'il s'expoſe ; c'eſt aux Officiers à l'arrêter. En ce point il a un grand avantage ſur eux : car la régle de ſon devoir eſt ſi claire, qu'il ne ſçauroit s'y méprendre : il n'a point à ſe modérer, il peut s'abandonner ſans ſcrupule à tout ce que ſon courage lui inſpire ; & il a le mérite de l'obéïſſance, outre celui de la Valeur.

Mais il n'en eſt pas de même d'un

Officier. L'obéiſſance qu'il rend au Général ne devant pas être aveugle, comme celle d'un ſimple ſoldat, c'eſt à lui à juger juſqu'où il doit s'expoſer, & expoſer ceux qu'il commande pour le but de ſa commiſſion ; & autant que ſa vie eſt plus néceſſaire pour ce but que chacun de ſes ſoldats, autant eſt-il obligé de la ménager plus que celle de ſes ſoldats. Il ne doit donc pas la riſquer ſans néceſſité, ou du moins ſans une utilité ſi grande, que le riſque qu'il court ne ſoit pas conſidérable en comparaiſon de l'avantage qu'il eſpere d'en retirer.

A quels ménagemens un Général n'eſt-il donc pas obligé dans la rigueur de ſon devoir ; & peut-il, ſans inhumanité, expoſer, hors de la derniere néceſſité, une vie comme la ſienne, dont tant d'autres dépendent ? C'eſt la différence eſſentielle, qu'il y a à mettre entre lui & les Officiers ſubalternes.

Les ſubalternes peuvent, comme je l'ai dit, s'expoſer ſans une néceſſité extrême pour une utilité plus ou moins conſidérable, ſelon que leur rang eſt plus ou moins élevé, quand ils ne peuvent parvenir à cette utilité qu'en

s'exposant. Mais nulle utilité, quelque grande qu'elle puisse être, ne mérite qu'un Général s'expose ; parce que rien ne sçauroit être plus utile à une Armée que la vie de son Général : & il n'y a encore une fois que la derniere nécessité qui puisse l'y obliger.

Or cette derniere nécessité ne se peut trouver que dans la défensive, & jamais à attaquer. Ce ne peut donc être que quand une armée est menacée d'une entiére défaite, si le Général ne s'expose ; &, en ce cas, comme il n'est rien de si honteux qu'un Général qui survit à son armée, il lui est non seulement permis, mais encore nécessaire de s'exposer.

Car ne croyez pas que je goute non plus que vous le compliment qu'on fit au Consul Varron, revenant de la défaite de Cannes. Il en étoit la principale cause, pour s'être obstiné sans raison à combattre, malgré son Collégue, qui se fit tuer. Mais il pressoit davantage de rassurer le peuple consterné, que de châtier ce malheureux. Tout ce qu'il y avoit de plus considérable à Rome ne laissa pas d'aller à sa rencontre quand il y revint, *pour le remercier de ce qu'il*

n'avoit pas désespéré de la République. C'est tout ce que son Collegue, innocent du malheur qui venoit d'arriver, auroit pu faire, s'il eût survécu, que de ne pas prendre ce discours pour une raillerie.

Voilà, dis je, en quel cas il est aussi honteux à un Général de se ménager, qu'il lui est honteux en tout autre de ne se ménager pas. Comme il est bien plus à son armée, que son armée n'est à lui, il ne peut disposer de lui-même, que comme son armée a intérêt qu'il en dispose. Ainsi, il est également obligé, & de périr, s'il est nécessaire pour la sauver, & de se conserver pour elle, s'il n'est pas nécessaire qu'il périsse.

C'est sur ce principe, que nous voyons dans l'Histoire Païenne tant de Généraux se sacrifier pour rendre leur parti victorieux. Dans la guerre des Péloponnésiens contre les Athéniens après le retour des Héraclides, l'Oracle d'Apollon ayant déclaré que celui des deux partis vaincroit, dont le Roi seroit tué dans le combat : Codrus roi d'Athènes se déguisa en paysan, de peur d'être épargné par les ennemis, s'il étoit

connu, & sous cet équipage emprunté s'attira facilement la mort glorieuse qu'il cherchoit. Le succès répondit à la prédiction ; & les Athéniens furent si touchés de sa générosité, qu'ils ne voulurent plus de Rois après lui, jugeant tout autre indigne de lui succéder.

Les trois Décies, pere, fils, petit-fils, commandant les armées Romaines, se firent tuer de propos délibéré, sans aucune nécessité, après s'être dévoués aux Dieux infernaux ; persuadés par les principes de leur Religion, que leur mort volontaire entraînoit nécessairement après elle, comme il arriva, la défaite entiere des ennemis.

Voilà le seul cas, où l'Antiquité Païenne a loué des Généraux, pour avoir exposé leur vie sans nécessité, quand ils croyoient que les Dieux avoient destiné la Victoire à leur parti, pour récompense de leur mort. Qu'ils eussent tort ou raison de le croire, ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Il suffit qn'ils en fussent persuadés, pour être louables de faire ce qu'ils firent. Il y a grande apparence qu'ils étoient de bonne foi, & que la vanité ne fut pas leur unique motif. D'autre côté il est bien

bien étrange que de si excellens hommes fussent prévenus d'une opinion si ridicule, & que tout ce qu'on peut dire de certain sur ce sujet, est que c'étoient ou de grands Saints dans leur Religion, ou de grands fous, s'ils n'en avoient point.

Mais, puisque la pureté de la nôtre ne souffre point de semblables superstitions, dans quel cas un Général Chrétien peut-il être excusable de s'exposer sans la derniere nécessité ? Peut-il penser sans extravagance, que tant de gens eussent abandonné leur vie à ses soins, s'ils eussent cru qu'il y eût si peu de fondement à faire sur la sienne ? Que s'ils ont stipulé avec lui par une espéce de contrat tacite, en s'engageant à servir sous lui, qu'il se conserveroit autant qu'il leur seroit nécessaire qu'il se conservât, ne les trompe-t-il pas visiblement, quand il y manque, & ne joint-il pas à cette perfidie une ingratitude inexcusable pour la confiance qu'ils ont prise en lui ?

Peut-il la reconnoître plus mal, qu'en leur donnant un exemple pernicieux, & les mettant, comme il fait, dans une espéce de nécessité de bienséance de

faillir comme lui, en s'exposant mal-à-propos? Car enfin, qui ose se ménager, quand un Général s'abandonne, & de combien de morts inutiles ce déréglement n'est-il pas suivi? Combien de mérites naissans sont emportés par cette contagion, avant presque d'avoir eu le tems de paroître? Comme ce sont les plus braves & les plus considérables d'une armée, que ce pernicieux exemple regarde de plus près, c'est un ravage inestimable, que celui qu'il cause d'ordinaire; & telle campagne de cette sorte brise, abat, renverse, comme une tempête, ce qui auroit fait l'honneur & la prospérité de vingt autres.

Que si le mauvais exemple d'un Général ordinaire entraîne de si funestes suites, quels malheurs ne doit point causer un Général de votre rang? Quoique tous soient en quelque sorte égaux en cette qualité, & que celle de Souverain soit presque étrangere à un Prince, quelque grand qu'il soit, quand il commande l'Armée d'un autre; néanmoins, ce caractére sacré, étant ineffaçable de sa nature, porte partout avec lui une autorité que rien ne peut en séparer. Et, comme la vie d'une personne

de cette dignité est toujours connue pour tout autrement précieuse que celle d'un autre, il est naturel que ceux qui la voient prodiguer, soient encore plus touchés de la mauvaise honte de ménager la leur, que si ce n'étoit qu'un Général ordinaire.

Mais, quand la conduite d'un Général Souverain, qui s'expose légérement, seroit innocente à l'égard de son armée, le seroit-elle à l'égard de son Etat? Et sa qualité de Général, qui lui est vainement étrangere, peut-elle rompre les liens naturels & indissolubles, par lesquels la Providence l'a attaché à ses sujets, & le dispenser des obligations de sa naissance?

Car enfin, puisque je ne vous écris pas pour vous flatter, c'est la plus ridicule de toutes les chimeres, que l'idée qu'ont la plûpart des Princes, qu'ils ne doivent rien à leurs sujets, & que la nature de la souveraineté consiste à ne dépendre en aucune maniére de personne. Comme s'il pouvoit y avoir d'obligation légitime, qui ne fût réciproque; & que la lumiere naturelle ne répugnât pas à concevoir qu'un nombre infini d'hommes doivent toutes choses

à un autre, ſans que cet autre leur en doive aucune. Ces horribles maximes ne conviennent qu'à l'Empire barbare, dont vous avez juré la ruine ; & ſa déſolation fait voir à l'œil, qu'elle en eſt le juſte fruit.

Rome eſt à vous, Seigneur, l'Empire eſt votre bien ;

dit, en parlant d'Auguſte, un grand Poëte de nos jours (*a*), mais par la bouche d'un traître ingrat : ſentiment digne du perſonnage, & qui ne peut être approuvé que par des perfides comme lui, ou des Tyrans. Mais un bon Prince, qui ſçait qu'il eſt bien plus à ſon Etat, que ſon Etat n'eſt à lui, & que pour en être le ſouverain Magiſtrat, il n'en eſt pas moins ſoumis aux Loix, ne peut pas ignorer qu'en cette qualité il doit compte de ſa vie à ſon pays comme un particulier, & que ſon pays eſt en droit de lui en demander un compte d'autant plus rigoureux, que ſa vie eſt plus importante à ſon pays, que celle de mille Particuliers.

Si donc il l'expoſe ſans néceſſité, cette vie qui appartient à ſon peuple ; ſi, étant né avec des qualités qui peu-

(*a*) Corneille, *dans* Cinna.

vent rendre ſon pays heureux, il ne craint point de lui en ravir le fruit par une mort précipitée, pour contenter ſa vaine gloire ; n'eſt-il pas vrai qu'il ſe fait honneur du bien d'autrui, & qu'il commet une injuſtice d'autant plus criante, que ce bien eſt néceſſaire à ceux à qui il le ravit injuſtement ?

Il doit toujours ſe ſouvenir, que ſa Valeur eſt de toutes ſes vertus la plus inutile à ſes ſujets ; & celle, par conſéquent, dont il doit faire moins d'eſtime. Car y a-t-il rien de ſi rare, que les cas où il peut être obligé de s'expoſer pour eux ? Ainſi, il leur eſt preſque auſſi indifférent qu'il ſoit vaillant ou qu'il ne le ſoit pas, qu'il leur eſt important qu'il ſe conſerve. Les Princes, qui s'imaginent le contraire, jugent du ſentiment du peuple par celui de leurs Courtiſans. Le courtiſan, qui eſt obligé de s'expoſer, eſt ravi que le Prince s'expoſe auſſi, pour diſputer avec lui de quelque choſe, & prétendre à la même gloire. Mais l'Artiſan & le Laboureur, qui ne prétendent rien à cette gloire, n'ont garde d'en faire le même cas : ils ſe contentent bien que le Prince ait de la juſtice & de l'humanité ; &

plus il en a, moins voudroient-ils qu'il eût de la Valeur.

Si François I. Don Sébaftien, & le Grand Guftave, en avoient eu moins, leurs Royaumes en auroient-ils été moins heureux, & leur mémoire moins glorieufe ? Si Cyrus s'étoit autant expofé dans les longues guerres qui l'occupérent toute fa vie, qu'il fit dans la premiére où il fuivit fon oncle ; fi Céfar s'étoit auffi peu ménagé dans les cinquante Batailles qu'il gagna, qu'à Mitylene, quand il gagna une couronne à dix-neuf ans ; quelque grand que fût le bonheur de ces deux Conquérans, on peut douter raifonnablement s'ils auroient fondé les deux plus puiffans Empires du Monde.

Il me fouvient, à ce propos, d'avoir lû quelque part (*a*) que quand on parloit devant l'Amiral de Châtillon de ces chofes prodigieufes que le Comte de Brifac faifoit tous les jours de fa perfonne, & des avantages continuels qu'il remportoit fur l'Armée Huguenote; ce grand homme, dont la mauvaife caufe ne doit pas diminuer l'autorité en matiére de guerre, avoit coutume

(*a*) *Dans* Brantome.

de s'en réjouir, en disant qu'il seroit bien fâché que ce Comte en fit moins.

Il jugeoit sagement, que tous ces désavantages n'etoient pas comparables à ceux qu'il auroit reçus dans la suite, si ce jeune Colonel, qui n'avoit besoin que de vivre pour devenir aussi grand Capitaine que lui, eût été moins ardent & se fut mieux ménagé. Il comptoit sur la mort prochaine & inévitable d'un homme de vingt-quatre ans; & l'événement justifia sa conjecture. Un Officier de cette conséquence se fit tuer par emportement, comme un Lansquenet, à l'attaque d'une Bicoque de nulle importance, qui se trouva malheureusement sur son chemin, & qui se ne rendit pas assez vite à son gré. On ne laissa pas d'honorer sa mémoire par des distinctions toutes particulieres, comme pour autoriser une conduite si déplorable; mais je suis persuadé, qu'on en eût fait un autre jugement dans d'autres siécles que je connois.

Si le Duc de Parme se fut laissé transporter jusqu'au bout par un semblable mouvement à l'assaut de Mastricht, quand son cher cousin y ayant été tué,

la douleur de cette mort lui fit prendre les armes pour y monter lui-même ; s'il se fût obstiné contre les remontrances de ses Capitaines, qui le détournérent d'une résolutiou si périlleuse (*a*) ; l'Espagne n'auroit peut être plus rien aux Pays-Bas depuis cent ans. Peut-être n'auroit-il pas fait les Chefs-d'œuvres de Science Militaire, qu'il fit depuis, & dont la mémoire sera à jamais vénérable dans les Histoires ; fait lever le siége de Paris à votre Bisaïeul, & pris nne Ville à ses yeux, sans que ce grand Roi, tout grand Capitaine qu'il étoit lui-même, pût lui faire quitter ses pantoufles & sa baguette, bien loin de l'obliger à combattre, parce qu'il ne le trouvoit pas à propos.

Et ne croyez pas que cette conduite fût l'effet de son tempérament. Car outre que sa bravoure étoit si excessive dans son jeune âge, qu'elle tenoit du Gladiateur, & qu'il fit des choses à Lépante, plus admirables que faciles à croire, quand il eut encore fait lever le siége de Rouen au même Prince l'année suivante, il s'épargna si peu dans la retraite qu'il fut obligé de faire ensuite,

(*a*) Strada.

qu'il y reçut une blessure dont il ne guérit jamais bien.

Que si cette preuve de son courage ne vous suffit pas, voyez-le sur le Pont d'Anvers, six ans après l'assaut dont j'ai parlé, essuyant tout ce que l'Enfer avoit pu inspirer de plus épouvantable à un nouvel Archimede pour la destruction de ce grand ouvrage dont dépendoit sa plus glorieuse conquête. Voyez-l'y terrassé l'épée à la main sous des ruines, & blessé en deux endroits par une solive qui faillit à l'écraser. Voilà dans quel cas un Général doit s'exposer : mais toujours pour la défensive, ainsi que je l'ai établi plus haut, & comme vous fites à Mohats ; ce que je vous prie de remarquer ; & jamais pour attaquer, comme vous avez fait à Belgrade.

Que si ce n'est pas assez pour vous de ce modéle, & que vous en vouliez aussi un de la maniere la plus estimable dont un Général puisse mourir à la guerre, considérez Monsieur de Turenne. Dans le tems de la Bataille de Sintzheim, j'entendis dire qu'il s'y étoit mêlé parmi les ennemis, comme s'il n'eût eu que vingt-cinq ans. Il ne m'appartient pas de censurer la conduite d'un

Capitaine de cet âge & de cette réputation ; mais j'ose pourtant avancer que si la chose est véritable, l'occasion ne méritoit pas qu'il s'exposât si avant, & que s'il eût été tué, sa mort n'auroit pas été si glorieuse qu'elle fut depuis. Il seroit mort comme mille autres. Mais être emporté d'un coup de Canon, dans un lieu où il falloit être pour observer un mouvement d'une Armée ennemie commandée par un Général non moins habile que lui, pour soutenir l'honneur de deux campagnes victorieuses, où tout ce que l'Art de la guerre a de plus grand & de plus rafiné avoit été mis en œuvre de part & d'autre ; voilà mourir en Général, & le plus glorieusement, à mon gré, qu'un Général, destiné à périr par les armes, puisse mourir.

Quelle différence de cette mort à celles, de Gaston de Foix, des deux derniers Rois modernes, & du jeune Comte (*a*) dont j'ai parlé ; & parmi les Anciens, de Marcellus, de Philopemen, & de tant d'autres vaillans hommes, qui se sont fait tuer mal à propos ! Et c'étoit apparemment ce que vouloit

(*a*) Ci-dessus, p. 270.

dire Epaminondas, le plus grand Perſonnage de la Gréce, quand il répondit à ceux qui lui demandoient, qui étoit meilleur Capitaine de Chabrias, d'Iphicrates, ou de lui ? *Il eſt mal-aiſé d'en juger que nous ne ſoyons morts.*

Ceux qui gouvernent le monde, dit à ce ſujet le même Oracle que j'ai déja cité pluſieurs fois (*a*) *ne doivent pas mourir par leur folie, ou même ſeulement par leur faute ; eux de qui la mort doit aſſurer la gloire.*

Et certes, n'eſt-ce pas aſſez de la funeſte néceſſité où l'injuſtice & la mauvaiſe foi des hommes les met, de vuider les différends par la force, & de répandre le ſang les uns des autres, avec la même ardeur qu'ils devroient naturellement le conſerver, ſans qu'une fauſſe idée de gloire les mene encore plus loin que le Démon de l'intérêt ne les pouſſe, & porter l'inhumanité juſqu'à la fureur? un Général eſt proprement commis par la République, pour ménager à ſon avantage le fond de cette férocité ſecrette, que la Nature a mis

(a) *Gloriam in morte debent ii qui in Republicâ verſantur, non culpæ reprehenſionem & ſtultitiæ vituperationem relinquere.* Cicer Philipp. XII.

dans le cœur de tous les hommes (*a*) ; pour exciter cette férocité, l'irriter, & la conduire jusqu'où le bien public le demande ; la retenir, & la réprimer, dès qu'elle n'est plus nécessaire, & la réserver pour d'autres besoins. Qu'on lise toutes les Histoires du monde, on verra que les Capitaines, qui ont le plus épargné le sang, sont ceux dont la mémoire est la plus glorieuse : semblables à d'habiles économes, qui ont trouvé moyen d'avoir à vil prix ce qui auroit couté fort cher à de moins intelligens. Or de quelque générosité qu'un Général se pique, qu'elle apparence qu'il épargne le sang des autres, quand, pour me servir de l'expression d'un grand Poëte, *il jette* le sien (*b*)?

Ce n'est pas une nouvelle Doctrine que je vous prêche, Prince victorieux ; les Peuples les plus vaillans & les plus polis de l'Antiquité en ont été Sectateurs déclarés ; & vous ne prétendez pas vous connoître mieux en Valeur,

(a) *Fertur Prometheus, insani Leonis.*
Vim stomacho apposuisse nostro.
Horat. Ode XVI. *Libri* I.

(b) *Lucemque perosi, projecère animas.* Virg. Æneid. *Libr. VI.*

que les Grands Capitaines Grecs & Romains.

Le Thébain Pélopidas, l'un des plus illuſtres de tous, allant à la guerre, comme ſa femme lui recommandoit de ſe conſerver : *C'eſt aux ſimples Soldats, lui répondit-il, qu'il faut donner cet avis & non pas à un Général qui y eſt obligé par ſa charge*, comme le rapporte Plutarque dans ſes Apophthegmes. Ne feriez-vous pas tenté de croire, ſur cette Réponſe, que celui qui la fit, n'avoit de Valeur que ce qu'il en faut préciſément pour commander, & que les bons avis de ſa femme lui étoient peu néceſſaires ? C'étoit le plus determiné Guerrier de la Gréce : il avoit exécuté la plus hardie de toutes les Conjurations ; & après avoir reconnu ſi hautement, forcé par la raiſon & la vérité, l'obligation qu'un Général avoit de ménager ſa perſonne, ſon naturel, qui le croiroit ! avoit ſi peu de part à ce ſentiment, qu'il ſe fit tuer ſans néceſſité, & deshonora par une mort téméraire l'une des plus glorieuſes Vies du monde.

Il n'étoit pas particulier aux Thébains, ce ſentiment qui vous paroît ſi étran-

ge ; les Athéniens, pour être plus éclairés, n'en avoient pas d'autres sur ce sujet. Un de leurs Capitaines, montrant un jour par vanité, en pleine Assemblée du Peuple, les cicatrices toutes fraiches de ses blessures, Timothée son Collégue déclara, que quand ce fut son tour de parler, *Que pour lui, bien loin de se vanter de rien de semblable, il avoit au contraire eu grand'honte, en assiégeant Samos, de ce qu'un trait étoit tombé tout près de lui, pour s'être trop avancé en jeune homme* (a).

Celui-là n'alloit pas à la guerre, comme quelques-uns de notre tems, pour faire seulement dire qu'il avoit failli d'être tué. Mais comme il y a deux exemples contraires dans ce récit, de peur que vous ne préfériez celui qui flatte votre inclination à celui qui la combat, il est propos de vous faire connoitre un peu plus particuliérement ces deux Généraux si différens sur la Gloire.

Ce prétendu Brave, qui faisoit vanité de ses blessures, réussit si mal dans tous les commandemens qu'il eut, qu'à peine sçauroit-on qu'il s'appelloit Cho-

(a) Plutarque *dans ses* Apophthegmes.

rès, s'il n'avoit pas donné lieu à un Proverbe, par sa facilité indiscrette à promettre toutes choses ; ce qui fit appeller vulgairement ces sortes de promesses, *des Promesses de Chorès*, (a). Jugez à cette marque, du caractére du Personnage.

Mais Timothée, quoique fils d'un des plus grands Capitaines de la Gréce, ternit en quelque sorte la gloire de son Pere, en ajoutant celle du sçavoir & de l'Eloquence à celle qu'il acquit comme lui par les Armes ; & ce circonspect, qui tenoit à honte de s'exposer, fit pourtant de si grandes choses, que ses Envieux ne sçachant comment en diminuer autrement le prix qu'en les attribuant à bonheur, exposérent un jour en public un Tableau dans lequel il étoit peint en dormant en équipage de chasseur, & la Fortune qui amenoit des Villes dans ses filets. Vous voyez par-là, que ce ne sont pas toujours les plus hazardeux, que cette Déesse favorise le plus.

Les Lacédémoniens, le plus vaillant Peuple du Monde, du consentement de tous les Historiens, allérent

(a) Suidas.

encore plus avant que les Athéniens, & les Thébains. Bien loin d'approuver dans leurs Généraux l'ardeur de s'exposer, ils la souffroient à peine dans leurs simples Soldats. Nous lisons que les Ephores en condamnérent un à l'amende, pour s'être trop hazardé dans un combat; quoiqu'il y eût fait des actions de Valeur si admirables, qu'on ne pût en même tems se dispenser de lui donner une Couronne.

Aussi, Caton le Censeur, l'un des plus grands & des plus résolus Capitaines de l'ancienne Rome, avoit coutume de répondre, quand on lui vantoit de ces sortes de Braves, qui s'exposent par ostentation & sans utilité, *qu'il y avoit grande différence entre estimer beaucoup la gloire, ou peu sa vie.*

Et c'est à quoi revient ce bon mot d'Aristippe, qu'un Capitaine moderne n'a pas eu honte de s'approprier (*a*). Comme il étoit sur mer pendant une tempête, un impertinent, qui se trouva dans le même vaisseau, & qui faisoit l'intrépide, lui reprochant qu'il avoit peur: *chacun*, lui répondit Aristippe, *estime sa vie ce qu'elle vaut.* Et cer-

(*a*) Castrucio Castracani, *dans* Machiavel.

tes,

tes, si c'étoit la seule hardiesse de la risquer, par quelque motif qu'on la risque, qui fait l'homme de cœur, pourquoi les Couvreurs, les Matelots, ceux qui travaillent aux Mines, & tant d'autres professions aussi périlleuses que celles de la guerre, seroient-elles moins glorieuses ? Pourquoi celles de la guerre même est-elle en quelque sorte moins honorable à un simple soldat, qu'à un homme de condition, sinon parce qu'elle est communément pour le simple Soldat un métier comme un autre, qu'il fait par nécessité pour gagner sa vie ; au lieu qu'un homme de condition, qui est exempt de cette nécessité, paroît ne s'y engager, que pour acquérir de l'honneur ?

La Valeur ne consiste pas à mépriser toutes sortes de dangers, comme le Vulgaire s'imagine ; mais seulement à mépriser ceux ou l'on s'expose avec utilité pour la gloire. Hors de ce cas, la mort est toujours odieuse, & le danger désagréable : & c'est pourquoi le dernier Scipion l'Africain, quel homme ! n'avoit point de honte d'avouer, quoiqu'il n'eût que trente-quatre ans,& qu'il n'eût encore pris, ni Carthage, ni

Numance, qu'à un voyage qu'il avoit fait en Afrique en qualité d'Ambaſſadeur vers Maſſiniſſe & les Carthaginois, il avoit eu un plaiſir extrême à voir, de deſſus une hauteur où il étoit aſſis, une Bataille qu'ils ſe donnérent, non-ſeulement parce qu'il n'avoit jamais vû combattre deux Armées ſi nombreuſes, mais encore parce qu'il l'avoit vu ſans danger (*a*).

Connoiſſez-vous beaucoup de nos Braves à la moderne, qui avouaſſent ſi naïvement d'avoir eu du plaiſir à ne point courir de dangers ? Cependant, ce même homme, qui faiſoit cet aveu ſi naïf, ſans aucune néceſſité, venoit tout récemment de tuer en Eſpagne, en combat ſingulier, un Barbare de taille démeſurée, à qui nul autre de l'armée Romaine n'avoit oſé faire tête. Il falloit bien que cet homme admirable, l'objet des louänges les plus outrées, & les moins ſuſpectes de flatteries qu'on ait jamais données, fût perſuadé qu'il n'y a de gloire à mépriſer le danger, que quand on eſt obligé de s'y expoſer. Si ces étourdis d'Ambaſſadeurs, qui furent envoyés par le

(*a*) Appian.

Sénat, quelques siécles auparavant, pour accommoder les Gaulois avec les Toscans, avoient été instruits de cette vérité, ils auroient été, comme Scipion, témoins, sans combattre, du combat qu'ils ne purent empêcher : ils n'auroient pas oublié leur caractere, pour prendre parti, comme ils firent, en faveur des Toscans ; & Rome n'auroit pas été prise.

Ce n'est pas tant, dit l'Oracle de Gascogne, parlant de ces sortes de gens, *ce n'est pas tant qu'ils veuillent aller, comme c'est qu'ils ne peuvent se tenir.* Car comme un bel Esprit de l'Antiquité l'a remarqué excellemment, *plusieurs s'exposent à des périls extrêmes, par la seule crainte de ne pouvoir les éviter ; mais le vrai brave est celui qui, toujours prêt d'affronter le danger quand il le faudra, attend sans inquiétude, ni impatience, qu'il se présente pour le braver.*

Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille,
Qui promptus, metuenda pati, si cominus instent
Et differre potest (a).

(a) Lucan. *Libr. VII.*

Si je ne craignois de vous ennuyer, je joindrois tant d'autres autorités à celles que je vous ai déja rapportées, que vous feriez furpris de la conformité de fentiment qui fe trouve entre tout ce qu'il y a jamais eu de Juges compétens fur cette matiére. Mais comme je n'ai pas entrepis de la traiter pour faire montre d'érudition, je me retranche à un feul, pour lequel je vous demande encore audience : vous jugerez s'il l'a mérite.

C'eft l'autre Scipion l'Africain, que l'on furnomme d'ordinaire l'Ancien, pour le diftinguer de fon petit-fils, qui eft celui dont je viens de vous parler. Il avoit deux ans moins que vous ; il commandoit en Chef, pour la premiere fois, comme vous ; comme vous, il affiégeoit une Ville de conféquence extrême ; c'étoit Carthage la nouvelle en Efpagne: impatient comme vous d'achever cette importante conquête, il réfolut de donner un affaut. Voilà ce qu'il avoit de commun avec vous : voici ce qu'il y avoit de différent

Quoiqu'il fût d'une naiffance illuftre, il n'étoit pourtant qu'un fimple Particulier, & non pas un grand Prince Sou-

verain comme vous : il ne pouvoit parvenir aux honneurs de sa Patrie, qu'en se signalant par des actions extraordinaires. C'étoit la premiére Campagne qu'il faisoit dans ce Pays, & il n'y étoit encore connu que de réputation : son pere & son oncle, les deux plus grands & plus glorieux Capitaines de Rome, y avoient été défaits & tués l'année précédente, le plus malheureusement du monde, & par les mêmes ennemis. Quel plus juste sujet de s'emporter ? il y avoit à rassurer un parti consterné par ce funeste succès. Que de raisons pour s'abandonner à son courage, que vous n'aviez pas à Belgrade, outre celles qu'il avoit comme vous !

Et, en vérité, ne croiriez-vous pas, sur tout ce que je viens de vous représenter, qu'il s'exposa tout autrement que vous n'avez fait ? Voici comment il s'y conduisit. C'est son Historien qui le raporte, le plus excellent de tous, à tout prendre ; du reste, si amoureux de sa gloire, que le plus grand reproche, que les Critiques lui fassent, est d'en avoir fait son Héros. Il n'y a pas apparence qu'un habile Ecrivain, prévenu de cette sorte ait inventé des circon-

ſtances toutes particulieres pour ravaler cette gloire dans une rencontre ſi ſingüliére ; ni qu'il les eût exprimées ſans néceſſité, quelque véritables qu'elles fuſſent, s'il eût cru qu'elles puſſent la diminuer.

Comme il jugea, dit Tite-Live, par l'épouvante des aſſiégés, qu'il pouvoit emporter la Place d'emblée, s'il donnoit un aſſaut général ; il fit avancer toutes ſes Troupes, & diſtribuer des Echelles à tout le monde. *Pour lui, couvert des boucliers de trois jeunes Soldats des plus robuſtes de ſon Armée, parce que les ennemis qui s'étoient raſſurés, faiſoient pleuvoir une grêle de traits de toutes ſortes, il s'approche des murailles, il exhorte, il donne les ordres néceſſaires ; & ce qui importoit davantage pour animer les Combattans, il eſt témoin de leur lâcheté ou de leur Valeur* (a).

Que vous ſemble, Prince illuſtre, de ce mantelet de Boucliers, à la faveur duquel ce jeune Général étoit préſent à un Aſſaut, avec preſque auſſi peu de danger, que s'il fût reſté au fond

(a) *Ipſi trium præ ſe juvenum validorum ſcutis oppoſitis ad urbem ſuccedit &c.* Titus-Livius *Libr. XXVI,*

de sa Tente ? Faites-vous justice sur cet exemple, Prince magnanime, & voyez si vous n'avez rien à vous reprocher.

Quand on a d'aussi grandes choses, qu'il en avoit à faire, on est bien excusable de prendre toutes les précautions nécessaires pour vivre, puisqu'on ne peut les faire qu'en vivant ; & c'est ce qui fait voir le ridicule d'un prétendu bon mot de Pompée, qui a été également mal examiné par deux beaux Esprit de ce siécle (*a*), dont l'un le blâme & l'autre le défend.

Ce fameux Capitaine, voulant s'embarquer pour revenir de Sicile à Rome avec une provision de Bled qu'il avoit ordre d'y faire venir, comme les Matelots effrayés d'un orage qui s'éleva, résistoient à partir : *Il est nécessaire que j'aille*, dit-il tout haut en les y contraignant ; *mais il n'est pas nécessaire que je vive* (*b*).

Outre qu'il faut vivre pour aller, quelque grande que fût alors la disette de grains à Rome, sa vie étoit d'une nécessité encore plus grande à la République : & tout ce qu'on peut penser de plus favorable pour lui dans cette

(*a*) Balzac & la Mothe le Voyer.

(*b*] Plutarque *dans la* Vie de Pompée.

rencontre eſt que le danger ne lui paroiſſoit pas ſi grand qu'aux Matelots, & qu'il trouva à propos de ſe faire honneur de leur timidité.

Scipion étoit un brave d'une autre eſpéce, qui eſtimoit ſa vie ce qu'elle valoit ; & jamais ſoin ne fut plus légitime que celui qu'il en prenoit. Il ſe conſervoit, pour forcer Annibal d'abandonner honteuſement le fruit de ſeize ans de Victoires, pour tailler en piéces à ſes yeux dans ſon propre Pays ſon Armée invincible, & ſoumettre Carthage à cette même Rome qu'elle avoit réduite aux dernieres extrémités. Il ſe conſervoit, pour étendre juſqu'au fond de l'Aſie, ſous le nom de ſon frere, les bornes de l'Empire Romain que la meilleure partie de l'Europe ne reconnoiſſoit pas encore. Il ſe conſervoit pour, enfin, donner les exemples immortels de magnanimité, de modération, de déſintéreſſement, de fermeté, d'amour fraternel, & de tant d'autres vertus, non moins eſtimables que ſes exploits guerriers, & qui devoient faire l'admiration de tous les Siécles. A votre avis, Prince illuſtre, avoit-il raiſon de ſe conſerver ? Une ſeule fléche moins

diſcrette

discrette que celle qui n'a fait que vous marquer, auroit pu empêcher toutes ces merveilles ; & peut-être en sommes-nous redevables à ces trois Boucliers.

Ne seriez-vous point curieux de sçavoir si ce Guerrier, qui prenoit si grand soin de sa vie dans un Siége où il commandoit, ne s'exposoit point davantage avant qu'il fut Général ? Car enfin, direz-vous peut-être en vous-même, un homme, qui conserve un si grand sang froid à vingt-quatre ans, en donnant un assaut, n'a pas la mine d'avoir jamais été un Soldat déterminé. Voici de quoi vous contenter. Au premier combat donné contre Annibal en Italie six ans auparavant, son pere, qui commandoit l'Armée en qualité de Consul, ayant été blessé pour s'être engagé trop avant parmi les ennemis, il accourut à son secours à la tête d'une Compagnie de Cavalerie qu'il commandoit ; & voyant que ses gens, effrayés d'un si triste accident, hésitoient à donner, il poussa dans le gros, dont son Pere étoit enveloppé, persa jusqu'à lui à coups d'épée, écarta tout ce qui le pressoit, & le dégagea de cette sorte dans le tems qu'il

alloit être pris ou tué (a).

Il y avoit un honneur particulier, attaché par les Loix aux actions de cette nature. C'étoit une couronne qu'on appelloit Civique, en mémoire de ce qu'il avoit ſauvé la vie à un Citoyen. Mais Scipion, plus avide de gloire que d'honneurs, la refuſa, quoique le Citoyen qu'il avoit ſauvé fût ſon Général, parce que c'étoit ſon pere (b); ne voulant pas, ſans doute, être récompenſé, pour avoir ſatisfait à un devoir ſi indiſpenſable.

Avoir conſervé toute la préſence & la fermeté d'eſprit néceſſaires, pour agir dans une rencontre ſi inopinée & ſi malheureuſe, dans ſa premiere Campagne, & à l'âge de dix-ſept ans ; ſi ce n'eſt pas de la vraie Valeur, j'avoue que je ne m'y connois pas. Mais voici quelque choſe de plus hardi encore à mon ſens, où pourtant il n'y eut point de ſang répandu : tant il eſt vrai que la Valeur ne conſiſte pas toujours à frapper.

Après la Bataille de Cannes, où il avoit ſervi de Tribun, tous ceux qui

(a) Polyb. *Libr.* X. Tit. Livius, *Libr. XXI.* Valer. Maxim *Libr. V. Cap. IV.*
(b) Pline, *Libr. XVIII. Cap IV.*

en échapérent comme lui, s'étant retirés à une ville voiſine, dans le tems qu'il conſultoit avec les autres Officiers ce qu'ils avoient à faire ; on les vint avertir qu'une Troupe de jeunes gens de la premiere qualité, deſeſpérant de la République, complotoient enſemble de s'embarquer au Port le plus prochain pour s'enfuir d'Italie. Toute la Compagnie demeurant immobile d'étonnement & de douleur à cet avis, on propoſa de délibérer là-deſſus. Mais Scipion, prenant la parole, dit *qu'il falloit agir dans les malheurs de cette conſéquence, & non délibérer ; que tous ceux donc, à qui le Salut de Rome etoit cher, euſſent à le ſuivre bien armés ; qu'elle n'avoit de plus grands ennemis, que ceux qui formoient de ſemblables Projets.*

Il part à ces mots peu accompagné. Il entre au Logis d'un Métellus, chez qui ſe tenoit cette honteuſe Aſſemblée, il met l'épée à la main en l'abordant ; & jurant par le ferment le plus ſolemnel ; & le plus ſacré, de ne jamais abandonner la République, ni ſouffrir qu'aucun l'abandonnât, *Il faut*, continua-t-il ; s'adreſſant à Métellus, *que toi & tous ceux qui ſont ici, jurent de même tout à*

l'heure : *quiconque refusera*, *mourra de cette épée* (a). Voilà le poltron, qui se cacha, quatre ans après un assaut, derriere trois boucliers.

Je sçais, comme vous, ce qu'auroient pu penser de vous quelques jeunes fous de qualité, dont les armées sont embarrassées, & qui se connoissent aussi mal en gloire qu'en Valeur, si vous aviez pris à Belgrade autant de précaution pour votre vie, que Scipion en prit pour la sienne à Carthage. Mais sera-ce leur sentiment, ou celui de tous les gens sensés de votre tems & de la postérité, qui décidera de votre honneur ? Etes-vous destiné à de moindres choses que lui ? Et ne sentez-vous pas au-dedans de vous la même voix secrette, qui le rassuroit contre les jugemens injustes ? Votre cœur ne vous rend-il pas le même témoignage que le sien lui rendoit de sa propre intrépidité, après tant d'épreuves que vous en avez faites ? Et la certitude que vous en avez comme lui, pourquoi n'est-elle pas suffisante pour vous faire mépriser comme lui les erreurs populaires, & l'opinion de la

(a) *Qui non juraverit, in se hunc gladium strictum esse sciat*, Titus Livius, *Libr. XXII.*

canaille ? Car ne croyez pas que ſa conduite fût généralement approuvée en ce point, quelque digne qu'elle fût d'approbation : il y eut de tous tems des juges téméraires, qui ont prononcé ſans connoiſſance, au préjudice des plus pures vertus. Mais avec quelle hauteur penſez-vous qu'il les traite ? Il les mépriſoit trop pour leur répondre ſérieuſement : *Ma Mere*, dit-il une fois ſur ce ſujet, comme s'il n'eût jamais eu l'épée à la main, *m'a fait pour commander, & non pas pour me battre.*

Et c'eſt une choſe digne de réfléxion, que tous les grands hommes, qui ont refuſé de ſe battre quand il ne le falloit pas, ne s'en ſoient jamais défendus qu'avec mocquerie. Pendant que les armées des Cimbres & de Rome furent en préſence, un Barbare, remarquable par ſa mine & par ſon équipage, ayant envoyé défier Marius en combat ſingulier, ce Général, qui de ſimple ſoldat, ſans bien & ſans naiſſance, s'étoit élevé ſi haut par ſa ſeule Valeur, lui manda pour toute réponſe, *que s'il s'ennuyoit de vivre, il n'avoit qu'à ſe pendre.*

Longtems devant, Pyrrhus Roi d'Epire, réduit à la derniere extrémité par

le grand Antigonus, lui ayant fait la même proposition, Antigonus se contenta de lui faire dire, *qu'il y avoit mille autres manieres de sortir de la vie.* Et cette réponse parut depuis si bonne a Auguste, qu'il voulut bien la faire aussi à Antoine, qui lui proposoit la même chose.

Ce Pyrrhus, puisqu'il m'est venu dans la mémoire, étoit un Prince de la meilleure maison du monde, de beaucoup de vertu, & l'un des plus vaillans hommes qui fût jamais. Il monta une fois le premier, comme vous, à l'assaut d'une ville de Sicile. Les assiégés furent si épouvantés de son courage, qu'ils ne purent lui résister ; & il fut assez heureux, aussi bien que vous, pour survivre à une action si hasardeuse.

Après avoir parlé de tant de gens d'opinion contraire à la vôtre, il n'est pas juste de vous cacher que la vôtre a eu d'autres partisans illustres que vous. La destinée de celui-ci ne doit pas faire envie de lui ressembler. Ayant surpris Argos par intelligence, comme tout fuyoit devant lui par les rues, une vieille femme, qui vit du haut de sa maison qu'il alloit tuer son fils, guidée par un instinct plus puissant que son âge, jetta

ſur lui une tuile qu'elle arracha du toit, ſi à propos, qu'elle lui caſſa la tête. Le coup lui fit perdre la vûe à l'inſtant. Ne voyant plus à ſe conduire, ſon cheval l'entraîna à l aventure près d'un tombeau où il le précipita. Le ſang, qui étoit ſorti de ſa bleſſure, l'avoit déſiguré à un tel point, qu'on fut longtems ſans prendre garde à lui. Mais à la fin, un ſoldat d'Antigonus l'ayant reconnu, trouva qu'il n'étoit pas tout-à-fait mort; & voulant l'achever en lui coupant la tête, au lieu de la ſéparer du reſte du corps par le col, il la partagea après pluſieurs coups entre la bouche & le bas du menton. Tels ſont tôt ou tard les fruits de la Valeur, quand elle eſt incapable de retenue.

Que ſi Alexandre fut plus heureux, quoique moins ſage, quand il ſe jetta ſeul du haut en bas des murailles dans la Ville des Oxydrades; s'il en fut quitte, pour languir pluſieurs jours entre la vie & la mort, pour les injuſtes reproches de ſes capitaines & l'indignation de ſon armée; c'eſt un miracle plutôt qu'un exemple: ce n'eſt pas aſſez pour juſtifier une action ſi furieuſe; & ſes autres emportemens ſont ſi dignes

d'horreur, qu'on a droit de donner un mauvais ſens à ceux mêmes de ſon courage qui pouroient en recevoir un favorable.

Tous doivent faire juger que ſa fin n'auroit pas été moins funeſte, que celle de Pyrrhus, ſi la fureur de la débauche ne l'eut précipitée. Mais, quelque idée que le Vulgaire ſe forme de ce Conquérant, je vous crois trop bien né, pour vous propoſer pour modéle un brave, que l'hiſtoire accuſe d'avoir trempé dans le meurtre de ſon pere; & dont les victoires continuelles furent ſouillées par des excès continuels de colere, de crapule, de fauſſe gloire, ou de ſuperſtition.

Voilà, Prince magnanime, ce que j'avois à vous repréſenter. Si mon but étoit de vous plaire, & non pas de vous conſerver, je l'aurois fait d'une autre maniere. J'aurois adouci bien des endroits de ce diſcours, qui peuvent vous faire ſentir déſagréablement ce qu'il y a à reprendre dans votre conduite. J'ai appris d'une reine de Perſe, *qu'il faut entretenir les Rois avec des paroles de ſoie*; & je l'ai aſſez vu pratiquer, pour ſçavoir comment m'y prendre, ſi je vou-

lois. Je ne doute pas même que beaucoup de gens ne trouvent d'abord, que j'aurois mieux fait d'en user de la sorte ; mais peut-être changeront-ils de sentiment, quand ils y songeront mieux.

Il ne siéroit pas de parler timidement de la Valeur. Comme je ne suis, ni votre sujet, ni dans aucune autre dépendance de vous : que vous ne connoissez, ni mon nom, ni mon visage, (& il ne tiendra pas à moi que vous ne les connoissiez jamais :) j'ai cru pouvoir, sans manquer au respect qui vous est dû, me dispenser de tous les ménagemens qui auroient pu affoiblir les vérités importantes que je voulois vous persuader. Si j'avois sçu les exprimer plus fortement, je l'aurois fait. Il m'auroit été facile de faire aller cet écrit jusqu'à vous, si j'avois voulu, au lieu de le publier à votre insçu, comme je fais. Mais j'ai considéré, que le motif qui vous fait exposer si facilement, n'étant autre chose, que l'erreur où vous êtes, qu'on vous en estime davantage ; rien ne pouvoit vous faire sentir plus vivement, combien vous vous trompez, que l'approbation que le Public donnera à cet Ouvrage. J'ai voulu qu'il vous fit une

confusion salutaire, qu'il vous mit dans une heureuse nécessité de faire désormais violence à votre courage, en déférant à mes avis.

Vous auriez pu les dissimuler, si je vous les avois donnés en secret. Des défauts, qui viennent comme le vôtre, de la force du caractére, ne se corrigent pas par la douceur. Des maux vigoureux veulent des remédes violens. Je ne sçaurois vous souffrir dans ce fossé ruisselant de sang, où vous avez sauté l'épée à la main, comme un aventurier qui n'a rien à perdre : mon imagination se révolte à tout moment contre cette indigne idée, & je ne puis l'y apprivoiser. Je ne puis me consoler, que vous ayez risqué de diminuer l'honneur de votre conquête, par votre impatience de l'avancer. Car enfin, à dire les choses comme elles sont, seriez-vous aussi glorieux, si vous aviez été moins heureux ? Une mort comme la vôtre, au commencement de l'assaut, n'en auroit-elle pas changé la fin ; & a-t-il tenu à vous, que toute la Chrétienté n'ait sujet de le détester ? Cette ardeur impétueuse de se signaler, qui sied si bien à un simple Gentilhomme, & peut-être encore à

un Prince sans établissement, dans une occasion de cette nature ne convient pas à un Général de votre conséquence : les mêmes blessures, qui font un honneur immortel au Chevalier de Monasterol, & même au Prince Eugène, si elles n'eussent pas terni votre réputation, du moins n'en auroient-elles pas relevé l'éclat ; & vous aimez trop la vraie gloire, pour n'être pas honteux de devoir une partie de la vôtre au bonheur de n'en avoir reçu que de légeres.

Il ne tient pas à moi que je ne donne à ce discours tout le travail nécessaire pour le mettre dans un état digne de vous. Au peu de tems que j'ai été à le faire, il est impossible qu'il n'y ait bien des choses à reprendre, sinon pour le sens, du moins pour les paroles. Mais je ne sçaurois le publier assez tôt, si je veux qu'il puisse faire l'effet que j'en attens, avant que la Campagne commence. Quand les Critiques y trouveront quelques phrases mal tournées, ou quelque expression languissante, ce ne sera pas un grand malheur ; mais c'en seroit un insigne, si, faute de le faire paroître, vous essuyiez encore sans nécessité un seul coup de mousquet. Trop

heureux de sacrifier à la conservation d'une vie si précieuse la part que je puis prétendre à la misérable gloire de bien écrire.

On trouvera, sans doute, que je me flatte beaucoup, de me croire capable de vous corriger. Je vous l'avoue ; & quelque jugement qu'on en puisse faire, je n'ai point de honte de m'en flatter, puisqu'il n'y a que cette espérance qui rende ma témérité excusable.

N'oubliez donc jamais, Prince incomparable, qu'elle doit faire l'honneur de votre Maison, de votre nation, & de votre siécle, cette vie que vous prodiguez ; que le Ciel a rassemblé dans vous des avantages, dont nul autre que vous ne peut se vanter ; & que votre conduite ne sçauroit être trop pure, & trop exempte de tout déréglement, pour être convenable à la guerre que vous faites, la plus juste qui fût jamais. Qu'un honnête remors de vos emportemens passés ne trouble point la tranquillité naturelle de votre grande ame ! Cyrus & César s'emportérent comme vous à votre âge ; & l'on ne devient point ce qu'ils furent depuis, sans avoir été ce que vous êtes.

Vivez donc, Prince illustre, pour vaincre, & pour régner. Belgrade ne doit pas être votre derniere conquête. Les Prophéties tant rechantées, que la flatterie des Poëtes applique depuis si longtems mal-à-propos, sont vraiment à la veille de s'accomplir. Cette Puissance formidable, élevée sur les ruines de tant d'autres, l'unique effroi de la Chrétienté depuis quatre siécles ; ce Colosse orgueilleux, formé du débris de tant de Couronnes, enflé des dépouilles de toutes les nations, cimenté du sang & des larmes de nos Freres ; ce gouvernement tyrannique, dont l'éclat & la durée dementoient toutes les régles de la bonne politique, à qui il sembloit que le Seigneur eût abandonné les Grandeurs de la Terre pour éprouver la foi de ses Elus ; cet Empire barbare est enfin parvenu à son dernier terme. Le Ciel a amené le point de sa ruine : il chancelle, il est prêt à tomber, & votre main vaillante est destinée à lui donner les derniers coups. N'en doutez point, Prince magnanime, la Providence réparera le scandale qu'elle a souffert. La gloire ne sera plus le partage des indignes : ils survivront

à leur renommée, & la vertu sera vengée de la prospérité des méchans.

A. S. A. R. le dernier Octobre 1688.

VIII. *Des Gens de Cour.*

LEs Gens de Cour sont comme une nation étrangere dans le milieu de l'Etat, composée de personnes ramassées de divers endroits.

Ils ne sont pas tous gens d'esprit ; mais ils ont presque tous une politesse admirable, qui leur en tient lieu. Ils ne sont pas tous braves gens ; mais ils ont sur cela des démonstrations & des manieres, qui les font croire tels. Leurs esprits souples & complaisans se tournent à toutes sortes de caracteres ; de maniere qu'il est impossible de démêler leurs véritables sentimens.

Le mépris qu'ils ont pour tout ce qui n'est pas de la Cour, ne sçauroit se comprendre, & va jusqu'à l'extravagance. Rien n'est bien dit, ni bien fait, que ce qu'on fait ou ce qu'on dit parmi eux : tout ce qui vient d'ailleurs est ignorance ou impolitesse. Il est pourtant

vrai, qu'avec un très-bon goût ils ſont la plûpart très-peu ſçavants, & ils ne s'érigent en parfaits connoiſſeurs ſur toutes choſes, que par les termes propres qu'ils n'ignorent jamais, & par le reſpect qui fait taire tout le monde en leur préſence.

Les nouveaux venus s'accoûtument malaiſément à certaines cérémonies qui s'y trouvent établies. Il faut, par exemple, embraſſer étroitement ceux qu'on hait & qu'on mépriſe davantage. C'eſt une perfidie permiſe, parce qu'elle eſt réciproque.

L'agitation eſt le caractere particulier de tout ce qui ſe paſſe dans cette region : les hommes, & les chevaux n'y marchent qu'en courant. On ne mange, on ne dort, qu'à la hâte, & comme ſi l'on craignoit d'être ſurpris : & tout ce que peut faire ſouvent un honnête homme, pour être écouté du Miniſtre preſſé, c'eſt de lui parler dans le trajet d'une cour, ou d'une gallerie. Ne diroit-on pas que les heures ſont ici fort précieuſes ? Il eſt pourtant vrai que c'eſt le pays de tout le monde où l'on eſt le plus déſocupé ; on paſſe de longues heures dans une antichambre,

on eſt réduit à éplucher toutes les beautés du parc, & il eſt des vuides dans le jour qu'on ne ſçauroit remplir. Il eſt même bon qu'un honnête homme en ait fait l'expérience quelquefois en ſa vie, pour être bien perſuadé, que dans le lieu où l'on croit qu'eſt enfermé le ſouverain plaiſir, & où l'on s'imagine de trouver la ſource des agrémens, on a des ennuis plus grands & plus longs que dans nulle autre contrée de la Terre.

Quelques courtiſans ont une ambition déterminée pour quelque choſe qu'ils tâchent d'obtenir ; mais la plus grande partie ne viſe à rien de fixe : de ſorte que quoique le deſir de leur fortune en général les occupe entiérement, ſi le Prince s'aviſoit de leur demander ce qu'ils ſouhaitent, ils ſeroient ſouvent fort embarraſſés. Ils n'ont rien en vue, & c'eſt un des plus grands aveuglemens des Gens de Cour.

Il s'en trouve quelques-uns qui deſirent avec tranſport certains emplois qu'ils n'obtiendront jamais (ce qu'ils pourroient connoître avec un peu de réfléxion) & ils négligent pour cela toutes les autres graces, que le Prince ſeroit

feroit en état de leur faire ; & ces graces, quoique moins de leur goût, par rapport à leur entêtement, feroient pourtant très-convenables à leur état & à leurs forces.

Les vieilles gens font ici ridicules, plus qu'en aucun autre endroit du monde. Ils font regardés avec mépris, on ne veut plus de leurs pointes, de leurs contes, ni de leurs proverbes ; on les évite, on les fuit, & l'on tâche à faire juftement le contraire de ce qu'ils font. Mais ce qui les rend ridicules avec raifon, c'eft que, malgré la haine qu'ils ont pour tous les jeunes gens, contre lefquels ils déclament fans ceffe, ils ne laiffent pas de s'accommoder à leurs airs, & de fuivre réguliérement leurs modes les plus folles, de fe mettre de leurs parties : trop heureux, s'ils peuvent parvenir à fe faire fouffrir parmi eux.

Je n'entens point, par vieux Courtifans, certaines perfonnes extraordinaires, dont le vrai mérite eft de tous les tems. La jeune Cour regarderoit fans doute avec refpect la Rochefoucault, Montauzier, Noailles, & quelques autres, qui fans être exempts de défauts,

ſont infiniment illuſtres par leurs vertus.

Les Mécontens font une ſecte à part dans ce lieu ; ils ont des Femmes, des Prêtres, des Grands ; rien ne leur manque, pour faire un état particulier. Ils ont leurs dogmes, leurs coutumes, leurs cérémonies, & leurs aſſemblées ; ils n'ont que certains jours pour leur culte. Ils ne reconnoiſſent point les Miniſtres, ils cenſurent & condamnent toutes les entrepriſes, enſeignent qu'il falloit faire autrement, diminuent les victoires, augmentent les pertes, enragent des bons ſuccès, ſe réjouiſſent des malheurs. La ſecte groſſit tous les jours : chacun va les écouter en riant, & leur fortune reſte toujours dans un triſte état.

On diſtingue les femmes de la Cour par les couleurs dont elles prennent ſoin de ſe peindre, par l'excès où elles portent toutes les modes, & par le mépris éternel qu'elles affectent pour toutes les femmes de la ville. Elles ne ſont pas toutes belles, mais elles effacent toutes les autres, par je ne ſçais quel air, & par un entêtement dont le Public eſt prévenu en leur faveur.

On appelle Bourgeois à la Cour tous les gens de robe, quelque élevés qu'ils puissent être. Le droit de rendre la justice au peuple déroge-t-il à la Noblesse ; & la Cour n'a-t-elle pas un grand aveuglement, de ne vouloir pas se corriger là-dessus ?

On se piquoit autrefois à la Cour d'un amour délicat, on y voyoit régner une fine galanterie ; mais on y fait de l'amour aujourd'hui un usage plus grossier, & moins innocent.

La délicatesse en amour n'est permise que dans le discours, & l'on ne seroit guéres moins ridicule d'en avoir, que si l'on s'avisoit d'être jaloux de sa femme. C'est ici le dernier excès de sotise, si rare en effet, qu'on trouve à la Cour une infinité de gens semblables à ce Sulpicius Galba, dont il est parlé dans Horace. Cet homme dormoit réguliérement toutes les après-dînées, tandis que Mécénas caressoit sa femme. Un valet voulut profiter de son sommeil, pour boire au buffet une bouteille d'excellent vin. Son Maître s'éveilla pour lui. *Puer*, lui dit-il, *non omnibus dormio*. Il ne dormoit que pour sa femme. Si nous recherchions bien, nous trouverions

peut-être des histoires peu différentes de celle-là.

Si tous les hommes qui composent la Cour, usent de feinte & de dissimulation avec les Etrangers, ils n'agissent pas de meilleure foi les uns avec les autres, & par cette conduite, s'ils ont quelques vertus, ils les rendent suspectes.

Les gens de Province doivent se désabuser une fois pour toutes d'avoir des gens de Cour pour patrons. Cette protection leur coûte infiniment, & leur est tout-à-fait inutile. Ils ne peuvent rien le plus souvent, & ne veulent jamais rien faire pour autrui. Ils n'agissent jamais, quelque démonstration qu'ils fassent, que par rapport à leurs intérêts.

On remarque parmi la jeune Cour un honnête homme, brave de sa personne, qui fait des merveilles à la guerre, pour laquelle il a de très-grandes dispositions. Il est obligeant, officieux, plein de droiture. Ces qualités paroissent estimables à tout le monde : lui seul ne les compte pour rien ; il veut être homme à bonne fortune, & ne se pique que de galanterie. La nature ne l'a pas fait

pour les Dames : il ne voit pas qu'il se rend ridicule auprès d'elles, & qu'il se donne un travers dans le monde, qui fait oublier toutes ses vertus.

J'en connois un autre, qui est homme d'esprit sans contestation. Il est fort propre à la galanterie, pour laquelle on dit même qu'il a des talens admirables : il danse & chante mieux que Gentilhomme de France, il a une figure agréable, & il est d'une propreté fort recherchée. Il seroit considéré de tout le monde, s'il se contentoit d'écrire ou de parler en prose : mais il fait des vers : & qui pis est, il oblige les gens à les entendre. Je fus contraint l'autre jour d'essuyer la lecture de quatre cens de sa façon, qui joints aux grimaces & aux parenthèses de l'Auteur, me firent passer la plus cruelle heure du monde. C'est un terrible caractere, de ne parler jamais que de Sonnets, & de mauvais vers, ou de Madrigaux, & de montrer des vers si durs & si contraints, que tout ce que peut faire le meilleur ami qu'on ait, c'est de ne pas dire qu'ils sont mauvais !

Termare est un grand homme de bonne mine. Il a l'air fier, le regard un

peu farouche, & la figure tout-à-fait imposante. Il a servi fort longtems à la tête d'un corps où l'on se pique de bravoure : aujourd'hui, il ne va à la guerre, que quand on ne peut faire autrement. Il parle souvent de ses combats ; il est fort sur la narrative de certaines actions qu'il n'a pourtant vûes que de loin. Je le connois depuis longtems pour le plus grand poltron du Royaume ; bien des gens le connoissent comme moi : cependant, le Public est bien-aise de le croire sur sa parole ; & ses démonstrations outrées & ridicules, qui, parmi les gens bien sensés, feroient un effet tout contraire à celui qu'il souhaite, ne laissent pas de le faire venir à bout de toutes ses entreprises. Il apprend qu'il n'est pas inutile d'être fanfaron en certain endroit du monde, dont les habitans passent pour extrêmement fins & bons connoisseurs.

Narcisse est un petit homme brun : il a la taille un peu défectueuse, & la figure d'ailleurs assez agréable. Il a assez d'esprit, beaucoup d'ignorance, & plus encore d'impertinence & de présomption. Il parle de soi avec confiance, & des autres avec mépris. Il décide fort

hardiment sur ce qu'il entend le moins, & ne craint point de se donner des aventures dont tout le monde connoît la fausseté. Il est indiscret sur l'article des Dames, qu'il traite avec insolence & avec dureté. Il leur rend pourtant quelques soins avec une négligence étudiée & offençante, dont il faut qu'elles s'accommodent. Il joue & jure d'assez bonne grace : il boit volontiers, & ses debauches fréquentes sont d'eau-de-vie, qui lui ôte souvent l'usage de la raison. Il se met extraordinairement, & invente chaque jours quelque maniére bisarre de se mettre. Il parle par exclamations, par éclats de rire, & n'use que de mots nouveaux. *Gracieux, joli, il est vrai*, & autres semblables, combinés diversement, sont le sujet de tous ses discours : il n'en faut pas davantage pour rendre folles la plûpart de nos Dames. J'en connois au moins quatre, qui se donnoient autrefois pour les plus fieres, qui le courent par-tout, sans que le plus souvent il daigne se laisser trouver. Elles sont d'une jalousie inconcevable les unes contre les autres, & je ne désespere pas de voir décoëffer Corinne avec Bélise. Sa froideur pour-

tant eſt égale pour toutes, & il n'a pas encore aſſez penſé à pas une, pour ſe déterminer à une préférence. Elles l'ont ſi fort mis à la mode, qu'à l'heure qu'il eſt, on le prend pour le modéle de tous ceux qu'on appelle Gens-à-bonne fortune. On l'imite religieuſement, & ſur-tout dans ſes défauts, & la choſe eſt à mon ſens pouſſée ſi loin, que je connois peu de femmes, qui, dans la fureur de la mode, ſoient en état de lui réſiſter, s'il veut prendre la peine de les attaquer. Il eſt heureux d'avoir paru dans le monde ſur la fin du dix-ſeptiéme ſiécle. En tout autre tems, il ſeroit reſté dans l'obſcurité, on n'auroit jamais parlé de lui, & il faut une dépravation de goût auſſi grande que celle qui régne aujourd'hui, pour élever ſi haut un mérite ſi médiocre, & des manieres ſi ridicules. Narciſſe doit pourtant bien ſe garder de les changer : il ne ſe ſoutient que par-là ; & il rentreroit bientôt dans ſon état naturel, s'il prenoit des airs plus modeſtes & plus raiſonnables.

Licidas eſt honnête homme. Il a de l'eſprit & de la raiſon : il eſt ſçavant, propre aux grandes choſes, agréable pour

pour la société & d'un très-bon commerce pour ses amis. Il connoît le monde parfaitement, & personne, que je sçache, n'a plus que lui d'usage & de connoissance des femmes, sur l'article desquelles on l'a entendu quelquefois parler admirablement. Tel que je viens de le dépeindre, il est amoureux depuis six mois de Céliméne, amoureux comme on l'est à dix huit ans. Cette Dame, n'est ni trop jeune, ni trop belle : & les gens éclairés ont découvert, à travers la pruderie qu'elle affecte, un fonds de coquetterie inépuisable, qui lui fait agréablement recevoir le soin de tout ce qui s'avise d'en prendre pour elle ; & j'ose même dire, qu'elle n'est pas avare le plus souvent d'avances & de minauderies. Licidas est aussi jaloux qu'il est amoureux, & l'on peut penser quelles heures on lui fait passer. Il est devenu sombre & mélancolique. Il ne voit presque plus ses amis : ils lui font tous ombrage, & s'ils s'avisent d'approcher sa maîtresse, il les regarde comme ses rivaux, ou comme ses espions. Il ne voit Céliméne, que pour la quereller ; & ses remontrances, qui ne font que blanchir, commencent à le rendre

odieux. Il n'y a pas trois jours, qu'il se laissa aller à des emportemens inexcusables, qui l'ont rendu la fable du Public, & qui ont perdu sa maitresse. Si un homme tel que lui, dont les connoissances sont très-étendues, fait des fautes si considérables, qui le barbouillent dans le monde, il faut convenir que le cœur n'est pont soumis à l'esprit, & que la raison qu'on dit être donnée à l'homme pour réprimer ses passions, est bien impuissante contre des maitres si forts & si tyranniques.

Théodule n'a pas encore quarante-cinq ans. Il est propre, bien rasé, sa perruque & son linge sont du bon faiseur. Il parle agréablement, & d'un ton fort radouci. Il fait profession de dévotion, & dirige la belle Clélie, qui est une veuve fort touchante, qu'il a éloignée de toute société, & qui ne voit guéres que lui. Il ne manque pas de gens qui disent leurs sentimens sur cette direction. Dans les premiers siécles de l'Eglise, dit-on, les Saints après soixante & dix ans fuyoient les femmes avec assez de soin, pour qu'il s'en soit trouvé qui se sont jettés dans la mer, lorsqu'ils en ont été surpris; & les au-

tres qui étoient engagés par leur devoir, ou par leur charité, à les voir & à les entendre, se meurtrissoient la poitrine avec un caillou, pour mortifier leur chair. Notre siécle est bien différent de ceux-là, & ces frayeurs passent aujourd'hui pour des simplicités mal entendues. On sçait des pratiques spirituelles que les Saints d'autrefois ignoroient : ils ne connoissoient ni le caffé, ni le chocolat. Leur dévotion étoit farouche : celle d'aujourd'hui est plus polie, plus commode ; & la mode s'est étendue jusqu'à la méthode de gagner le Ciel.

On donne à la Cour le nom de sage à Philarque. Son extérieur éblouit tout le monde : le Prince lui donne des marques de distinction ; & on le cite partout pour le modéle d'un homme de bien. Cependant, Philarque n'est audedans rien moins que ce qu'il paroît au-dehors. Il est injuste, violent, d'une humeur intraitable : ses valets ne le servent qu'en tremblant, & il ne paye, ni ses créanciers, ni ses domestiques. Sur sa réputation, tel avec confiance va lui demander une grace, qu'il croit obtenir, qui le trouve intéressé, dur, &

impitoyable. Ainſi, ce qui fait l'admiration du monde, eſt ſouvent fort mépriſable.

Je ſuis charmé de voir ce vieux bonhomme, qui a déja vécu quatorze luſtres, avec une perruque poudrée & un ruban couleur de ceriſe, qui fait la cour aux Dames, & qui, pour imiter les jeunes courtiſans, ſe précipite de toutes ſes forces pour ſuivre les autres dans cette cour pavée de marbre gliſſant & humide, parmi les frimats & la pluie; & cela, pour aller voir mettre en caléche le Prince dont il ne peut point être apperçu!

Ce Gentilhomme, d'une qualité diſtinguée, & d'un mérite rare, qui depuis vingt-cinq ans languit dans cette ſervitude honorable, qui eſſuie tous les jours les duretés des Miniſtres, le mépris de ſes ennemis, le chagrin dévorant de ne pouvoir rien, & de n'être conſidéré de perſonne, ne ſe réſoudra-t-il donc jamais à ſe retirer dans ſa Province, où il aura une cour lui-même, & où il trouvera des gens, qui, à quelque maniere près, ſont faits tout comme ceux qu'il quittera?

IX. *Des Femmes.*

QUelque uſage & quelque connoiſſance qu'on ait des femmes, on ne doit point trop s'aſſurer de les bien connoître : elles ſont toutes impénétrables & l'on découvre tous les jours des replis dans leurs cœurs, qui cachent des ſentimens dont on n'auroit jamais pu ſe douter.

Leur occupation la plus ordinaire eſt de tâcher à inſpirer de l'amour. Elles y réuſſiſſent ſouvent, & les hommes ſont toujours plus près à ſe laiſſer tromper, quelques exemples qu'ils ayent de l'infidélité des femmes.

Les Orientaux les traitent fort différemment de notre uſage. Elles ſont chez eux une partie de leur équipage, & de leurs biens meubles, dont ils prennent grand ſoin, & qu'ils gardent avec empreſſement pour leurs beſoins. Nous prétendons qu'il n'y a chez eux à cet égard, ni douceur, ni politeſſe, ni galanterie. Ils prétendent qu'il n'y a chez nous que fureur, que paſſion, que ſotiſe, & qu'extravagance. Peut-être

que des juges désintéressés auroient de la peine à décider en notre faveur ; car si l'on examine toutes les folies, dont une fois dans la vie tous nos plus honnêtes gens font l'épreuve sur cet article ; si l'on fait attention à toutes les affaires cruelles, & à toutes les querelles sanglantes & meurtrieres, qu'elles causent, on trouvera que ceux qui se sont mis hors de portée de tous ces malheurs, doivent passer pour plus sages que les autres. On trouve de la barbarie dans la servitude où les Orientaux tiennent leurs femmes : mais si ce sont des créatures plus cruelles & plus dangereuses, que les tigres & les lions, il n'est pas extraordinaire de les enchaîner ; & j'ai ouï-dire à un habile homme, que pour être civilisées & familiarisées, elles n'étoient pas moins féroces ni moins sanguinaires.

Qui auroit dit à nos Peres, que l'on verroit dans ce Siécle les femmes faire des débauches fameuses de vin & d'eau-de-vie, défier sur cela les hommes les plus déterminés, & les vaincre même en ce ridicule combat : Qui leur auroit dit, que ces mêmes femmes joueroient dans un jour tout le revenu de leur

famille pour deux ans, & que dans les transports de leur malheur, elles jureroient aussi fort & aussi hardiment que le plus insolent Dragon : Qui leur auroit dit, que ces mêmes femmes, lassées des plaisirs ordinaires que la corruption & la licence du Siécle leur a laissé prendre sans borne & sans ménagement, en sont venues jusqu'à les trouver insipides, & à chercher à réveiller leurs sens émoussés par l'extravagante & horrible imitation de ce qu'on a écrit de quelques anciennes Grecques: Qui leur auroient dit, que bien loin de cacher au Public ces effroyables sujets de leur honte, elles prendroient plaisir à les mettre au jour : Qui dis-je, leur auroit dit telles & semblables choses, leur auroit dit vrai, & n'auroit pas été cru.

On ne laisse pas d'aimer ces femmes, dont je viens de faire une si terrible peinture ; rien n'égale les douleurs qu'elles font souffrir à ceux qui sont malheureusement sous leur Empire. Comme il n'y a chez elles, ni régle, ni ménagement, ni probité, ni bonne-foi, ceux dont elles sont la déstinée sont sujets à toutes les violences & à toutes les agi-

tations qui ſuivent néceſſairement une paſſion mal reconnue.

On aime les perſonnes qu'on eſtime quelquefois le moins, & rien ne me perſuade tant le peu de liberté qu'on a dans une paſſion, que les petits & défećtueux caraćtéres des perſonnes que je vois les plus aimées dans le monde.

Aminte eſt une petite femme brune ; les yeux merveilleuſement vifs, le teint fort jaunâtre & très-baſané, les dents aſſez blanches & bien rangées, la bouche très-grande, la gorge laide : mais en tout une aſſez jolie perſonne. On ne ſçauroit guéres avoir moins d'eſprit qu'elle en a, & paroître en avoir davantage. Inſtruite ſuperficiellement de beaucoup de choſes, elle parle de tout avec la derniére effronterie ; & les agrémens de ſa perſonne font trouver excellent tout ce qu'elle dit de médiocre, & quelquefois de mauvais. Sortie depuis peu de l'obſcurité de ſa Province, elle s'eſt trouvée, par je ne ſçais quel hazard, placée & établie dans le grand monde, où l'on ne croyoit pas qu'elle pût faire tout au plusquelques légeres apparitions. Une vanité ſupérieure en elle à toutes choſes lui fit concevoir la réſolution de

s'y soutenir à quelque prix que ce fût ! Jeu, bonne chere, galanterie, équipage, elle a mis en usage tout ce qu'elle a cru lui pouvoir servir dans ce dessein ; & l'on peut dire qu'elle est joueuse sans aimer le Jeu auquel elle n'a aucun attachement, qu'elle fait une bon chere continuelle sans goût, qu'elle a des équipages très-propres & mêmes magnifiques sans s'y connoître & sans s'en soucier, & qu'elle est même galante & coquette jusqu'à l'excès, sans inclination, avec une indifférence insipide. Elle n'a réellement d'autre caractére, que ceux que la vanité lui fait prendre, & qui sont tous forcés en elles. On n'a jamais cependant tant été à la mode qu'elle l'est aujourd'hui: tout ce qu'il y a de plus brillant s'attache à elle ; & les mêmes femmes, qui avoient dédaigné de la voir dans les commencemens, sont plus empressées à la chercher, qu'elle ne l'étoit autrefois à se faire souffrir parmi elles. Il ne faut pas chercher d'autre raison de cette espéce d'élévation, que la bizarrerie & le caprice de quelques jeunes gens, qui sur cet article donnent le cours & le prix aux choses.

Corinthe est une femme de la ville.

Elle a déja paſſé trente ans, quoiqu'elle en avoue à peine vingt. Elle eſt brune naturellement, juſqu'à être noire : elle a pourtant des jours où elle effaceroit le teint de la plus blanche Angloiſe. Sa Toilette eſt meublée de toutes les couleurs qu'elle peut ſouhaiter, & qu'elle choiſit à loiſir tous les matins. Sa coquetterie eſt extrême ; & pas un homme de ſa connoiſſance n'a été exempt de ſes attaques. Ce n'eſt pourtant point-là préciſément ſa folie dominante : elle a un entêtement pour tout ce qui vient de la Cour ; qui la fait tomber dans des extravagances prodigieuſes. Tout ce qui eſt de ce Pays-là a un titre pour être adoré chez elle. Dieu ſçait quelle foule de fous & d'impertinens elle eſſuie ſous ce prétexte. Je n'oſe pas dire quelles railleries, quelles maniéres, quels airs, il lui fait ſupporter. C'eſt ſa foibleſſe, que rien ne peut guérir, puiſque ſa raiſon & ſon eſprit naturellement ſi bons n'ont pas pu en venir à bout.

Il eſt peu de femmes ſur l'eſprit deſquelles la vanité n'agiſſe plus que l'amour ; & il n'eſt rien, qu'elles ne ſoient capables d'entreprendre, quand on a le

secret de flatter leur vanité en leur proposant d'aimer.

Les commerces de galanterie ne sont pas éternels : un an ou deux sont ordinairement le terme de ces sortes d'affaires ; & l'une des deux parties s'ennuie, & quitte la premiere. Il n'arrive jamais que toutes les deux conviennent de rompre en même-tems ; il faut donc nécessairement, ou quitter sa Maîtresse, ou être quitté de sa Maîtresse. La douleur qu'on souffre en la quittant est grande ; mais elle est supportable ; celle qu'on souffre, quand on en est quitte, n'est pas même concevable. Il faut opter, & cependant personne n'a la force de se résoudre à cette douleur supportable, pour éviter l'autre, quelque intolérable qu'on la conçoive. Les maux à venir nous touchent peu, en comparaison des présens : c'est le caractere du cœur de l'homme.

La plus grande douleur d'un homme d'esprit, dans les chagrins que lui cause une passion amoureuse, consiste en cela même qu'il ressent des chagrins pour des sujets dont il reconnoît le ridicule, & en ce qu'il ne peut, ni les suspendre, ni les modérer. Le cœur

eſt indépendant de l'eſprit.

On dit que quelques anciens Romains ont pouſſé la fureur dans leur amour, ou dans leur débauche, juſqu'à ſe donner ce qu'on appelloit le plaiſir de l'occiſion. Ils ne pouvoient avoir d'autre principe dans cette cruauté énorme, que le deſſein de s'aſſurer que qui que ce ſoit ne leur ſuccéderoit dans la poſſeſſion de cette perſonne. On ne conçoit rien qui égale cette barbarie, & cette férocité eſt horrible même à penſer. Mais cependant, il eſt sûr que l'homme du monde le plus amoureux, quelle que ce ſoit ſon affliction, à l'occaſion de la mort naturelle de ſa Maîtreſſe, y trouvera pourtant quelque choſe qui ne lui déplaira pas, & qui le conſolera en quelque maniere. Il n'en découvrira pas clairement la cauſe ; mais qu'on obſerve le cœur, cette conſolation n'a pas d'autre ſource que celle de la cruauté de ces anciens Romains. L'amour propre eſt un étrange Maître.

Léſbie étoit amoureuſe à la fureur de Cléonte, & jalouſe violemment de Fauſtine, qui étoit logée vis-à-vis de ſon Amant ; ce qui contribuoit beaucoup à augmenter ſes ſoupçons & ſa ja-

loufie. Cléonte fut bleffé fur le pavé fort dangereufement, & porté immédiatement après dans fa Maifon. Lefbie vint apprendre de fes nouvelles à la porte ; mais avant que de demander comment il fe portoit, elle s'informa avec beaucoup de foin fi Fauftine fa voifine n'avoit point paru, & fi par le droit de voifinage elle n'étoit point entrée dans fa chambre ; Elle oublia pour quelques momens le danger preffant de fon Amant, pour foulager & fatisfaire fa jaloufie.

J'ai lu quelque part, qu'une Maîtreffe étoit un de ces Bénéfices qui obligent à réfidence : l'abfence les rend fujets au dévolu ; mais il n'eft pas toujours sûr que la réfidence les en garantiffe.

Il y a deux fortes de perfonnes tout-à-fait incompatibles, & qui fe trouvent ordinairement enfemble. Un amant jaloux, & une maîtreffe coquette. Ils ne peuvent fe fupporter l'un l'autre: il eft cependant rare, qu'un amant foit bien jaloux qu'à l'égard d'une coquette; & il arrive toujours qu'une femme eft coquette, quand elle a un amant jaloux.

Dorimene eft une jeune perfonne,

blanche, blonde, belle, & d'un enjouement qui fait plaisir à tous ceux qui la voient. Elle a épousé depuis deux ans les biens immenses d'un homme sexagenaire, qu'elle a ménagé avec une adresse qu'on n'auroit point attendue d'elle. On ne peut pas se contraindre avec tant d'art : elle a affecté une douceur pour cet époux, & elle a eu des complaisances pour lui, qui paroissoient si naturelles, qu'elle s'est rendue parfaitement maîtresse de son esprit; & aujourd'hui prévenu comme il est en faveur de sa femme, il ne voit & ne croit que ce qu'elle veut qu'il voye & qu'il croye. On dit qu'elle sçait profiter de cet avantage : tous les malins donneurs d'avis sont frondés. Le mari ne croit rien que ce qui est avantageux à sa femme : c'est un caractére rare en incrédulité, quoique d'ailleurs homme d'esprit, & très-jaloux par tempérament. La prévention aveugle tout le monde.

Morinne a tout au moins quarante ans: elle est grande. Les plus beaux yeux du monde avec une bouche agréable, assez d'esprit, beaucoup de politesse, & plus encore d'usage du monde; d'une naissance & d'un rang qui

impoſent, & qu'elle ſoutient par des dehors merveilleux ; careſſante, & allant au devant de ce qui peut faire plaiſir aux perſonnes qui ſont auprès d'elle, cachant avec un air admirable tous les reſſentiments qu'elle peut conſerver contre ceux dont elle croit avoir ſujet de ſe plaindre, juſques-là qu'il leur ſeroit difficile, à la voir agir en leur faveur, de ne pas oublier qu'ils l'ont offenſée. Elle prend ſoin d'une petite famille qui lui eſt reſtée, avec une attention & une diligence qui fait honte à tout autre, poſſédant mieux que perſonne la ſcience ſinguliere de s'ennuyer, ſans que ceux qui lui cauſent ces ennuis puiſſent jamais s'en douter. Elle ſeroit parfaite, ſi un tempérament malheureux ne l'avoit rendue ſenſible & tendre juſqu'à l'excès pour tout ce qui s'aviſe de s'empreſſer pour elle. Elle paſſe même plus avant ; car elle a ſéduit ſes plus proches parens & tous ſes amis, & elle a trouvé dans tous les états de quoi ſatisfaire la perverſité de ſon naturel. Le ſoin qu'elle prenoit de cacher ſes aventures, & la diſcrétion reſpectueuſe de ceux qui y avoient part, les ont long-tems laiſſé ignorer ;

& il a fallu que certains éclats ayent rendu la chose publique, pour déiller les yeux de tout le monde. Il est rare qu'avec une si mauvaise conduite, on ait pu tromper si longtems le Public, dans le lieu du monde, où, sur l'Article de la conduite des femmes, on est le moins sujet à se tromper en leur faveur.

Sabine étoit dévote, & elle est aujourd'hui mondaine. Lesbie étoit mondaine. & elle est aujourd'hui dévote. La même inconstance, qui a changé en mal la premiere, a changé en bien la derniere, c'est une compensation dans la Morale. Sabine souleve tout le monde contre-elle par sa conduite déréglée, d'autant plus criante, qu'elle a succédé àbeaucoup de régularité ; mais qu'elle est charmante par sa personne & par ses manieres ! Que Lesbie, au contraire, dont on est obligé de louer le retour & la bonne conduite, est peu propre à se faire aimer, que ses discours sont fades, que sa personne est insipide ! N'est-ce point que l'une & l'autre se sont mises aux usages qui leur étoient les plus propres ?

Mariane, dont la beauté a fait les délices de la plus charmante coterie du monde

monde, & qui n'avoit paru propre qu'à badiner & à rire jusqu'à l'âge de dix-huit ans, a touché bien sensiblement toute la Cour & toute la Ville par l'infortune où l'a plongée la plus malheureuse passion dont on ait jamais vu d'exemple. Obligée par son état à garder plus de bienséance, elle a aimé l'homme le moins propre à cacher une intrigue. Après quelque tems de commerce, elle a senti augmenter sa passion, quand celle de son amant a commencé à diminuer; & les refroidissemens qu'elle remarque en lui, l'irritérent si fort, qu'il est difficile d'exprimer jusqu'à quel point elle poussa ses plaintes & ses emportemens. Ils ne finissoient point; & Cléante, son amant, occupé ailleurs, voulut les faire finir, en lui avouant de bonne-foi son dégagement. *Nous ne sommes pas éternels*, lui dit-il: *nos passions ne peuvent pas être éternelles. Je vous avois promis de vous aimer toujours: je le pensois pour lors ainsi. Il n'est plus en mon pouvoir de vous tenir parole; & je vous trahirois, si je vous abusois plus long tems.* On peut juger quelles saillies, & quelles violences suivirent cet aveu, qui fut la derniere conversation qu'il a eue avec

Mariane, laquelle eſt reſtée perdue de réputation dans le monde, par l'éclat d'une intrigue qu'elle avoit ſoutenue ſans ménagement & ſans meſure ; privée de tout bien, par la prodigieuſe dépenſe qu'elle a faite dans ſa folle proſpérité, ſans appui & ſans protection ; tous ſes parens, dont elle mépriſa les avis & les remontrances, l'ayant abandonnée dès le commencement de ſon intrigue ; ſans établiſſement & ſans aucune eſpérance raiſonnable d'en jamais trouver ; & pour comble d'inféſicité, conſervant toujours le ſouvenir de ſes plaiſirs paſſés, & des tendres ſentimens pour un ingrat qu'elle ne peut effacer de ſon eſprit. On dit que le Ciel, pour lui laiſſer quelque reſſource, lui donne un peu de goût pour la dévotion. Ce ſeroit un parti fort heureux, & le ſeul qui lui reſte à prendre.

Je remarquai dernierement un jeune homme de mérite, qui ſe trouva auprès d'une Dame, ſans lui faire beaucoup de façons. *Cet homme,* me dit cette Dame à l'oreille, *a l'air bien triſte ; il ne me plairoit pas en mille ans.* Le même homme, à quelques jours de-là, ſe trouvant d'une humeur plus libre & plus en-

jouée, entretint gracieusement cette Dame, & s'attacha assez à elle pour lui faire espérer sa conquête. Elle ne cesse de le poursuivre, elle le trouve le plus joli homme de France, & ne sçauroit dire quatre mots sans y faire entrer le nom du Cavalier.

X. LETTRE.

Sur une Galanterie surannée.

A Mr. le M. D. S.

On a grand tort, Monsieur, de vous accuser d'être trop galant. La Galanterie n'est jamais défendue, dans quelque état qu'on se trouve, & l'on ne sçauroit vous reprocher que le commerce des femmes vous ait amolli le cœur.

Vous n'avez jamais agi plus heureusement pour l'Etat, & pour votre gloire : vous ne donnez aux Dames, que les momens de relâche que vous laissent vos grandes occupations : & je ne sçache pas que des gens raisonnables puissent trouver mauvais que le loisir

d'un grand homme soit voluptueux?

La beauté que vous aimez, & qu'on dit que vous aimez trop, ne vous a point encore fait fuir devant les ennemis, comme Cléopatre fit fuir Antoine, qui étoit pourtant un très-vaillant Capitaine. On vous a vu combattre avec plus de chaleur; & l'on pourroit douter, si l'amour n'eut point de part à la dernière action que vous fites, & qui vous acquit tant de gloire.

Madame de S. M. ne vous a point encore inspiré de sentimens qui ayent pu nuire au service de votre Prince. Vous n'avez pas secouru des places qu'il a assiégées. Madame de S. M. est toute dans les intérêts de votre Armée, & ses souhaits surpassent peut-être les vôtres.

Je sçais qu'on vous oppose la gravité du rang que vous tenez; mais qui jamais a osé dire qu'il fût incompatible avec la tendresse? Je n'ai point appris que vous ayez donné au Public des Scènes ridicules & burlesques; par des empressemens trop vifs & trop marqués. Vous réservez pour le tête à tête tous les mouvemens de votre cœur, & vous imitez sans doute le Roi Philippe II,

lequel, amoureux éperdument de sa femme Elisabeth de France, qu'il avoit enlevée à son fils, ne lui parloit pourtant jamais le jour, ni en public ; mais la nuit, il s'abandonnoit à son amour.

Personne n'ignore qu'un homme de guerre n'a rien dans sa profession qui ne convienne à l'amour : Mars & Venus furent trouvés ensemble à la vue de tous les Dieux ; & il est peu de Héros qui ayent été insensibles à cette passion.

César avoit moins conquis de Provinces que de Maîtresses : il alla les prendre jusques dans la Mauritanie. Annibal s'enivra des tendres délices de Capoue, dont les femmes étoient les plus polies de toute l'Italie. Aléxandre le Grand céda aux charmes de Statira ; & si l'on veut des Héros moins violens & un peu plus paisibles, Périclès, ce grand Périclès, qui gouvernoit Athénes si despotiquement, prit plaisir à se faire aimer de la femme de Ménippe son Collégue.

Enfin Monsieur, les Philosophes mêmes ne se sont pas défendus de cette passion ; Aristote & Solon me serviroient de garans au besoin ; & j'ai lu quelque part, que ce célébre Socrate,

qu'on estimoit autant qu'un Dieu, avoit une Maitresse très-infidelle, dont il étoit éperdument amoureux.

Rien n'est si injuste, que de vouloir refuser aux Hommes illustres le plaisir de se délasser de leurs grandes fatigues dans les douceurs de l'amour. Si c'est une foiblesse, pourquoi les Anciens l'ont-ils permise à leurs Dieux ? Et si c'est une douceur, pourquoi priver les Héros de ce charmant privilége ?

Je comprends bien, Monsieur, qu'on vous oppose votre âge, & qu'on trouve aujourd'hui ridicule un amant sexagénaire ; mais trop de gens ont intérêt à s'unir contre un sentiment qui est si désavantageux aux honnêtes gens.

Pourquoi veut-on, disois-je l'autre jour à certaines personnes qui glosoient sur votre conduite, qu'il soit défendu d'aimer à soixante ans ? J'avoue qu'on seroit injuste à cet âge si l'on prétendoit se faire aimer par soi-même, & par les charmes de sa personne. On seroit encore plus déraisonnable si l'on vouloit bannir, de chez sa Maîtresse, un amant plus jeune & mieux fait, & plus propre à se faire aimer.

Il faut, dans un âge avancé, renon-

cer à toutes les délicateſſes qui ſont inutiles & ridicules. On doit voir le bonheur d'autrui ſans chagrin & ſans jalouſie. Leur jeuneſſe leur attire ce privilége.

Il ne faut prendre de l'amour juſtement que les plaiſirs ; & ſe faiſant juſtice à ſoi-même, tâcher à ſuppléer par ſa complaiſance, par ſa propreté, & par ſa libéralité, aux défauts que la vieilleſſe traine avec elle.

C'eſt ainſi, Monſieur, que je vous juſtifiois, en vous donnant ce caractere que vous ne démentirez pas ſans doute. La Galanterie vous ſera permiſe & agréable, ſi vous en ſçavez uſer avec eſprit & avec liberté. Si elle vous rend farouche, intraitable, chagrin, jaloux, ou bourru, vous ſerez la fable de la Cour & de l'Armée, & vous paſſerez les jours du monde les plus malheureux.

Soyez bien prévenu, qu'à l'âge de vingt-cinq ans tous les hommes ſont aimables, pour ne trouver pas étrange que Madame de S. M. trouve tels tous les jeunes Officiers qui l'approcheront. En amour, la Cornette vaut mieux que le Général ; & ſi vous voulez mettre

des obstacles aux plaisirs qu'elle pourra recevoir des conservations trop fréquentes qu'elle aura avec eux, vous tomberez dans le malheur des jaloux, qui, en tourmentant les autres, se tourmentent eux-mêmes, sans venir à bout de leurs desseins.

Qu'il vous suffise d'être souffert dans la foule, & d'avoir le secret à soixante ans d'être parmi plusieurs de vingcinq à trente. Sur-tout n'oubliez pas les Fêtes & les parties : elles sont d'un merveilleux secours pour réparer les rides du visage : une Perruque bien poudrée, & du bon faiseur, fait moins cet effet.

XI. LETTRE.

Contre une Galanterie surannée.

A Mr. le M. D. S.

VOus êtes bien peu raisonnable, Monsieur, si tout ce qu'on nous a écrit sur votre article est véritable. Se peut-il, qu'avec tout l'esprit & toutes les connoissances que le Ciel vous a données,

données, vous prétendez des choſes ſi impoſſibles, & peut-être ſi injuſtes ? Quoi ! Monſieur, vous avez prétendu que Madame de S. M. ne parlât jamais qu'à vous : vous avez oſé eſpérer qu'elle n'aimeroit jamais que vous ? Peut-on ſe flater d'un projet ſi chimérique ! & pouvez-vous ignorer qu'il eſt auſſi naturel à une femme de changer dans ſes inclinations, qu'il eſt naturel aux vautours d'être carnaciers, aux tigres d'être cruels, & aux loups d'être raviſſans ?

Mais vous eſpériez ſans doute que la nature feroit pour vous un miracle, & que Madame de S. M. ſe dépouilleroit de toute l'inconſtance attachée eſſentiellement à ſon Sexe, pour vous rendre parfaitement heureux ; & cela, après la ſoixantiéme année de votre âge. Concevez, s'il ſe peut, combien votre eſpérance eſt ridicule. Si le plus joli Officier de votre armée ; je dis le plus joli, à n'y pouvoir rien ajouter, ni dans l'eſprit, ni dans le corps, ni dans les manieres : ſi ce joli homme, à l'âge de vingt-cinq ans, avoit rendu véritablement ſenſible Madame de S. M. il ſeroit fou s'il oſoit prétendre de ne la voir jamais changer.

J'avoue qu'il arrive très-souvent que de pareilles inconstances font de terribles effets sur de jeunes cœurs amoureux ; mais leur seule jeunesse & leur inexpérience les rend pardonnables.

Vous, Monsieur, qui avez vieilli dans le commerce des femmes, & qui plus que nul autre devez être accoutumé à cet usage ; fameux d'ailleurs, par mille actions célébres, & par mille caractéres que vous avez toujours soutenus avec beaucoup de gloire ; vous allez tout d'un coup vous rendre la risée du Public, par les démonstrations burlesques d'une jalousie ridicule & à contre tems, qui paroîtroit à peine excusable au plus jeune Cornette de votre armée.

Encore une fois, Monsieur, que doit on penser de cette saillie ? Pour moi, qui vous avois excusé de mon mieux sur votre amour, qui étoit condamné par tant de gens, je m'attendois que vous tiendriez les conditions que j'avois pris la liberté de vous prescrire, si vous vouliez éviter le ridicule dont on vous menaçoit ; & j'ai été étrangement surpris d'apprendre les violences ausquels vous vous êtes laissé aller

pour un si foible & si mince sujet.

Il faut vous le dire, Monsieur, intelligiblement, & en homme qui ne vous flate pas. Madame de S. M. ne peut, ni ne doit vous aimer précisément par les charmes de votre personne. Quel Héros a jamais fait naître des passions après soixante ans dans le cœur d'une jeune femme de vingt-deux ou vingt-quatre ans : & si Mithridate, cet illustre Roi, a terni sa réputation par la férocité de ses amours & de ses jalousies ; craignez, Monsieur, un pareil jugement du Public. Jamais ce Prince, à peu près de votre âge, ne cessa d'aimer, & de vouloir être aimé. Ce fut toujours inutilement qu'il prétendit le dernier article. Ses espions trouvérent toujours ses Maîtresses en faute : ses vengeances furent complettes, & il n'en fut pas plus heureux. Que l'exemple de ce Prince, dont vous avez tant imité la valeur, ne vous entraîne pas dans le plus sale endroit de sa vie ; & faites sur vous-même généreusement un effort pour souffrir sans peine, & sans démonstration de chagrin, des préférences de cœur qui ne sont pas libres, & qui ne sont que très-justes. Je

n'ajoute rien autre chose ici, que les protestations du zéle que vous me connoissez pour tout ce qui vous regarde. C'est ce seul zéle qui m'a obligé à vous mander, avec une liberté que vous trouverez peut être outrée, mes sentimens sur un point qu'il auroit sans doute fallu traiter plus délicatement, & avec plus de réserve, si je n'étois convaincu de votre bon cœur, & que rien ne pourra vous empêcher de me croire votre, &c.

XII. LETTRE.

Sur une Rupture.

A Mad. LA COMTESSE DE B.

IL seroit mal-aisé, Madame, de vous exprimer le chagrin que m'a causé la perte que vous avez faite du cœur de M. le Comte de B...... Comme je m'intéressois infiniment à votre liaison, il m'a été très sensible d'apprendre qu'elle avoit fini, & que vous avez tout-à-fait contribué à cette rupture.

En vérité, Madame, il est surprenant, qu'avec une si grande ressemblance

d'humeurs & de caracteres, vous ayiez pu vous quitter l'un l'autre. On ne ſçauroit déſavouer qu'il aimoit à varier quelquefois ſes plaiſirs ; mais Madame, vous vous ſouvenez des petits & agréables entre-actes que vous vous êtes ſi ſouvent donnés : & je ne penſe pas que vous puiſſiez être d'une ſi farouche délicateſſe, après toutes les aventures de traverſes que je vous ai vu ſi heureuſement ménager.

Il ſe pourroit peut-être bien faire que le Comte, épuiſé par les dépenſes immenſes auſquelles il eſt tous les jours expoſé par ſon inclination prodigue, fût devenu aſſez inutile aux uſages qui pouvoient vous le faire paroître aimable ; & je n'ai pas de peine à croire que vous n'avez plus voulu ſouffrir un homme qui avoit perdu tout ſon mérite. Mais, Madame, il étoit de votre intérêt, autant que de votre honneur, de ſoutenir encore quelque tems un rolle dont vous étiez publiquement chargée, & qui vous avoit rapporté aſſez de profit, pour ne pas le dépouiller ſi bruſquement & avec ſi peu de meſures.

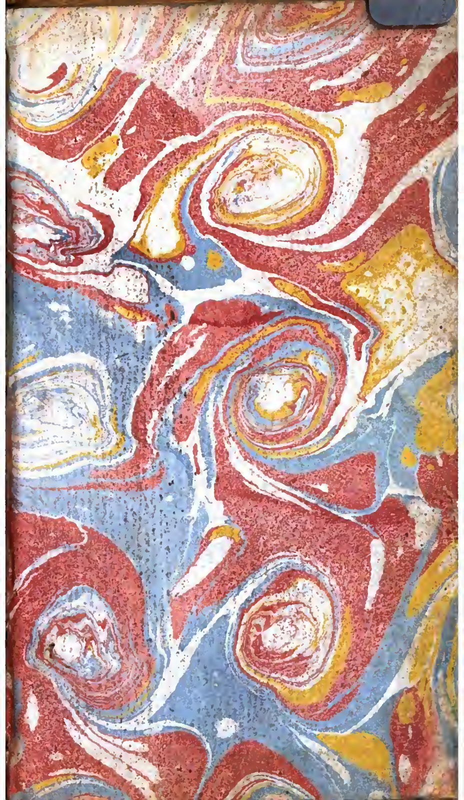
Je ſuis très-convaincu que vous ne ſçauriez reſter vuide ; & il eſt très-

dangereux, quelque vue que vous ayiez, que ceux que vous voudrez attirer ne conçoivent des craintes très bien fondées sur l'exemple de M. le Comte de B..... Et quand il seroit vrai même, que quelque nouvel amant, qui vous conviendroit par toute sorte de raison, auroit exigé de vous ce sacrifice par l'effet d'une très injuste délicatesse, il auroit toujours été de votre prudence de modérer ses desirs & ses volontés, d'en différer & d'en ménager l'éxecution; & vous auriez dû penser que cet amant lui-même, venant à considérer dans quelque intervalle de ses réflexions, vos duretés à l'égard d'un homme dont il ne peut ignorer l'intelligence étroite avec vous, en tirera, s'il a de la raison, des conséquences fâcheuses pour vous & pour lui. Quoi qu'il en soit, Madame, agréez, je vous prie, les zélées remontrances d'un ami aussi ancien que je suis; & en attendant que j'apprenne par la premieres des vôtres les grandes révolutions que vous allez faire naitre dans la Galanterie, je suis avec mon attachement & mon respect ordinaire.

Fin du second Volume.

ez,
ne
n-
de
ue
n-
,
f-
u-
le
n
;
t
s
s
e
c
s






BIBLIOT
SCAFF
PLUTE
N.° C